Palet. XXXIV 56

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.

TOME PREMIER.

583305

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Par M. l'Abbé MILLOT, de l'Académie Françoiſe, & des Académies de Lyon & de Nancy.

TOME PREMIER.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE

A PARIS,

Chez DURAND neveu, Libraire, rue Galande, à la Sageſſe.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PREFACE.

DEPUIS que l'état de Parme a pour ſouverains des princes nés du ſang le plus auguſte de l'Europe, il s'y eſt formé pluſieurs établiſſemens utiles, propres à répandre les lumières qui contribuent toujours au bonheur des peuples. Le gouvernement s'eſt propoſé en particulier, de faire ſervir l'hiſtoire à l'inſtruction de la nobleſſe. Convaincu des avantages qu'elle procure, pour éclairer les citoyens, & pour les rendre ſolidement vertueux, il a cherché les moyens d'en faciliter l'étude, & de la diriger au bien public.

J'ai eu l'honneur de travailler

pour un objet ſi importtant. Le programme, déjà publié en 1768, par les ordres de S. A. R. l'Infant Don FERDINAND, duc de Parme, donnera une idée ſuffiſante de la méthode que j'ai ſuivie. J'y ajoute ſeulement un petit nombre d'obſervations ſur la matiere des premiers volumes.

Quelques modernes célèbres ont trop décrié l'hiſtoire ancienne. A les en croire, il faudroit la bannir preſque entièrement des écoles, & de nos bibliothèques uſuelles : également fauſſe & inutile, elle y occupe une place uſurpée : elle dérobe un tems que réclament des études indiſpenſables.

Sans doute, on ne doit pas lui donner, comme autrefois, la préférence ſur les objets qui nous intéreſſent le plus ; on ne doit pas, ſur-tout dans l'inſtruction civile, en accumuler les minuties, avec une peſan-

teur pédanteſque ; on ne doit pas la rendre abſurde par des fables ou faſtidieuſe par des inutilités ; on ne doit pas enfin attacher de l'importance à ce qui n'eſt qu'un poids accablant pour la mémoire.

Mais l'hiſtoire ancienne, réduite à de juſtes bornes, outre qu'elle attire fortement la curioſité, eſt une ſource de lumières où l'on peut, ſans beaucoup de peine, puiſer des connoiſſances très-précieuſes ; & même les principes des connoiſſances les plus néceſſaires. En la conſidérant ſous ce point de vue, j'ai fait mes efforts pour en exprimer la ſubſtance dans un ouvrage court & clair, qui renfermât & rendît ſenſibles les principales vérités.

Le *Diſcours* du grand Boſſuet *ſur l'hiſtoire univerſelle*, un des chefs-d'œuvre du ſiècle de Louis XIV, n'offre, avec ſon élo-

quente briéveté, qu'une ſuite chronologique d'événemens, dépouillés de circonſtances & de détails : pour le lire, il faut donc connoître déjà l'hiſtoire. La derniere partie de ce diſcours, où l'illuſtre prélat traite des mœurs, des gouvernemens, &c. eſt pleine de réflexions ſublimes qu'on ne ſauroit trop méditer ; mais elle demande encore un lecteur inſtruit du fond de l'hiſtoire. Boſſuet a rempli ſon plan en homme de génie. Si j'oſe quelquefois m'écarter de ſes opinions, c'eſt que les ſavans ont éclairci des matières qui ne l'étoient pas aſſez de ſon tems. M. Goguet en particulier, dans ſon *Origine des lois, des gouvernemens, &c.* donne des idées plus juſtes ſur les anciens peuples.

Trop de longueur, trop peu de critique, ſont les défauts qu'on trouve communément dans M.

Rollin dont il convient d'ailleurs d'honorer la mémoire & les écrits. En ſuivant une route fort différente de la ſienne, puiſſé-je l'avoir imité par les ſentimens vertueux qui dirigèrent ſa plume ?

Si des perſonnes ſcrupuleuſes me blâmoient d'avoir inſiſté plus que lui ſur les excès de la crédulité & de la ſuperſtition, je n'ai que deux mots à répondre : la crédulité eſt mère de l'erreur ; la ſuperſtition eſt ennemie de cette religion divine, que les chrétiens ont reçue pour règle de leur conduite, & pour gage de leur bonheur.

J'ai diviſé mon ouvrage avec méthode, de manière qu'un chapitre pût faire la matière d'une leçon pour la jeuneſſe. Les ſommaires forment une eſpèce d'analyſe, propre à faciliter le travail de la mémoire. La table de géographie ancienne, qu'on trou-

vera au commencement du tome I, ne contient que ce qui m'a paru néceſſaire ; & la table chronologique inſérée à la fin du tome IV, fixe les époques reſpectives des faits les plus mémorables.

PROGRAMME

D'UN

COURS D'HISTOIRE GÉNÉRALE,

Publié en 1768, *par les ordres de S. A. R.* L'INFANT *duc de Parme, &c.*

I.

L'HISTOIRE, conſidérée comme un ſimple objet de curioſité, mériteroit d'autant plus d'attention, qu'elle préſente à l'eſprit le grand ſpectacle du genre humain. Mais n'étant pas moins utile qu'agréable, elle tient un des premiers rangs parmi les bonnes études, puiſqu'elle forme des citoyens pour l'état & des hommes pour la ſociété. La morale & la politique ont également beſoin de ſon ſecours. Elle ſert à perfectionner le jugement & à

régler la conduite. En un mot, ſelon la penſée de Cicéron, elle enſeigne l'art de bien vivre. C'eſt le but que S. A. R. s'eſt propoſé, en établiſſant une chaire d'hiſtoire, qui fût moins une école d'érudition que de goût, de vérité & de ſageſſe. Elle veut qu'on y trouve des inſtructions relatives à tous les états, à tous les emplois, où l'honnête homme peut ſervir la patrie en aſſurant ſon propre bonheur.

II.

Le cours d'hiſtoire générale ſe fera le moins long qu'il ſera poſſible, ſans s'arrêter aux queſtions épineuſes qui diviſent les ſavans, ni aux détails minutieux qui ſurchargent la mémoire. Dans un enſeignement public, où le tems eſt court & la matière inépuiſable, il faut prendre la ſubſtance des choſes; autrement on n'apprendroit que des mots. Laiſſant donc à part les difficultés chronologiques, les recherches infructueuſes, les noms & les faits dignes d'oubli ou peu mémorables, on s'efforcera de donner une idée juſte de tout ce qu'il importe le plus de ſavoir en tout genre.

III.

L'hiſtoire ſainte appartient proprement à l'étude de la religion : c'eſt comme la baſe de l'éducation chrétienne, & nous la ſuppoſons déjà connue. Le peuple juif, ſi célèbre par les merveilles de la providence, ayant été gouverné par des voies ſurnaturelles, il ſuffira de tracer les principaux traits de ſon caractere, & de marquer les événemens qui lui ont donné du rapport avec les grandes nations.

IV.

Toutes les antiquités des autres peuples ſont pleines de fables & de ténèbres. Quelque admirable qu'ait été le travail de pluſieurs ſavans pour débrouiller ce chaos, il n'en réſulte guère que des probabilités & des conjectures douteuſes. Il ſera facile de s'en convaincre en jetant un coup-d'œil ſur leurs ſyſtêmes. L'hiſtoire fournit cependant des particularités fort intéreſſantes par rapport aux mœurs, aux lois, au gouvernement, aux arts & aux ſciences des plus anciennes nations. On traitera ces objets avec

aſſez d'étendue pour en tirer des lumières, & avec la critique néceſſaire pour éviter les erreurs de quelques hiſtoriens trop crédules.

V.

Il ſeroit honteux de ne pas connoître ſpécialement les Grecs & les Romains, nos maîtres, nos modèles en pluſieurs points conſidérables. Autant que les bornes du plan le permettront, on expoſera les grands événemens de leur hiſtoire, en étudiant plutôt les effets de leur politique & de leur génie que le détail des guerres & la ſuite des annales. Le tableau de ces nations peut renfermer dans un eſpace médiocre le germe d'une foule de connoiſſances eſſentielles.

VI.

L'hiſtoire moderne, à commencer depuis l'établiſſement de la monarchie françoiſe, eſt ſans doute plus néceſſaire que l'hiſtoire ancienne; mais auſſi elle préſente d'abord beaucoup plus de difficultés, ſoit par la barbarie des ſiècles & des peuples, ſoit par la multitude & la dif-

férence des états. Elle demande une méthode particulière, pour éviter les répétitions où l'on tomberoit néceſſairement, ſi on entreprenoit de traiter ſéparément chaque partie. Il nous a paru indiſpenſable d'embraſſer l'hiſtoire générale, de manière que tout ſoit lié par le fil des événemens fameux, qui dirigent ſucceſſivement l'eſprit dans les détours de ce vaſte labyrinthe.

VII.

Des époques fréquentes & bien caractériſées, ſerviront à fixer l'ordre & à marquer l'enchaînement des matieres. On renverra ordinairement à des articles particuliers ſous chaque époque les objets détachés de la chaîne, ou ceux qui exigent plus d'examen & de développement.

VIII.

La légiſlation & le gouvernement des états, les mœurs & les opinions des peuples, les cauſes des révolutions remarquables, les fondemens du droit public trop peu connu, les progrès & les égaremens de l'eſ-

prit humain, l'invention des arts, les nouvelles découvertes, ſeront expoſés avec ſoin, toujours en vue d'établir les meilleurs principes, & de fixer les jugemens ſur tout ce qui intéreſſe l'humanité. On fera mention des hommes illuſtres qui ſe ſont immortaliſés par leurs actions ou par leurs ouvrages. On ſaiſira auſſi les occaſions de faire connoître, du moins en partie, les peuples qui, ſans tenir au ſyſtême de l'Europe, fourniſſent matiere à des obſervations utiles.

IX.

L'hiſtoire eccléſiaſtique, preſque toujours liée depuis Conſtantin aux affaires politiques, marche avec l'hiſtoire profane, & ne peut en être ſéparée. C'eſt par elle qu'on apprendra facilement à diſcerner les vraies maximes de la religion, les abus de la ſuperſtition & les excès du fanatiſme, les droits & les limites des deux puiſſances, la néceſſité d'obéir à l'une pour le ſpirituel, & de reconnoître l'indépendance de l'autre pour le temporel & le civil, enfin les devoirs du citoyen envers l'égliſe, & ceux du chrétien & du catholique

envers les princes, le gouvernement, & les lois de la ſociété. Leçons importantes pour la tranquillité publique, pour l'intérêt de la religion même, puiſque les erreurs en ce genre n'ont pas été moins funeſtes à la gloire de l'égliſe, qu'au repos des peuples & à la dignité des ſouverains.

X.

Ainſi le cours d'hiſtoire ſera proprement un exercice de raiſon, deſtiné à répandre cette véritable ſageſſe, qui, par la connoiſſance de l'homme & des choſes humaines, fait juger ſainement de tout & agir en tout avec prudence. L'eſſentiel n'eſt pas de ſavoir beaucoup, mais de bien ſavoir; & le principal avantage des études publiques doit être de diriger ſur un bon plan les études particulières. On indiquera les ſources où chacun pourra puiſer les autres connoiſſances hiſtoriques dont il ſera curieux.

XI.

Cette école ſera différente des autres par la manière d'enſeigner ainſi que par ſon objet. Comme elle ne

peut être ouverte qu'à des auditeurs choiſis & d'un eſprit déjà cultivé, la méthode des conférences eſt préférable à celle de l'enſeignement ordinaire. Des queſtions faites à propos ; les réflexions qu'on ſe communiquera mutuellement, éclairciront les difficultés, exerceront l'eſprit, & ſoulageront la mémoire. C'eſt ainſi que ſe formerent depuis Socrate les grands génies de l'antiquité.

TABLE
DE GÉOGRAPHIE
ANCIENNE,

POUR faciliter l'intelligence de cet Ouvrage.

A

ACHAÏE ; c'étoit d'abord une contrée du Péloponèſe. Quand les Romains eurent ſubjugué la Grèce, la province romaine qu'ils nommèrent *Achaïe*, comprenoit l'Attique, la Béotie, la Phocide, le Péloponèſe, &c. avec les îles.

ADRIATIQUE (mer.) C'eſt le golfe de Veniſe.

ALBANIE ; pays d'Aſie, près de la mer Caſpienne, aujourd'hui le Sohivan & le Dageſtan, où eſt Derbent.

ALLOBROGES ; peuple de la Gaule narbonnoiſe ; dans une partie du Dauphiné & preſque toute la Savoie.

ALPES. Ces montagnes étoient divisées en plusieurs parties, sous différens noms. — *Alpes Cottiennes*, entre le Dauphiné & le Piémont (le mont Cénis). — *Alpes Grecques*, entre la Savoie & le Piémont (le petit mont Saint-Bernard). — *Alpes Juliennes*, entre l'Istrie & la Carniole, dans les états de la maison d'Autriche. — *Lépontiennes*, dans la Suisse. — *Maritimes*, entre la Provence & l'état de Gênes. — *Noriques*, entre la Bavière, le Tirol & la Carinthie. — *Pennines*, entre le Milanès & le Valais, (le grand Saint-Bernard). — *Rhétiques*, dans le Tirol, &c.

AMANUS; branche du mont Taurus, en Asie, qui sépare la Syrie & la Cilicie.

ARABIE; pays de l'Asie, entre la Palestine, la mer Rouge & le golfe Persique. On la divisoit, comme aujourd'hui, en trois parties; 1°. Arabie *pétrée*, sur les confins de la Palestine & de l'Egypte. 2°. Arabie *déserte*, au nord, où étoient des peuples nomades, dont une tribu portoit le nom de Sarasins, devenu ensuite commun à tous les Arabes. 3°. Ara-

bie *heureuſe*, au midi. Ses principales villes étoient Jatrippa, (Médine) Macoraba (la Mèque) Saba (Sanaa).

ARMÉNIE. La grande Arménie, au nord de la Méſopotamie, aujourd'hui Turcomanie. — Petite Arménie dans l'Aſie-mineure. C'étoit une partie de la Cappadoce, conquiſe par les rois d'Arménie.

ASIE-MINEURE, aujourd'hui Natolie. Elle comprenoit la Phrygie, la Lydie, la Bithynie, le Pont, la Cappadoce, la Galatie, l'Ionie, la Carie, la Cilicie, &c.

ASSYRIE, au-delà du Tigre. Ninive fut l'ancienne capitale. Les autres villes fameuſes ſont Arbelles (Erbil) & Ctéſiphon, capitale des Parthes. Ce pays ſe nomme aujourd'hui le Kurdiſtan.

ATLAS; grande montagne d'Afrique, qui s'étend d'occident en orient.

ATTIQUE; contrée de la Grece, où étoit Athènes, aujourd'hui Sétines ou Athéni.

B

BABYLONIE, ou Chaldée : au midi de la Méſopotamie & de l'Aſſyrie. Sa capitale Babylone, ſituée ſur l'Euphrate, eſt détruite. On a ſuppoſé que Bagdad étoit dans le même endroit ; mais Bagdad eſt ſur le Tigre. Ce pays ſe nomme maintenant Irak-Arabi.

BACTRIANE ; Province de Perſe en déçà de l'Oxus (le Gihon). C'eſt une partie du pays des Tartares Usbecks.

BALÉARES ; îles qui dépendoient de l'Eſpagne, aujourd'hui Majorque & Minorque.

BÉOTIE ; contrée de la Grèce, à l'occident de l'Attique. Thèbes (Thiva) en étoit la capitale.

BÉTIQUE ; province d'Eſpagne, qui tiroit ſon nom du fleuve *Bœtis*, (le Guadalquivir). Elle comprenoit l'Andalouſie, le royaume de Grenade, & une partie de la nouvelle Caſtille.

BITHYNIE ; province au nord de l'Aſie-mineure. Ses principales villes

étoient Pruſe, Nicée, Chalcédoine, Nicomédie, &c. aujourd'hui nommées Bourſe, Iſnich, Scutari, Is-Nikmid.

BORISTHÉNE. C'eſt le Dniéper, fleuve qui ſe jette dans la mer Noire.

BOSPHORE de Thrace. C'eſt le détroit de Conſtantinople, par lequel la Propontide (mer de Marmara) communique avec le Pont-Euxin. — Boſphore *cimmérien* ou Cherſonnèſe Taurique, aujourd'hui la Crimée.

BRETAGNE. La Grande-Bretagne, qu'on nommoit auſſi Albion, comprenoit, comme aujourd'hui, l'Angleterre & l'Ecoſſe. Mais dans la Bretagne romaine, il n'y eut jamais que la partie méridionale de l'Ecoſſe avec l'Angleterre. — La Petite-Bretagne, appelée auſſi Hibernie, & quelquefois Scotie, étoit l'Irlande.

BRUTIUM; partie de l'Italie méridionale, où étoient Crotone, Coſence, Rhégio.

C

CAMPANIE. C'eſt une partie de la Terre de Labour & de la Principauté ultérieure dans le royaume de Naples.

CANTABRES; peuple de l'Eſpagne Tarragonnoiſe, dans le Guipuſcoa, la Biſcaye, la Navarre. Les Romains eurent beaucoup de peine à les ſubjuguer.

CAPPADOCE; grande province de l'Aſie-mineure, vers le Pont-Euxin. Elle forma un Royaume dont la capitale étoit Céſarée. Ce pays ſe nomme aujourd'hui Amazie ou Amnazan.

CASPIENNES (les portes). On appelloit ainſi un paſſage de montagnes très-difficile, entre les monts Caſpiens & la mer Caſpienne. On le place aujourd'hui près de la ville de Derbent.

CAUCASE; branche du mont Taurus, en Aſie, entre la mer Noire & la mer Caſpienne.

CÉLÉ-SYRIE; contrée de Syrie dans une vallée délicieuſe. Les limites en ſont peu connues. Voyez SYRIE.

CELTIQUE. Voyez GAULE.

CHALDÉE. Voyez BABYLONIE.

CHERSONNESE. On donnoit ce nom

nom à pluſieurs preſqu'îles. Cherſonnèſe *Cimbrique* (le Jutland) ; — *Taurique* (la Crimée) ; — de *Thrace* (la Romanie).

CILICIE ; province méridionale de l'Aſie mineure où étoient les villes de Tarſe & d'Iſſus.

COLCHIDE, nommée enſuite Lazique ; pays d'Aſie , à l'orient de la mer Noire , aujourd'hui Mingrelie.

COMAGENE ; province de Syrie , près de l'Euphrate.

CORCYRE ; île de la Grèce , à l'occident de la mer Ionienne , aujourd'hui Corfou.

CRETE ; île où l'on comptoit pluſieurs royaumes. C'eſt l'île de Candie, au midi de l'Archipel.

CYRÉNAÏQUE ; contrée de la Libie, qui fait aujourd'hui la partie occidentale du pays de Barca.

D

DACE ou DACIE. Ce pays comprenoit la haute Hongrie, la Tran-

ſilvanie, la Valachie & la Moldavie, au-delà du Danube. Ses habitans étoient connus ſous le nom de Gètes. Les Romains ayant abandonné la grande Dacie, donnerent ce nom à des contrées en-deçà du Danube.

DALMATIE ; c'étoit la partie orientale de la Dalmatie d'aujourd'hui & de la Boſnie, avec la Servie occidentale. Ses villes étoient Salone, Belgrade (*Taurunum*), &c.

DARDANIE ; ſur les confins de la Macédoine, faiſant quelquefois partie de la Dacie. On donne ce nom à d'autres pays.

E

ÉGÉE (la mer) ; c'eſt aujourd'hui l'Archipel.

EGYPTE. On la diviſoit en trois parties : 1°. la baſſe Egypte, dont les principales villes furent Tanis, Péluſe, Canope, Alexandrie ; 2°. la moyenne, où étoit Memphis ; 3°. la haute, ou Thébaïde, où étoient Thèbes, Eléphantis, Silène.

EMILIE ; contrée d'Italie ou de la

Gaule Cisalpine, entre le Pô & l'Apenin. Elle comprenoit ce qui fait l'état de Parme, & s'étendoit vers Ravenne.

EPIRE; contrée de la Grèce, aujourd'hui la basse Albanie. Ambracie (Larta) & Nicopolis (Préveza) bâtie par Auguste après la bataille d'Actium, étoient ses villes principales.

EQUES; ancien peuple d'Italie, qui habitoit le long de l'Anio, aujourd'hui le Tévéron.

ESPAGNE. Les Romains la diviserent d'abord en deux parties; l'Espagne *Ultérieure*, & la *Citérieure* ou Tarragonoise. La premiere fut ensuite subdivisée en deux provinces, la Lusitanie & la Bétique. (Voyez ces mots). La seconde le fut en trois; 1°. La Tarragonoise propre, où étoient Tarragone, Saragosse, Pampelune, Numance; 2°. la Gallécie, où étoient Brague, Porto, Lugo, Léon; 3°. la Carthaginoise, où étoient Carthagène, Valence, Tolède.

ETHIOPIE, au midi de l'Egypte.

C'eſt aujourd'hui la Nubie & l'Abyſſinie. On y diſtinguoit les Troglodites, qui habitoient des cavernes ſur la côte de la mer Rouge.

ETOLIE; contrée de la Grèce, ſur le golfe de Corinthe ou de Lépante, aujourd'hui le Deſpotat, partie de la Livadie.

ETRURIE; c'eſt la Toſcane d'aujourd'hui, avec la partie de l'Etat eccléſiaſtique, ſituée à l'occident du Tibre.

EUBÉE; île de la mer Egée, le long de la Béotie, dont la capitale étoit Chalcis: l'Euripe la ſéparoit de la terre ferme, (aujourd'hui Négrepont).

F

FALISQUES; peuple d'Etrurie, ſur le Tibre. Faleries étoit leur capitale.

FIDÉNATES; peuple du Latium, dont Fidènes étoit la capitale.

G

GALATIE ou GALLO-GRÉCE, province de l'Aſie-mineure où s'éta-

blirent les Gaulois. Sa capitale étoit Ancyre, (aujourd'hui Angouri.)

GAULE, diviſée en quatre parties, la Belgique, la Celtique, l'Aquitaine, la Narbonnoiſe; 1°. la Gaule *Belgique* comprenoit les pays entre l'Océan, le Rhin, les Vôges, juſques vers la Seine & la Marne; 2°. la *Celtique*, le milieu & la plus grande partie de la France; 3°. l'*Aquitaine* étoit ſituée entre l'Océan, la Garonne & les Pyrénées. Ces trois premieres s'appeloient Gaule chevelue (*comata*), parce qu'on y portoit les cheveux longs; 4°. la *Narbonnoiſe* (appelée auſſi *braccata*, du nom d'un habillement) renfermoit le Languedoc, la Provence, le Dauphiné & la Savoie.

Auguſte étendit la Narbonnoiſe juſqu'à la Loire. On fit ſucceſſivement de nouvelles diviſions. A la fin du quatrieme ſiècle, la Gaule étoit diviſée en dix-ſept provinces: il y eut deux Narbonnoiſes, trois Aquitaines, trois Lyonnoiſes, quatre Belgiques, la Viennoiſe, la Sénonoiſe, la Séquanoiſe, &c.

Comme la partie ſeptentrionale de l'Italie étoit peuplée de colonies gau-

loiſes, les Romains lui donnerent le nom de *Gaule ciſalpine* : ils appeloient *Tranſalpine* la Gaule proprement dite, ſituée au-delà des Alpes, relativement à Italie.

GERMANIE. Elle comprenoit les pays entre le Rhin, le Danube, la Viſtule & l'Océan ſeptentrional. C'eſt ce qu'on appeloit *grande Germanie*. La *petite* étoit une partie de la Gaule, en deçà du Rhin, où des peuplades de Germains s'étoient établies.

Le Danemarck, la Suède, la Norwège & une partie de la Pologne ſe trouvoient dans la grande Germanie, mais non l'Allemagne toute entière, au midi.

GRÉCE ; partie méridionale de la Turquie d'Europe. On la diviſoit en ſix ; la Macédoine, l'Epire, la Theſſalie, l'Achaïe, le Péloponnèſe, les îles.

La *Grande-Grèce* eſt la partie méridionale de l'Italie, où des colonies grecques s'établirent.

H

HELLESPONT ; détroit qui ſépare l'Europe & l'Aſie, aujourd'hui

détroit des Dardanelles. On donna le même nom au pays ſitué en Aſie ſur ce détroit. Les villes de Lampſaque & de Cizique en faiſoient partie.

HELVÉTIENS; peuple celte dont le pays étoit la Suiſſe d'aujourd'hui, excepté le canton de Bâle.

HÉMUS (aujourd'hui Balkan), montagne qui traverſe la Thrace.

HERCYNIE (forêt d'). Cette immenſe forêt couvroit preſque toute l'Allemagne, & s'étendoit depuis l'Alſace & la Suiſſe juſqu'à la Tranſilvanie.

HYPANIS; fleuve de Scythie en Europe, (aujourd'hui le Bog).

HYRCANIE; province de Perſe, au midi de la mer Caſpienne, (aujourd'hui Mazanderan ou Tabariſtan).

I

IBÉRIE; province de l'Aſie entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin; c'eſt la Géorgie. On donnoit auſſi ce nom à l'Eſpagne, à cauſe de l'Ebre (*Iberus*).

ILLYRIE. Ce pays, fort étendu près les conquêtes des Romains, fut diviſé en huit provinces, qu'on ſubdiviſa encore : 1°. la Rhétie ; 2°. le Norique ; 3°. la Pannonie ; 4°. la Liburnie ; 5°. la Dalmatie ; 6°. l'Illyrie propre, (où ſont Scutari & Durazzo) ; 7°. la Méſie ; 8°. la Dacie. Il étoit borné par le Danube, le lac de Conſtance & le Rhin, les Alpes, la mer Adriatique, la Grèce & la Thrace.

INDE. Les anciens n'ont guère connu de ce pays que la preſqu'île occidentale, & ce qui forme en grande partie les états du Mogol. C'étoit l'*Inde en-deçà du Gange*. Le pays des Brachmanes au-delà du Gange, vers les ſources de ce fleuve, eſt le Tibet ou le pays des Lamas. La preſqu'île de Malaca étoit appelée *Cherſonèſe d'or*. On mettoit dans l'Inde le pays des *Sines* (des Chinois), qui étoit ſans doute la partie méridionale de la Chine, avec la Cochinchine & le Tonquin.

INSUBRIE ; partie de la Gaule ciſalpine, habitée par les Gaulois inſubres. Milan étoit la capitale.

IONIE ; contrée de l'Asie-mineure, où étoient Milet, Ephèse, Smyrne, &c.

ISAURIE ; pays de montagnes en Asie, aux confins de la Cilicie ; aujourd'hui Sauba, dans la Caramanie.

ITALIE. Ce n'étoit d'abord que la partie méridionale du pays connu aujourd'hui sous ce nom. On divisa ensuite tout ce pays en neuf parties ; 1°. Gaule cisalpine ou *togata* (la Lombardie) ; 2°. Etrurie ; 3°. Ombrie ; 4°. Picenum ; 5°. Samnium & Sabine ; 6°. Latium ; 7°. Campanie ; 8°. Grande-Grèce ; 9°. îles. Auguste en fit onze provinces, & Constantin dix-sept.

JUDÉE, en Asie, aujourd'hui partie de la Sourie.

L

LACONIE, dans le Péloponèse, pays des Spartiates, aujourd'hui Maïna.

LATIUM ; pays des Latins, des Rutules, des Volsques, des Herniques, &c. C'est la Campagne de

Rome & la partie voiſine de la Terre de Labour.

LAZIQUE. Voyez COLCHIDE.

LESBOS, aujourd'hui Métélin, île de l'Archipel.

LIBAN. Chaîne de montagnes, aux confins de la Syrie & de la Paleſtine.

LIBYE, aujourd'hui le pays de Barca, en Afrique.

LIGURIE, aujourd'hui la côte de Gènes, & la partie du Piémont, du Montferrat, du Milanès, ſituée au midi du Pô.

LUCANIE; partie de la Grande-Grece, où étoient Sybaris, Roſcianum (Roſſano), &c.

LUSITANIE; province d'Eſpagne entre le Douro, la Guadiana & l'Océan: elle comprenoit preſque tout le Portugal, avec une partie des deux Caſtilles.

LYDIE; contrée de l'Aſie-mineure, où étoit Sardes.

M

MACÉDOINE ; entre la Grece & la Thrace. Les Turcs l'appellent *Makidunia*. Ses principales villes étoient Pella (Jenitza), Theſſalonique (Saloniki), &c.

MAURITANIE ; partie de l'Afrique, au midi du détroit de Gadès (de Gibraltar.) Les Romains y joignirent une portion de la Numidie. Le tout fut diviſé en trois provinces, qui comprenoient les états actuels de Maroc, avec la partie occidentale d'Alger.

MÉDIE ; province de Perſe, au nord de la Babylonie. C'eſt aujourd'hui l'Irak-Agémi.

MÉSIE. Ce pays répond à la Servie orientale d'aujourd'hui, & à la Bulgarie occidentale.

MÉSOPOTAMIE, (aujourd'hui Diarbeck) ; province d'Aſie, entre le Tigre & l'Euphrate, où étoient Edeſſe, Niſibe, Carres, Singare, Atra, &c.

MESSÉNIE, pays des Meſſéniens, dans le Péloponnèſe, à l'occident de la Laconie.

N

NORIQUE; contrée entre l'Italie & le Danube. C'eſt une partie des cercles de Bavière & d'Autriche.

NOVEMPOPULANIE, dans la Gaule. C'eſt la Gaſcogne, & la Guienne méridionale.

NUMIDIE. Cette partie de l'Afrique s'étendoit fort loin, avant que les Romains y pénétraſſent. Ils la démembrerent pour agrandir la Mauritanie. Sous Auguſte, elle ne faiſoit plus que la partie orientale de ce qu'on appelle royaume d'Alger.

O

ORCADES; îles au nord de la Grande-Bretagne, (aujourd'hui Orckney).

P

PALESTINE. Voyez JUDÉE.

PALUS-MÉOTIDES, aujourd'hui

mer de Zabache ou d'Azow, qui communique avec la mer Noire.

PANNONIE; province de l'Illyrie, au midi de l'Iſter (du Danube), comprenant une partie de l'Autriche & de la Hongrie. Ses villes étoient Sirmium (Sirmich), Vindobona (Vienne), &c.

PARTHIE; pays des Parthes, à l'orient de la Médie. Elle fait partie du Khoraſſan.

PÉLOPONNÉSE; grande preſqu'île, jointe au reſte de la Gréce par l'iſthme de Corinthe. C'eſt la Morée.

PERGAME, capitale d'un royaume de ce nom, dans l'Aſie-mineure, où étoit auparavant le royaume de Phyrgie.

PERSE. On donna ce nom aux pays ſitués au-delà du Tigre juſqu'à l'Indus. La perſe proprement dite en faiſoit une province, ainſi que la Médie, la Parthie, la Bactriane, &c. ce qui répond à la Perſe d'aujourd'hui, & à une partie du pays des Tartares Usbecks.

PHASE; fleuve célèbre d'Asie, dans la Colchide; aujourd'hui Rione ou Fache.

PHÉNICIE; pays des Phéniciens en Asie. C'étoit une côte étroite entre la Méditerranée & le mont Liban, aujourd'hui compriſe dans la Sourie.

PHOCIDE; contrée de la Grece, à l'occident de la Béotie, où étoient la ville de Delphes, le Parnaſſe & l'Hélicon.

PHRYGIE; contrée de l'Asie-mineure, vers l'Helleſpont. Là étoit la fameuſe Troie.

Le PONT; partie de l'Asie-mineure, ſur les côtes du Pont-Euxin. C'étoit le royaume de Mithridate.

PONT-EUXIN, aujourd'hui la mer noire.

PROPONTIDE; golfe entre l'Helleſpont & le Pont-Euxin; aujourd'hui mer de Marmara.

R

RHÉTIE ; partie occidentale de l'Illyrie. C'eſt le pays des Griſons, & une partie du Tirol, de la Souabe & de la Baviere.

RHODOPE ; montagne de Thrace, preſque parallèle au mont Hémus, & qui traverſoit une province de même nom.

RUTULES ; peuple du Latium, dont la capitale étoit Ardée.

S

SABINS ; peuple d'Italie, dont le pays répond à la Sabine, dans l'Etat eccléſiaſtique, & s'étendoit juſques dans l'Abruzze ultérieure. Ils avoient Cures (Veſcovio) Reate, (Rieti), &c.

SAMNIUM ; pays des Samnites en Italie, parmi leſquels on comptoit les Marſes. C'eſt aujourd'hui l'Abruzze dans le royaume de Naples.

SARMATIE. Les anciens la divi-

ſoient en Sarmatie d'Europe & en Sarmatie d'Aſie. Celle d'Europe, entre la Viſtule, le Danube, le Pont-Euxin, le Tanaïs & les monts Riphéens, comprenoit la Pologne, la Ruſſie d'Europe & la petite Tartarie. Celle d'Aſie étoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Kaſan, l'Aſtrakan & la Circaſſie.

SCANDINAVIE, dans la Germanie ſeptentrionale. C'eſt principalement la Suède & la Norwège. On l'appeloit auſſi Scandie, Baltie.

SCYTHIE; partie ſeptentrionale de l'Aſie, aujourd'hui la grande Tartarie. On y plaçoit la Sarmatie aſiatique. On appeloit Sérique la partie la plus orientale, qui s'étendoit au midi juſqu'aux Brachmanes & aux Sines : c'étoit peut-être la Chine ſeptentrionale. — La *petite Scythie* étoit en Europe, aux embouchures du Danube.

SICAMBRES; peuple célèbre de la Germanie occidentale, qui, avec d'autres Germains, formèrent la ligue des Francs.

SOGDIANE ; province de Perſe, entre l'Oxus (Gihon) & le Jaxartes (Sihon). La capitale étoit Maracandan, aujourd'hui Samarkand.

SYRIE. Ce pays d'Aſie, que les Romains appellerent Orient, ſe diviſoit d'abord en Syrie, Phénicie & Paleſtine. On fit de nouvelles diviſions. La premiere partie fut ſubdiviſée en cinq provinces ; 1°. Syrie propre, où étoient Antioche, Séleuſie, Emèſe, villes ſituées ſur l'Oronte (l'Aſſi) ; 2°. Comagène ; 3°. Ofroène ; 4°. Palmyrène ; 5°. Phénicie Damaſcène, autrefois Céle-Syrie, où étoient Damas & Héliopolis (Balbeck).

T

TANAÏS, aujourd'hui le Don, fleuve qui ſe jette dans la mer de Zabache.

TAURUS ; chaîne de montagnes en Aſie, dont les branches avoient différens noms.

THÉBAÏDE, contrée de la haute Egypte, vers l'Ethiope. Elle avoit Thèbes pour capitale.

THESSALIE; province de la Macédoine, au midi de ce royaume, dont elle étoit ſéparée par des montagnes; aujourd'hui la Janna.

THRACE. C'eſt la Romanie & la Bulgarie occidentale d'aujourd'hui. Sous les empereurs Romains, elle fut diviſée en ſix provinces; 1°. Thrace propre, près de la Macédoine; 2°. Rhodope; 3°. Europe, où étoit Byzance; 4°. Hémimon; 5°. ſeconde Méſie; 6°. petite Scythie, près des bouches du Danube.

Lac de TRASIMÉNE, aujourd'hui de Pérouſe.

V

VÉNÉTIE. Ce pays peuplé par les Gaulois *Venètes*, comprenoit l'état de Veniſe & une partie du Mantouan, du Milanès, du Ferrarois. Mantoue étoit une de ſes villes.

VOLSQUES; peuple du Latium. Ils avoient Anxur (Terracine), Arpinum (Arpino), Caſſinum (le mont Caſſin.)

Fin de la Table géographique.

INTRODUCTION.

UNE immenſe carriere s'ouvre devant nous. C'eſt l'eſpace des ſiecles & de l'univers que nous devons parcourir ; & la connoiſſance du genre humain eſt le but de nos recherches. Sans doute nul objet ne mérite davantage la curioſité de l'homme. Il peut contempler avec fruit les phénomènes du ciel, les productions de la terre, toutes les richeſſes, toutes les beautés de la nature, ce magnifique ſpectacle où brillent la grandeur & la ſageſſe du créateur. Mais la naiſſance, les progrès, la chute des nations & des empires ; les effets divers des paſſions & du génie ; la variété prodigieuſe des lois, des mœurs, des uſages, des opinions ; les événemens qui ont tant de fois changé la face du monde ; en un mot, les objets que l'hiſtoire lui met ſous les yeux, ont des rapports plus intimes avec lui-même. En les ignorant, il ſeroit comme étranger dans ſa patrie ; il ne connoîtroit point l'humanité ; il manqueroit de lumieres pour remplir la deſ-

Combien l'hiſtoire intéreſſe l'humanité.

Elle fait connoître l'homme.

tinée qui l'unit à ſes ſemblables. *L'hiſtoire* *, dit Cicéron, *eſt le flambeau de la vérité ; elle enſeigne l'art de bien vivre.* Cet éloge en fait ſentir tous les avantages.

Ses effets ſur l'eſprit & ſur le cœur.

Y a-t-il, en effet, une erreur & un préjugé nuiſible, dont elle ne puiſſe nous garantir par le tableau des illuſions & des folies qui ont égaré les hommes ? Y a-t-il un vice dont elle ne peigne, dans une foule d'exemples, la difformité & les malheurs ? une vertu, dont elle n'inſpire l'amour, en conſacrant la mémoire des perſonnages vertueux ? une ſeule circonſtance de la vie, à laquelle ne s'appliquent utilement ſes leçons ? Et depuis le trône des rois juſqu'au cabinet du philoſophe, où trouver un état qui n'ait plus ou moins à profiter des ſecours qu'elle procure ?

Deux régles de cette étude, chercher le vrai, & ſe borner à l'utile.

Mais on ſe perdroit dans l'immenſité de cette carrière, ſi on y marchoit au haſard & ſans principes. Deux règles importantes dirigeront notre étude. La premiere ſera de chercher le vrai en tout ; la ſeconde, de nous

* *Lux veritatis, magiſtra vitæ.* Cic. de Orat. II. 9.

borner à l'utile. Autrement, l'hiſtoire même deviendroit une ſource d'erreurs; & ce qu'elle renferme d'excellent s'évanouiroit par le mêlange des choſes frivoles.

Erreurs ſans nombre mêlées à l'hiſtoire ancienne.

Quoique chaque hiſtorien faſſe profeſſion d'écrire la vérité, la plupart des anciennes hiſtoires ſont remplies de fables. Le menſonge ſe reproduit encore quelquefois ſous la plume des écrivains modernes. Il ſuffit qu'un auteur connu ait publié des erreurs, pour que d'autres les répètent avec une aveugle confiance. L'autorité en impoſe; on aime mieux croire que d'examiner. Ainſi tout ce que l'intérêt, la vanité, la ſuperſtition, l'ignorance, l'eſprit de parti, les préjugés populaires, ont enfanté & accrédité d'impoſtures, ſe trouve tellement incorporé avec le vrai, qu'ils paſſent enſemble de ſiècle en ſiècle. Ne voyons-nous pas tous les jours des relations contradictoires du même fait, des peintures oppoſées de la même perſonne, des fauſſetés palpables qui circulent dans les cercles, & qui trouvent place dans les livres? Jugeons par-là des erreurs ſans nombre que l'antiquité nous a tranſmiſes. La révélation ſeule

eſt eſſentiellement vraie : tout le reſte a été ſouvent mêlé de faux.

Sources des erreurs & des menſonges dans l'hiſtoire.

S'il n'y avoit eu que des hiſtoriens judicieux, attentifs, éclairés, ſincères, il ſuffiroit de recueillir les principaux traits de leurs ouvrages, pour former un tableau fidele des nations & des événemens qu'ils ont décrits. Malheureuſement les uns ont cherché à plaire par le merveilleux, les autres à flatter leurs concitoyens par des chimères ; ceux là à cimenter les ſuperſtitions dont ils profitoient ; ceux-ci à ſatisfaire des haines nationales ou perſonnelles ; d'autres, follement crédules, ont débité de bonne foi toutes les traditions reçues ; d'autres, artificiellement politiques, ont couvert de nuages les vérités contraires à leurs intérêts & à leur parti. Enfin, la plupart ont manqué de ſecours, & pluſieurs de ſincérité & de droiture. Il faut donc ſe tenir toujours ſur ſes gardes, conſulter ſans ceſſe la critique & la raiſon, ſoit pour ſe garantir de l'erreur, ſoit pour démêler, ſurtout parmi les fables & les préjugés antiques, ce qui mérite une place dans l'hiſtoire. Ces fables peuvent y entrer ; mais comme des monumens de la foibleſſe de l'eſprit humain, & com-

Il faut donc examiner & choiſir.

me des preuves de la néceſſité de l'examen, ſur toutes les matieres où le ſceau de la vérité divine n'eſt point imprimé.

Du reſte, le ſcepticiſme ne ſeroit pas moins déraiſonnable, en fait d'hiſtoire, qu'une crédulité aveugle. Parce qu'il y a beaucoup de fictions, faut-il donc ne rien admettre de certain ? Suffit-il pour rejeter un fait, qu'il ait peu de vraiſemblance ? La qualité & le nombre des témoins ne doivent-ils pas confirmer le témoignage ? Des contemporains éclairés, déſintéreſſés, ſe tromperont-ils, pourront-ils tromper l'univers ſur des événemens publics ? Enfin, l'expérience n'apprend-elle pas qu'on s'abuſe également en ne croyant rien, comme en croyant tout ? Ce qu'Hérodote nous a tranſmis des annales égyptiennes eſt en partie fabuleux. Il ſemble d'abord qu'on doive également ſe défier de ce qu'il rapporte des monumens de l'Egypte. Cependant les pyramides durent encore après tant de ſiecles ; elles dépoſent en faveur de l'hiſtorien. Les prêtres du pays l'avoient induit en erreur par leurs chimériques traditions ; mais ce qu'il avoit vu lui-même étoit vrai, & il l'a décrit avec vérité. Sans diſcuter

Le ſcepticiſme auſſi peu raiſonnable qu'un excès de crédulité.

Hérodote en eſt la preuve.

une matiere ſi féconde, j'ajoute ſeulement qu'on peut s'inſtruire, en raiſonnant même ſur des faits probables, dont la certitude n'eſt pas établie. Combien ne ſont-ils pas encore au-deſſus des fictions romaneſques?

Laiſſer aux ſavans les recherches d'érudition.

Autant il importe de chercher le vrai, autant il eſt néceſſaire de ſe borner à l'utile; ſeconde règle de notre étude. Que des gens de Lettres ſe livrent au goût des recherches minutieuſes, qu'ils s'enfoncent dans les profondeurs de l'érudition, qu'ils embraſſent tous les détails hiſtoriques: peut-être en recueilleront-ils peu de ſolides avantages; mais ils ſont les maîtres de leur loiſir, & l'on doit reſpecter leurs travaux, dès qu'il en réſulte une augmentation de connoiſſances dans le monde littéraire. Les anciens érudits, dont les ouvrages ſont maintenant négligés, ont rendu ſervice au public, en défrichant des terres incultes où naiſſent aujourd'hui des précieuſes moiſſons. Les ſavans modernes, en faiſant plus d'uſage de la critique, nous ont encore procuré plus de véritables richeſſes. Il ne reſte qu'à tirer de leurs travaux tout le fruit poſſible; & à mettre en œuvre, pour nos beſoins, ce que d'autres ne ſaiſiſſent

que

que comme la pâture d'une vaine curioſité.

N'apprendre que ce qu'il eſt poſſible & utile de retenir.

La mémoire eſt communément trop foible, pour ſe charger d'une vaſte érudition; l'eſprit trop borné, pour appercevoir diſtinctement une grande multitude d'objets confondus enſemble. D'ailleurs les devoirs d'état ou de ſociété laiſſent à peu de perſonnes le tems de ſuivre l'hiſtoire dans ſes longs détours. Vouloir apprendre plus qu'on ne peut retenir, c'eſt le moyen de ne rien ſavoir, ou, ce qui eſt preſque la même choſe, de ſavoir mal. Et quand on pourroit tout retenir, ne vaut-il pas mieux apprendre à penſer? Rarement aux prodiges de mémoire s'eſt réunie la juſteſſe du diſcernement. Quiconque ſouhaite de s'inſtruire pour ſon bien, doit ſe preſcrire l'ignorance de pluſieurs choſes. Il s'en conſolera bientôt s'il eſt ſage.

Critique du plan d'étude de Langlet-Dufreſnoy.

Je ne conçois pas le plan d'étude propoſé par le Docte Langlet-Dufreſnoy, à la tête de ſes *Tablettes chronologiques*. Il veut qu'on liſe tous les auteurs originaux: (bonne règle, quand on peut la ſuivre). Il meſure enſuite le tems que demande cette étude, & il

le fait avec une étrange économie. Pour Hérodote, par exemple, il aſſigne douze jours; dix, pour Thucydide; ſix, pour Xénophon, vingt, pour Tite-Live, avec les ſupplémens; dix, pour Polybe; autant pour Tacite, &c. On diroit que ces hiſtoriens ſe liſent comme d'agréables romans; & qu'après les avoir feuilletés d'un bout à l'autre, le lecteur doit les avoir dans la tête, bien compris & bien digérés. Mais outre que les originaux ne ſont point à la portée de tout le monde, des lectures ſi rapides, ſans un miracle de facilité & de pénétration, quel effet produiroient-elles? un fatras d'idées confuſes & de mots, qui étoufferoient le bon ſens, loin de procurer des lumières. La ſimple ſcience du monde eſt préférable à ce ſavoir pédanteſque, dont il ne faut attendre que des ronces pour la ſociété.

Objets les plus dignes d'attention.

Quand on a le bonheur de pouvoir remonter aux ſources & étudier les originaux, il importe encore de préférer l'utile aux objets de pure érudition. Que ſera-ce, ſi les moyens & le tems nous manquent pour une étude de la plus grande étendue! C'eſt alors ſurtout que le beſoin doit nous fixer des limites. Or la connoiſſance des hom-

mes & de ce qui intéreſſe principalement le genre humain ; les reſſorts des paſſions & les jeux de la fortune ; les vices & les vertus des peuples & des perſonnages célèbres ; l'influence des lois & des coutumes, la nature des gouvernemens, les principes & les vues de la politique, les cauſes de la grandeur & de la décadence des états ; les révolutions opérées, ou par le tems, ou par les armes, ou par des cauſes morales ; les événemens ſuivis de grands effets ; les monumens de la folie, & ceux du génie & de la ſageſſe : voilà ce que tous en général ont intérêt de connoître, puiſque rien n'eſt plus propre à former l'eſprit & le cœur, & à développer les talens, ainſi que les vertus ſociales. Chacun en particulier cherchera dans l'hiſtoire les inſtructions relatives directement à ſon état. Mais on eſt homme & citoyen avant tout le reſte. Perfectionnons ces premières qualités : les autres ne reſteront pas ſans culture.

Incertitude des ſyſtêmes chronologiques.

En partant de nos principes, en nous bornant aux choſes utiles & vraies, nous ne perdrons pas le tems à la ſuite d'une foule de ſavans auteurs, qui ont conſumé leurs jours dans les ténèbres

de l'ancienne chronologie. Le deſſein d'accorder enſemble les divers hiſtoriens, & de concilier avec l'hiſtoire ſainte les antiquités profanes, a fait éclore plus de ſoixante & dix ſyſtêmes, dont le nombre ſeul démontre le peu de ſolidité; car, s'il étoit poſſible de débrouiller ce chaos, tant d'érudition & de calculs n'aboutiroit-il qu'à des ſyſtêmes contradictoires?

Différence entre les trois textes de l'écriture ſainte.

La différence qui ſe trouve entre le texte hébreu des livres ſacrés, le texte ſamaritain & la verſion des Septante, ſert de fondement aux ſuppoſitions & aux conjectures. Uſſérius, célèbre anglois, conformément à l'hébreu, fixe le commencement de l'ère chrétienne, ou la naiſſance de Jeſus-Chriſt, à l'an du monde 4004. La plupart des partiſans du ſamaritain, entre-autres les auteurs anglais de l'Hiſtoire univerſelle, placent cette époque l'an 4305. Les copies ordinaires des Septante la fixent à l'an 5270; & le P. Pezron, amplifiant le calcul des Septante, la recule juſqu'à l'an 5873. Ainſi entre les Septante de Pezron & l'hébreu d'Uſſérius, la différence eſt de 1869 ans, ſur moins de ſix ſiècles. Les chronologiſtes, les plus entêtés de leurs

ſyſtêmes réuſſiſſent beaucoup moins à les prouver ſolidement qu'à détruire ceux de leurs adverſaires. Tous ont une infinité d'objections à réſoudre. Le grand Newton qui s'eſt engagé dans cette carrière, & qui diminue encore la durée du monde, déjà ſi courte, Newton lui-même ne peut guère qu'augmenter nos doutes.

Plus on imaginera d'hypothèſes, d'après quelques paſſages des livres ſacrés, plus les doutes ſe multiplieront. La providence a voulu que la révélation fît des ſaints, non des ſavans. Adorons ſes oracles & ſes myſtères; mais ne cherchons point à expliquer ce que nous trouvons d'inexplicable : ſans quoi nous devons craindre de tomber bientôt dans l'abſurdité; comme le ſavant Pétau, qui, reſſerré par les limites du texte hébreu, & peuplant la terre au gré de ſon imagination trop féconde, lui donne, en moins de trois ſiècles après le déluge, cent cinquante fois plus d'habitans qu'on n'en ſuppoſe aujourd'hui *.

La révélation doit faire des ſaints, & non des ſavans.

Idée chimérique du P. Pétau.

* *Doct. Temp. lib. 9. c. 14*

étroit. Mais quelque reſpectable que ſoit l'autorité de ces grands hommes, leur ſyſtême chronologique n'en eſt pas moins difficile à ſoutenir : fût-il même le plus vraiſemblable, ce ne ſera jamais qu'un ſyſtême ; or qu'eſt-il beſoin d'en avoir un ? En toute matière, principalement en fait d'hiſtoire, avouons ſans peine notre ignorance, plutôt que de donner pour vraies des choſes tout au moins douteuſes.

S'il convient de mêler l'hiſtoire ſainteavec la profane.

D'ailleurs, le mélange de l'hiſtoire ſainte avec la profane, eſt peut-être auſſi mal entendu que celui de la théologie avec la philoſophie. Tout eſt ſurnaturel d'un côté, tout eſt naturel de l'autre ; là, on exerce la foi ; ici, la raiſon : il faut étudier ſa religion dans la bible avec une humble docilité : il faut s'inſtruire dans les hiſtoriens avec une libre & courageuſe critique. En confondant deux études ſi diſparates, on riſque également & d'altérer la ſimplicité de la foi, & de changer l'hiſtoire en frivoles conjectures.

Plan de cet ouvrage.

Pour éviter ce double écueil, nous ne daterons ni de la création, ni du déluge ; nous ne parlerons des Juifs qu'autant qu'ils entrent dans notre plan

général ; nous expoſerons briévement : ſans ordre chronologique, & ſans confondre les ſujets, ce qui mérite le plus d'être obſervé dans les anciens peuples, juſqu'aux Grecs & aux Romains, dont l'hiſtoire nous conduira à celle des nations modernes, qui nous intéreſſe principalement.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIÉRE PARTIE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les Anciens Peuples.

LA plupart des anciennes traditions parlent d'un tems où les hommes diſperſés, errans dant les bois, environnés de périls & de beſoins, uniquement occupés des moyens de pourvoir à leur ſubſiſtance & à leur conſervation, étoient preſque réduits à l'inſtinct des animaux, & ſuivoient brutalement le penchant de la nature, ſans connoître ni règles, ni lois, ni ſubordination, ni

Les hommes, d'abord ſauvages dans pluſieurs pays.

arts, ni aucun lien de ſociété permanente. On voit encore en pluſieurs contrées des veſtiges de cet état ſauvage, ſi humiliant pour le genre humain.

Commencemens de la ſociété. Cependant l'homme eſt né ſociable. Un ſentiment naturel le rapproche des individus de ſon eſpece. L'affection pour une femme & pour des enfans le diſpoſe à des liaiſons plus étendues. Les beſoins & les ſecours réciproques uniſſent çà & là un nombre de ces ſauvages, tantôt pour ſe défendre contre la cruauté des bêtes féroces, tantôt pour ſe procurer la nourriture néceſſaire. Plus ils ſentent les avantages de cette union, plus ils en ſerrent les nœuds. Quelques conventions tacites forment leurs premiers engagemens; quelques coutumes groſſières leur tiennent lieu de police. Ce n'eſt encore qu'une ébauche de ſociété, qui ne détruit point la barbarie, & ne forme point les mœurs: tout ſe rapporte, tout ſe borne aux beſoins phyſiques. Si la faim ſollicite à manger de la chair humaine, ſi l'habitude en fait prendre le gout, on ſera peut-être ſans ſcrupule anthropophage. L'hiſtoire des quatre parties du monde fournit plus d'un exemple de cet horrible attentat contre la nature. A quel excès l'homme ne s'accoutume-t-il pas, quand il y eſt pouſſé

Anthropophages.

par les circonſtances, & que nul frein ne l'arrête ?

Pour transformer en nations de petites peuplades iſolées, pour en faire des empires, en un mot pour civiliſer les hommes, il a fallu que pluſieurs arts naquiſſent les uns après les autres, & amenaſſent l'agriculture, véritable ſource des lois civiles. Il a fallu auparavant qu'on mît un frein à la paſſion fougueuſe de l'amour, & que le mariage fût ſolidement établi ; qu'on eût déjà les notions & la pratique d'une forme quelconque de gouvernement ; que les langues fuſſent nées, & les connoiſſances multipliées à un certain point ; qu'on fût enfin ſorti de la barbarie ſauvage où ſont encore preſque tous les Américains. Et de-là quelle diſtance ne reſte-t-il pas juſqu'à l'invention de l'écriture, ou de l'art de conſerver le ſouvenir des faits & des penſées mêmes ? Cet art eſt ſans contredit un des plus grands efforts du génie, cultivé par d'autres arts. Les premiers hiſtoriens profanes n'ont donc pu écrire que long-temps après la naiſſance des états ; ils n'ont pu avoir pour matériaux que des traditions vagues & confuſes. Auſſi n'ont-ils guère débité qu'un tiſſu de fables ſur les antiquités de leur patrie.

Les nations civiliſées par le mariage, l'agriculture & les arts.

L'écriture inventée fort tard ; preuve de l'incertitude des anciennes hiſtoires.

Les Grecs amis des fables.

Ces fables recueillies & ſans doute amplifiées par les Grecs, plus amis du merveilleux que du vrai, ont entièrement défiguré l'hiſtoire ancienne. Saiſiſſons le peu de vérités importantes qu'elles enveloppent ; & renonçant aux diſcuſſions inutiles, commençons par les Egyptiens, non qu'ils ſoient le plus ancien peuple, mais parce qu'ils offrent une plus riche matière d'inſtructions.

EGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienne hiſtoire d'Égypte.

L'EGYPTE, partie de l'Afrique, la plus voiſine de l'Aſie, eſt devenue célèbre dans l'hiſtoire. Un ciel ſerein, une terre fertile, des plantes & des fruits auſſi agréables que ſalubres, y contribuoient au bonheur de ſes habitans. Mais il avoit fallu des prodiges d'induſtrie, pour la rendre habitable à tout un peuple. Le Nil, en l'inondant, lui procure toutes ſes richeſſes, & ſupplée aux pluies dont elle eſt privée. Ce fleuve a ſa ſource dans une montagne d'Abyſſinie, d'où il n'arrive en Egypte qu'après s'être précipité par ſept cataractes, avec un bruit qu'on entend de quelques lieues. Il commence à s'enfler dès le mois de mai; & par une crue preſque inſenſible d'abord, il parvient à la hauteur néceſſaire pour le débordement, qui dure depuis la fin de juin juſqu'en octobre.

Avantages de l'Egypte.

Le Nil.

Cauſes & effets des débordemens du Nil.

Les anciens ignorant les cauſes de l'inondation, en ont imaginé de fauſſes, comme il arrive toujours quand on veut ſubſtituer les conjectures aux faits. Nous ſavons aujourd'hui qu'il pleut en Ethiopie cinq mois de l'année, depuis avril juſqu'en ſeptembre. C'eſt tout le ſecret des débordemens du Nil. Le précieux limon qu'il dépoſe ſur les campagnes produit la fertilité de l'Egypte. Des terres arides & fabloneuſes deviennent ainſi les meilleures terres du monde, & il ne faut que ſemer preſque ſans culture, pour recueillir en peu de tems toutes les productions naturelles.

Spectacle ſingulier de l'Egypte.

Aprés avoir vu l'Egypte pendant l'été, comme une mer parſemée de villes, de villages & de boſquets, ſpectacle unique & merveilleux ; on la voit en hiver comme une plaine riante, couverte de troupeaux, de laboureurs, d'arbres odoriférans, orangers, citronniers, &c. dont les fleurs parfument l'air de tous côtés. Les voyageurs modernes en font à-peu-près la même deſcription que les anciens.

Chronologie fabuleuſe des Egyptiens

Ce beau pays, une des premières demeures du genre humain civiliſé, devoit être le pays des fables. L'ancienne chronologie des Egyptiens remontoit à des ſiècles ſans nombre. A la vérité, les prêtres de Thèbes, ſelon le rapport

d'Hérodote, qui s'étoit inſtruit ſur les lieux, ne donnoient que onze mille trois cent quarante ans de durée à leur monarchie. Mais d'autres ſe contentoient à peine de cent mille ans. Depuis leur premier roi juſqu'à Séthon, ils comptoient exactement 341 générations, 341 rois, 341 pontifes; calcul dont l'abſurdité paroît ſenſible par la répétition ſeule du même nombre.

Les dynaſties de Manéthon rejettées par les uns, reçues par les autres.

Manéthon, prêtre d'Egypte, qui écrivoit environ trois ſiècles avant Jeſus-Chriſt, & dont l'autorité paroît reſpectable, même à l'hiſtorien Joſephe, raconte que l'Egypte fut gouvernée d'abord par des dieux & des demi-dieux. Vulcain, le premier de tous, régna, ſelon lui, neuf mille ans. A ces divinités chimériques, il fait ſuccéder trente & une dynaſties; nommant les princes de chacune, & ſuppoſant qu'ils ont régné ſucceſſivement ſur l'Egypte entière, dans l'eſpace de plus de cinq mille ans. Pétau & d'autres ſavans rejettent ces dynaſties comme fabuleuſes. Marsham & Pezron les admettent, comme vraies. Ils conjecturent qu'au lieu d'être ſucceſſives, elles ont été collatérales; c'eſt à-dire, qu'elles ont régné en même-tems, & ils déployent toute leur érudition pour les concilier avec la chronologie de l'écriture.

Combien le travail des ſavans eſt ſtérile ſur cet objet.

Mais des annales pleines de noms, & preſque entièrement vides de faits, peuvent-elles mériter une étude ſi profonde ? Les érudits, comme les géomètres, cherchent ſouvent à ſe ſignaler par des prodigieuſes combinaiſons, qui ne produiſent que de l'étonnement. Du moins les derniers démontrent la vérité de leurs calculs, au lieu que les premiers rendent à peine leurs conjectures vraiſemblables, quand ils ſe plongent dans l'abyme des ſiécles.

L'ancienneté de l'Egypte, ſelon l'écriture:

L'Egypte du tems d'Abraham, faiſoit déjà un royaume, & les Hébreux ne faiſoient pas même un corps de nation. Cette preuve d'antiquité eſt aſſez frappante, d'autant plus que la vulgate ne met que quatre-cent vingt ſix ans entre la vocation d'Abraham & le déluge.

Iſis, Oſiris, Hermès, &c. déifiés pour leurs ſervices.

Paſſons ſur les fables, d'Iſis, d'Oſiris, de Typhon, d'Hermès (autrement appellé Mercure, Thoth, Triſmégiſte), auxquels les Egyptiens attribuoient preſque toutes les ſciences & tous les arts, & dont les livres, ſuivant Manéthon, étoient au nombre de plus de trente-ſix mille cinq cents *. Il ſuffit d'obſerver qu'Oſiris, ſelon les Egyptiens, avoit

* Les ſavans croient qu'il y a eu pluſieurs Hermès, comme pluſieurs Zoroaſtres en Perſe.

policé la nation encore ſauvage; qu'Iſis ſa femme & ſa ſœur partageoit avec lui les honneurs divins; que ce dieu, ayant entrepris de civiliſer les autres peuples par les charmes de l'éloquence, de la poëſie & de la muſique, fut tué par ſon frère Typhon, au retour de ſes glorieux voyages; enfin que les principaux dieux furent des hommes diviniſés, pour avoir rendu de grands ſervices au genre humain. Oſiris, avoit, dit-on, inventé le labourage, la manière de faire le pain, & de préparer la laine des animaux; Iſis, l'uſage des ſimples dans la médecine, l'art de filer le lin & le chanvre, de faire la toile & de la coudre: inventions dignes de conſacrer leur mémoire.

Intervalle depuis Ménès.

Depuis Ménès, premier roi d'Egypte, à qui l'on a donné vraiſemblablement les noms d'Oſiris & de Bacchus, juſqu'au célèbre Séſoſtris, nous trouvons un immenſe intervalle, où l'on place les rois *paſteurs*. On appella ainſi des Arabes, qui firent la conquête de l'Egypte, & y régnerent trois cents ans. Rien ne fixe d'ailleurs l'attention, excepté le palais ou tombeau d'Oſymandias, & le lac Mœris. Dans le palais d'Oſymandias, étoit la plus ancienne bibliothèque du monde, avec cette

Bibliothèque d'Oſymandias.

inſcription ? *Remèdes de l'Ame* ; inſcription vraie & ſublime, pourvu qu'on l'applique aux bons ouvrages, les autres étant un poiſon plutôt qu'un remède. Le lac, creuſé par les ordres de Mœris, au milieu duquel s'élevoient deux pyramides, recevoit les eaux du Nil, ſoit pour obvier aux inconvéniens d'une inondation trop grande, ſoit pour ſuppléer à un trop petit débordement; car il faut que le Nil monte au moins à quinze coudées, pour qu'il n'y ait pas de diſette. Si l'on en croit Hérodote & Diodore de Sicile, que Boſſuet a bien voulu copier, ce lac avoit trois mille ſix cent ſtades, ou cent quatre-vingt lieues de tour, & trois cents pieds de profondeur. C'eſt une exagération incroyable. Pomponius Méla, un des meilleurs géographes de l'antiquité, réduit à vingt mille pas toute la circonférence du lac Mœris, & les relations des voyageurs modernes lui donnent douze ou quinze lieues ſeulement *. On voit ici à quelles erreurs nous expoſent les anciens, lorſqu'on admet ſans examen leur témoignage.

Lac Mœris, très-mal décrit par les anciens.

Ce qu'ils rapportent de Séſoſtris n'eſt pas plus croyable. Le père de ce conquérant, averti par un oracle de la deſti-

Fables débitées ſur Séſoſtris.

* Voyage de Lucas, t. 3.

née de ſon fils, lui donne une éducation propre à en faire un héros. Tous les enfans nés le même jour que Séſoſtris, ſont élevés dans les exercices violens & dans les travaux militaires. A peine eſt-il monté ſur le trône, après la mort de ſon père, qu'il entreprend la conquête du monde. Ses jeunes compagnons, au nombre de dix-ſept cents *, deviennent les capitaines de ſes troupes : ſix cent mille hommes de pied, vingt-quatre mille chevaux, vingt ſept mille chariots de guerre, compoſent l'armée. Une flotte nombreuſe couvre la mer. Séſoſtris ſubjugue d'abord l'Ethiopie, paſſe en Aſie, pénètre dans l'Inde plus loin que n'avoient été Bacchus & Hercule ; il attaque les Scythes, la Colchide, la Thrace ; obligé de revenir ſur ſes pas, preſque ſans aucun fruit de ſes victoires, il trouve une conſpiration formée contre lui par ſon frère Danaüs ou Armaïs : il la diſſipe, & ne s'occupe qu'à rendre heureux ſes états, après avoir porté ſi loin la déſolation & les horreurs de la

Ses conquêtes.

Son retour & ſes ouvrages.

* L'auteur de l'*Origine des Lois*, *&c.* prouve, par un calcul judicieux, que ſi ce nombre étoit juſte, ſelon la ſuppoſition de Diodore, il devoit y avoir en Egypte 60 millions d'habitans Or cet hiſtorien n'y en compte que ſept millions dans les temps les plus heureux.

guerre. Des temples magnifiques, des canaux ſans nombre, de vaſtes chauſſées ſur leſquelles on bâtit des villes, de bonnes lois ſur-tout, ſont des monumens de ſa profonde ſageſſe. Auſſi obſerve-t-on qu'il avoit appris de Mercure la politique & l'art de régner.

Son orgueil barbare.

On ajoute cependant que lorſqu'il alloit au temple, il faiſoit traîner ſon char par les princes vaincus, & qu'en cela il ſignaloit ſa grandeur : c'étoit plutôt ſignaler ſa barbarie. On dit encore que pour ménager ſon peuple, il ne fit travailler à ſes ouvrages que des étrangers & des captifs : il mériteroit par-là plus d'éloges, ſi l'humanité ne lui reprochoit tant de victimes d'une injuſte ambition.

Il ne fait travailler que les étrangers à ſes ouvrages.

Conjecture frivole ſur Séſoſtris.

Comme les moindres rapports ſuffiſent quelquefois aux ſavans pour combiner un ſyſtême, le P. Tournemine juge, & Rollin après lui, que Séſoſtris eſt vraiſemblablement ce roi d'Egypte qui le premier accabla les Iſraëlites de travaux. Quelle apparence qu'un conquérant ſi fier & ſi redoutable, ait pu dire des Iſraëlites : *Ils ſont plus forts que nous* * ?

Tout ce qu'il me ſemble pouvoir aſſu-

* Exod. 2. 1.

rer, c'eſt que les Egyptiens ont eu un Séſoſtris; que ce prince fit des choſes mémorables, qu'il fut conquérant & légiſlateur; mais que ſur l'étendue de ſes conquêtes & les circonſtances de ſa vie, il n'y a guère que des fables contradictoires. Après lui, le royaume alla toujours en déclinant. Voilà le fruit ordinaire des grandes conquêtes.

Pſammétiticus. L'hiſtoire d'Egypte s'éclaircit.

La ſuite de l'hiſtoire égyptienne, telle qu'on la trouve dans Hérodote, inſtruit par les prêtres d'Egypte, eſt également fabuleuſe. Les ténèbres ſe diſſipent un peu au règne de Pſammétiticus, 670 ans avant Jéſus-Chriſt. Ce prince ouvrit ſes portes aux étrangers; la nation entra en commerce avec les Grecs. C'eſt ici néanmoins qu'Hérodote place un conte fort ſingulier. Il aſſure que Pſammétiticus, curieux de ſavoir quelle étoit la plus ancienne nation du monde, s'aviſa de faire élever deux enfans, de manière qu'ils n'entendiſſent pas proférer une ſeule parole. A l'âge de deux ans, ils s'écrièrent à la fois *beccos*, qui ſignifie en phrygien du pain, & dès-lors les Egyptiens cédèrent le pas aux Phrygiens ſur l'antiquité; *expérience fort extraordinaire*, dit Rollin, *ſi pourtant ce fait doit paroître digne de foi.* Peu s'en faut que l'auteur françois

Conte d'Hérodote ſur la langue la plus ancienne.

n'adopte la fable d'Hérodote, dont il rapporte au long les circonſtances. Un ſavant, nommé Goropius Bécanus, eſt allé plus loin. Il tire du même récit une preuve, que le haut allemand eſt la mère langue, parce que *bec er* en cette langue ſignifie un boulanger.

Entrepriſes de Néchos.

Néchos, fils de Pſammétiticus, entreprit un canal de communication du Nil à la mer Rouge. On attribue à Séſoſtris ce grand projet; & il y auroit eu ſans doute plus de gloire à l'exécuter, qu'a élever des pyramides énormes qui étoient des monumens de tyrannie. Néchos y renonça, après avoir perdu, dit-on cent vingt mille hommes dans les travaux. Sous ſon règne & par ſes ordres des navigateurs phéniciens firent le tour de l'Afrique, comme nous le verrons ailleurs. Son génie ſembloit fort ſupérieur à celui de ſa nation.

v. p. 120.

Amaſis célèbre, vers l'an 570 avant J. C.

Son fils Apriès fut détrôné par Amaſis, dont le règne eſt célèbre, parce qu'il favoriſa le commerce, & attira les Grecs dans ſon royaume. Solon le viſita:

Solon & Pythagore en Egypte.

Pythagore ſe fit initier vers le même tems aux myſtères des Egyptiens. Quoiqu'affermi ſur le trône, Amaſis s'aperçut que l'obſcurité de ſa naiſſance l'expoſoit à une ſorte de mépris. La leçon qu'il donna pour diſſiper ce préjugé, eſt re-

marquable. D'une cuvette d'or, où il ſe lavoit les pieds, & qui ſervoit au même uſage à ſes convives, il fit faire une ſtatue de divinité, qui fut bientôt un objet de culte & d'adoration. Ayant aſſemblé enſuite les Egyptiens, & leur ayant dit que le dieu qu'ils adoroient étoit auparavant un vaſe, deſtiné aux uſages les plus vils, il conclut qu'on devoit reſpecter le roi, quelle que fût ſon origine. La ſageſſe du gouvernement contribua ſans doute davantage à fixer la vénération des peuples.

Trait d'Amaſis pour ſe faire reſpecter.

Le règne de Pſamménius, fils d'Amaſis, eſt l'époque de l'aſſerviſſement de cette fameuſe monarchie. Cambyſe, roi de Perſe, fils de Cyrus, la ſubjugua vers l'an 525 avant notre ère. Le dieu Apis fut tué, les temples réduits en cendres, les prêtres fuſtigés avec opprobre. L'Egypte demeura preſque toujours eſclave ou tributaire des Perſes, juſqu'à ce qu'Alexandre eut renverſé leur empire. Elle forma enſuite une nouvelle monarchie dont il ſera parlé en ſon tems.

L'Egypte aſſervie par les Perſes.

Paſſons à l'objet le plus curieux & le plus utile. Le gouvernement, les lois, la religion, les mœurs, les arts & les ſciences des Egyptiens, ſont véritablement dignes de nos regards. Examinons-

les en hommes qui cherchent des principes plutôt que des faits.

CHAPITRE II.

Gouvernement & lois des Egyptiens.

Naiſſance du gouvernement civil.

QUAND les hommes ſauvages ſe réunirent & formèrent des ſociétés ; quand l'expérience leur eut appris qu'ils pouvoient acquérir des forces, en ſe ſoumettant à des règles, & qu'avec moins de liberté ils auroient plus de bonheur; alors ils ſe donnèrent un chef, dont le pouvoir fut limité par de certaines conventions. Chez tous les anciens peuples, on trouve le gouvernement monarchique. Sa ſimplicité le rendoit conforme aux mœurs & aux beſoins de ces premiers tems. L'autorité paternelle ſemble en avoir été la ſource. Pluſieurs familles, formant une ſociété, ſe gouvernoient comme une ſeule famille. Un roi devoit défendre & conduire ſes ſujets, comme un père ſes enfans. Enfin, il falloit quelqu'un qui commandât : on ſe ſoumit à des rois.

Gouvernement monarchique, le plus ancien & le plus naturel.

Progrès de la monarchie.

Mais la royauté ne fut d'abord qu'une ombre de ce qu'elle devoit être dans la ſuite. Plus les peuples ſe policèrent, plus

plus en général ils furent ſouples à l'obéiſſance. D'un côté, la force & la politique ; de l'autre, le bien commun & le conſentement des ſujets, augmentèrent peu-à-peu la puiſſance royale. Ce qui fut même quelquefois uſurpation dans l'origine, devint juſte par le ſceau des lois & par l'accord des volontés. On ne porte jamais volontairement le joug de la tyrannie ; mais on s'accoutume volontiers à ſervir un maître dans lequel on ne voit qu'un protecteur.

Couronne héréditaire.

La couronne, élective au commencement, puiſqu'elle étoit un don du peuple, ne pouvoit manquer d'être un jour, communément héréditaire, parce que la tranquillité publique exigeoit un ordre de ſucceſſion. On hérita du droit précieux de commander à une nation entiere, comme de celui de ſuccéder aux domaines paternels ; & quoiqu'il y eût en cela des inconvéniens, ils parurent avec raiſon ſupportables, pour éviter de plus grands maux.

Le roi d'Egypte ſoumis aux lois.

C'eſt ainſi que la monarchie s'établit en Egypte de temps immémorial. Elle y eut pour fondement les lois, dont l'empire s'étendoit juſques ſur les moindres actions du prince. Sa cour ne devoit être compoſée que de perſonnes d'un mérite reconnu ; excellent moyen, s'il étoit

long-temps praticable, d'en bannir le vice & la flatterie. Les mets de sa table, l'emploi de son temps, tout étoit réglé avec une rigide sagesse. On le respectoit trop pour oser lui faire des reproches, en cas de mauvaise conduite ; mais on l'avertissoit indirectement de ses fautes.

Comment on l'avertissoit de ses devoirs.

Chaque matin, quand il arrivoit au temple, le grand-prêtre faisoit un discours sur les vertus royales ; peignant des plus vives couleurs les excès où l'ignorance & la surprise pouvoient entraîner le prince, le supposant incapable d'y tomber volontairement, & chargeant d'imprécations ceux qui l'y engageroient par de funestes conseils. Après le sacrifice on l'instruisoit encore par la lecture des meilleures maximes, & des traits d'histoire les plus propres à inspirer la vertu. La religion, extrêmement révérée en Egypte, pouvoit rendre cette méthode très-efficace : c'étoit même le plus beau triomphe de la religion, d'assujettir au devoir le cœur altier des souverains. On peut déjà observer ici que les prêtres avoient presque tout réglé dans le royaume.

Pouvoir de la religion.

Coutume de juger les morts, même les rois.

La coutume de juger les rois après leur mort, ainsi que les derniers citoyens, est généralement vantée comme une institution admirable. Chacun avoit

droit de ſe porter pour accuſateur ; le peuple étoit juge : ſi les preuves paroiſſoient déciſives contre le mort, on le privoit de la ſépulture. Par-là, les ſouverains ſe trouvoient réellement comptables de leurs actions envers leurs ſujets, & l'idée d'un jugement à ſubir devoit leur faire reſpecter les hommes & les devoirs : ſuppoſé néanmoins, (ce qui paroît fort douteux), qu'on oſât flétrir la mémoire d'un mauvais prince, quand ſon ſucceſſeur avoit intérêt à la défendre.

Préjugé qui rendoit cette coutume utile.

Malgré l'impreſſion que peut produire la crainte de laiſſer après ſoi le déshonneur, cette coutume ſalutaire tiroit peut-être principalement ſon utilité d'une opinion frivole & abſurde. Les Egyptiens croyoient, ſelon la remarque d'un ſavant (Goguet), que juſqu'à la putréfaction du corps, les ames y demeuroient attachées : ils regardoient la ſépulture comme eſſentielle au bonheur ; ils eſpèroient, avec le ſecours des embaumemens, ſurvivre à eux-mêmes des ſiècles entiers dans leurs tombeaux. Souvent le monde ſe gouverne par les préjugés. Quel avantage ne ſeroit-ce pas, ſi on les tournoit du moins au bien public ? La perſuaſion que le bonheur ou le malheur pouvoit dépendre des vivans, devenoit ainſi un des premiers reſſorts

du gouvernement politique, lié au ſyſtême religieux.

Le royaume diviſé en départemens.

On attribue à Séſoſtris la diſtribution de l'Egypte en trente ſix *nomes* ou départemens, qu'il confioit aux hommes les plus dignes de commander. Rien n'eſt plus néceſſaire dans un grand état, où l'œil du prince a beſoin de tant d'autres yeux.

Partage des terres.

Part des ſoldats.

Les terres étoient partagées entre le roi, les prêtres & les gens de guerre. Un tel partage annonce le deſpotiſme & la ſuperſtition, plutôt qu'un gouvernement équitable. Il convenoit, ſans doute, que les défenſeurs de la patrie fuſſent perſonnellement intéreſſés à ſa défenſe : leur propriété étoit un motif de courage. Mais une propriété ſi étendue devoit inſpirer auſſi la molleſſe. Les Egyptiens furent un peuple lâche, preſque toujours ſubjugué. Des mercenaires, ſoumis à une bonne diſcipline, auroient mieux valu que ces ſoldats, qui naiſſoient en quelque ſorte moins pour combattre que pour jouir.

Grande puiſſance des prêtres.

Quant aux prêtres, leurs vaſtes poſſeſſions paroiſſoient d'autant plus ſacrées, qu'ils prétendoient les tenir d'Iſis elle-même. Le tiers des terres, joint au reſpect que la religion inſpiroit pour eux, & à l'exemption de tout impôt & de toute charge, les rendoit trop puiſſans,

pour que l'autorité du ſacerdoce eût un contrepoids dans l'autorité civile. Auſſi ne peut-on s'empêcher de regarder les inſtitutions publiques comme leur ouvrage. Ils gouvernoient les rois & les peuples. Ils étoient à la tête du conſeil. Les premieres dignités, l'adminiſtration de la juſtice, les archives & les annales; en un mot, les lois & les opinions, ſe trouvoient, en quelque ſorte, dans leurs mains. Je laiſſe à juger ſi leurs traditions, recueillies par les Grecs, méritent beaucoup de confiance.

Des hiſtoriens aſſurent que les terres des ſoldats n'étoient ſujettes à aucune taxe, non plus que celles des prêtres. Sur qui tomboient donc les tributs ? ou n'y en avoit-il point ? D'un autre côté, Hérodote dit que Séſoſtris avoit partagé les terres, & impoſé un tribut ſelon la quantité de terrain qu'on poſſédoit. Nous perdrions le tems à éclaircir de pareilles contradictions, ſi fréquentes dans l'hiſtoire ancienne.

Contradiction au ſujet des tributs.

Les Egyptiens connurent que le bonheur des peuples policés dépend ſurtout de l'adminiſtration de la juſtice, ſans laquelle le crime impuni entraîneroit bientôt la ruine commune. Leur grand tribunal étoit compoſé de trente juges choiſis dans les trois capitales, Thèbes,

Grand tribunal; maniere d'adminiſtrer la juſtice.

Memphis & Héliopolis : (car l'Egypte se diviſoit en trois parties, haute, moyenne & baſſe.) Le prince leur faiſoit jurer, en les inſtallant, de ne pas lui obéir, s'il commandoit une ſentence injuſte. Il fourniſſoit à leur entretien, & nulle tache d'intérêt ne devoit ſouiller une ſi noble profeſſion. De peur que la force & les artifices de l'éloquence ne triomphaſſent de l'équité, les affaires ſe traitoient par écrit. La maniere même de prononcer les arrêts avoit quelque choſe d'auguſte & de ſaint : le préſident touchoit avec une figure de la Vérité celui dont le droit étoit reconnu. On ne doutoit point que la vérité ne dictât le jugement. Tel eſt le tableau tracé par les hiſtoriens, ſinon d'après nature, du moins apparemment d'après les principes & les règles ordinaires. Quand nous parlerons des mœurs de ce peuple, il s'élevera des doutes ſur les éloges prodigués à ſes magiſtrats. La magiſtrature, le ſacerdoce même participent toujours à la contagion publique.

Lois d'Egypte. De tous les biens de la ſociété, les lois ſont, ſans contredit, le premier, comme la ſource de tous les autres. Dans le tems que preſque aucune nation n'avoit de police, les lois d'Egypte étoient déjà en vigueur. On faiſoit hon-

neur à Ménès de l'établiſſement du mariage. Le frère & la ſœur pouvoient ſe marier enſemble, parce qu'Oſiris & Iſis avoient donné l'exemple d'une pareille union. Ainſi les idées ſuperſtitieuſes conſacrent ce que les bonnes mœurs devroient proſcrire. La polygamie étoit permiſe, excepté aux prêtres. Cependant il paroît certain, malgré la pratique commune des orientaux, qu'elle ne s'accorde ni avec le vœu de la nature, ni avec l'intérêt de la ſociété; car le nombre des femelles eſt à-peu-près égal à celui des mâles, & l'éducation des enfans demande que le père & la mère ſoient étroitement unis.

Mariage du frere avec la ſœur.

Polygamie.

On puniſſoit ſévérement l'adultère, comme un crime des plus pernicieux par ſes effets, puiſqu'il ſappe le fondement de l'ordre civil. L'homme qui l'avoit commis étoit condamné à mille coups de verge, & la femme à avoir le nez coupé. On ne puniſſoit que par des marques d'infâmie les ſoldats coupables de lâcheté, parce que l'honneur doit ſurtout animer les gens de guerre. Le calomniateur ſubiſſoit la peine qu'auroit ſubie l'accuſé s'il eût été convaincu. On coupoit les mains aux fauſſaires, aux faux monnoyeurs.

Punition de l'adultère, de la lâcheté, du faux, &c.

La ſureté des hommes étant le pre-

Peine con-

tre l'homicide & le parricide.

mier objet de la légiſlation, on puniſſoit de mort l'homicide, même commis ſur un eſclave. Quiconque avoit pu ſauver un homme attaqué par des meurtiers, & ne l'avoit pas fait, étoit également condamné à mort. Si l'on n'avoit pu empêcher le meurtre, on devoit dénoncer le coupable, ſous peine d'être fouetté. La ville la plus proche du lieu où ſe trouvoit le cadavre, étoit obligée de lui faire des obſèques diſpendieuſes : nouveau motif de veiller à la conſervation des hommes. Un père meurtrier de ſon enfant, devoit être condamné ſeulement à tenir le cadavre embraſſé, trois jours & trois nuits de ſuite, au milieu de la garde qui l'environnoit : on jugeoit, ſans doute, que la nature & l'opprobre ſeroient ſes bourreaux. Les femmes groſſes n'étoient exécutées qu'après leurs couches, comme l'exige l'humanité. Les lois ordonnoient de conſerver & d'élever tous les enfans. Nous verrons des peuples inhumains à cet égard, ſans aucun ſcrupule, ſoit par la difficulté de la ſubſiſtance, ſoit par d'autres motifs moins excuſables.

Education des enfans.

Lois concernant les débiteurs.

Chaque particulier étoit regardé comme appartenant à l'état. En conſéquence, les biens, & non la perſonne

du débiteur, répondoient de la dette, & l'on ne prenoit pas ces violences qui cauſèrent tant de troubles dans l'ancienne Rome. Aſychis trouva, dit-on, un moyen efficace de maintenir la ſureté du commerce ; en ordonnant que le débiteur engageroit au créancier, le corps embaumé de ſon père, & que s'il mouroit ſans avoir retiré ce gage, il ſeroit lui-même privé de la ſépulture. C'étoit enchaîner les Egyptiens par leur plus grand intérêt, dès que l'opinion pouvoit tout ſur eux : mais certainement cette loi ne pouvoit être générale ; ou bien il ſuffiſoit d'engager le corps de quelqu'un de ſes ancêtres.

Une des meilleures lois eſt celle d'Amaſis, par laquelle on étoit obligé de déclarer tous les ans au gouverneur de la province ſa profeſſion & les moyens dont on ſubſiſtoit. Il y avoit peine de mort pour qui ne pouvoit rendre compte de ſa conduite, ni montrer qu'il vivoit par des voies honnêtes. La peine, ſans doute, étoit exceſſive, puiſqu'on ne ſauroit punir autrement les plus grands crimes ; mais le but de cette loi étoit excellent. Elle impoſoit la néceſſité d'être utile ; elle banniſſoit la pareſſe, la fraude & les autres peſtes de la ſociété ; elle ren-

Lois contre l'oiſiveté & la mauvaiſe conduite.

doit le citoyen comptable de ſes actions à la patrie. Solon en fit une loi d'Athènes. Seroit-il donc impoſſible aujourd'hui de réduire à un travail honnête tant de miſérables, que l'oiſiveté ſeule rend dangereux ? & ſans les punir de mort, contre le droit de la nature, ne pourroit-on pas en tirer des ſervices réels, même en les puniſſant ?

Abus des profeſſions héréditaires.

L'ancienne loi qui établiſſoit diverſes claſſes de citoyens, entièrement ſéparées, & qui obligeoit les enfans de ſuivre la profeſſion de leurs pères, ne mérite pas tous les éloges qu'on lui a donnés. « On faiſoit mieux, dit Boſſuet, ce qu'on avoit toujours vu » faire, & à quoi on s'étoit uniquement exercé dès l'enfance. » On faiſoit mieux ? oui, ſi on avoit les diſpoſitions néceſſaires ; & ſi l'on ſuivoit de bons modèles. Voit-on aujourd'hui que le meilleur artiſan, l'artiſte le plus renommé, ſoient ceux qui ont eu leur attelier pour berceau ? Que dirai je des états où l'étude, la réflexion, les talens, ſont d'une néceſſité plus indiſpenſable ? Une loi pareille en Europe auroit éterniſé les abus ; auroit mis, comme en Egypte, un obſtacle invincible à la perfection en tout genre ; auroit enchaîné dans la

pouſſiere, ou du moins dans l'obſcurité, la plupart des génies qui ont éclairé ou honoré le genre humain.

L'émulation incompatible avec la ſéparation des claſſes.

La vraie politique ne captive pas l'émulation. Elle encourage aſſez les arts néceſſaires, principalement l'agriculture, pour n'avoir pas à craindre qu'on les néglige; elle apprécie les talens, & leur aſſigne à tous le rang convenable: mais loin d'élever une barrière odieuſe entre les claſſes de citoyens, elle cherche plutôt à les unir en un même corps; d'autant plus qu'une claſſe trop multipliée deviendroit funeſte à celles qui ſeroient trop peu nombreuſes. La confuſion des états paroît un mal néceſſaire dans les grandes monarchies: c'eſt aux légiſlateurs à en prévenir les principaux inconvéniens.

Si toute profeſſion étoit honorée.

Selon la plupart des écrivains, toutes les profeſſions étoient honorées en Egypte. D'autres diſent qu'on y déteſtoit celle de berger, quoique les troupeaux fuſſent en grand nombre, & que la vie paſtorale ait eu tant de charmes pour les premiers hommes.

Loi favorable aux voleurs.

Nous pourrions obſerver bien d'autres abus dans la légiſlation de ce peuple ſi célèbre. Diodore de Sicile rapporte que les voleurs avoient un chef,

dépoſitaire de tout ce qu'ils déroboient. En s'adreſſant à lui, & en ſpécifiant la nature & les circonſtances du vol, on étoit ſûr de recouvrer ce que l'on avoit perdu : il en coûtoit ſeulement le quart de la valeur. Si cette coutume avoit paſſé en loi, voilà donc le vol autoriſé en quelque maniere, & récompenſé. Le témoignage de Diodore eſt ſuſpect ſur une infinité de choſes. Mais les admirateurs de la ſageſſe égyptienne récuſent-ils ſon témoignage? Avouons que le bien & le mal ſont également douteux en pluſieurs points eſſentiels.

Il nous reſte à examiner des abus encore plus étranges, ceux de la ſuperſtition.

CHAPITRE III.

Religion & mœurs des Egyptiens.

Utilité de la religion. QUAND on n'enviſageroit la religion que comme un des plus forts liens de la ſociété, & un des plus puiſſans motifs pour attacher aux devoirs ; elle devroit paroître bien reſpectable, indépendamment de l'amour & de la reconnoiſſance qu'exige la divinité. Mal-

heureuſement la ſuperſtition l'avilit, la dénature, & produit les plus grands maux, en abuſant du plus grand bien. L'hiſtoire nous en fournira des exemples innombrables, ſur leſquels on ne peut trop inſiſter, ſi l'on ſe propoſe de guérir les hommes d'une ſorte de maladie contagieuſe, dont preſque tous ſont les victimes.

La ſuperſtition l'altère & devient funeſte.

L'intelligence ſuprême ſe manifeſte dans ſes ouvrages. Il ſuffit de contempler la ſtructure de l'univers, l'organiſation de ſes habitans, l'ordre & l'harmonie de ſes globes immenſes, pour en reconnoître l'auteur unique & pour l'adorer. Cependant la religion primitive, ſi pure, ſi ſimple, a été preſque par-tout étouffée ſous un amas d'extravagances monſtrueuſes. L'eſprit humain, au lieu de s'humilier devant l'Etre infini qu'il ne peut comprendre, met des fantômes à ſa place. L'impoſture, la terreur, l'imagination réaliſent ces fantômes, & les multiplient ſans ceſſe. Quelquefois même l'abſurdité, ſous le nom auguſte de religion, ſubjugue des génies ſupérieurs, & les ravale dans la foule rampante du vulgaire. Comme on ſe fait des dieux ridicules, & moins bons que malfaiſans, on s'impoſe auſſi pour leur plaire, ou pour les calmer,

des devoirs ridiculement barbares. Enfin la ſuperſtition, diverſifiée en mille manieres, eſt l'opprobre & le fléau du genre humain.

L'idée de l'Etre ſuprême conſervée en Egypte, malgré la ſuperſtition.

Quelques eſprits éclairés, parmi les Egyptiens, conſervoient l'idée d'un premier être, auquel ils donnoient différens noms, & dont ils repréſentoient les attributs ſous différens ſymboles. Plutarque rapporte cette inſcription d'un temple d'Egypte : *Je ſuis tout ce qui a été, eſt & ſera ; nul mortel n'a jamais levé le voile qui me couvre* *. Celle-ci ſubſiſte encore : *A toi qui, étant une, es toutes choſes, la déeſſe Iſis* **. L'unité de dieu étoit un des myſtères qu'on enſeignoit aux initiés en Egypte ; mais il eſt également certain que les fables inſenſées du paganiſme en ſont ſorties, que le culte divin y étoit ſouillé de honteux excès, & que la ſuperſtition y alloit juſqu'à la ſtupidité & à la fureur.

Idolâtrie égyptienne.

On commença vraiſemblablement par le culte des aſtres, ſurtout du ſoleil & de la lune, déſignés ſous les noms d'Oſiris & d'Iſis. C'eſt l'origine la plus naturelle de l'idolâtrie. Dès qu'on perdoit

---

* *De Iſid. & Oſis.*

** Hiſt. univ. l. 373.

de vue le créateur, on pouvoit aiſément prendre les aſtres pour les maîtres de la nature, qu'ils animent & fécondent. L'admiration ou la reconnoiſſance déifia enſuite des mortels. On finit par adorer les animaux; & ce culte, ſous quelque point de vue qu'on l'enviſage, eſt le dernier terme du délire ſuperſtitieux. Le ſilence des hiſtoriens ne permet pas de croire Juvenal, quand il accuſe les Egyptiens d'adorer même des plantes, telles que l'oignon.

Animaux dieux.

Le bœuf Apis, principale divinité, qui repréſentoit Séſoſtris, étoit un taureau noir marqué de certaines taches. Les honneurs qu'on lui rendoit, les dépenſes pour le nourrir, le déſeſpoir après ſa mort, l'empreſſement à lui chercher un ſucceſſeur, paroîtroient incroyables, ſi quelque choſe devoit le paroître en ce genre. Le chat, l'ichneumon, le chien, l'ibis, le faucon, le loup & le crocodile, étoient au nombre des dieux. On les entretenoit magnifiquement; on n'épargnoit rien pour leur nourriture; les perſonnes du premier rang ſe faiſoient gloire de les ſervir; la pompe de leurs funérailles répondoit à ces folles profuſions.

Excès de zèle pour

Tuer, même involontairement, un des animaux ſacrés, étoit le plus grand

ces animaux.

des crimes. Le coupable n'échappoit point à la mort. Un ſoldat romain fut mis en pièces par le peuple, malgré l'entrepriſe du roi & la terreur du nom de Rome, pour avoir tué un chat ſans le vouloir. Diodore qui nous l'apprend, ajoute que dans une famine, les Egyptiens, plutôt que de toucher à ces animaux, ſe mangeoient les uns les autres.

Diviſions cauſées par le culte.

Ils avoient encore le malheur d'être diviſés par leurs opinions & leurs pratiques religieuſes. Là, on adoroit le crocodile; ici, l'ichneumon ennemi du crocodile : dans une province, on craignoit de tuer le mouton, & l'on ne mangeoit que des chèvres; dans une autre, on reſpectoit ſuperſtitieuſement la chèvre, & l'on vivoit de moutons. De-là les reproches d'impiété, les haines, les querelles. Selon Diodore, c'étoit le fruit de la politique d'un ſage roi, qui, pour prévenir les révoltes, ſema la diſcorde dans les provinces, en donnant un dieu particulier à chacune. Suppoſé le fait, ce prince ne doit paſſer que pour l'ennemi de ſon peuple. En le livrant aux querelles de religion, il l'avoit expoſé à une guerre inteſtine & irréconciliable.

Diverſes ſuperſti-

Quand la ſuperſtition eſt enracinée parmi les hommes, elle ſe montre &

ſe reproduit ſous mille formes hideuſes. Les Egyptiens, dans les commencemens, ſacrifièrent des victimes humaines. Ils ſe faiſoient un devoir de ne manger ni fèves ni froment, & leur pain étoit d'*olyra*, (c'étoit peut-être le riz.) Ils abhorroient certains animaux comme immondes, ſurtout le porc. Ils regardoient avec une averſion religieuſe les étrangers, au point qu'ils n'oſoient manger avec eux, ſe ſervir d'un meuble qui leur appartînt, mettre à la bouche un morceau de viande coupée avec leur couteau. Ils ſe flagelloient, hommes & femmes, dans une fête d'Iſis, & commettoient des indécences groſſières dans une fête de Diane. Ils conſultoient leurs animaux-dieux, comme des oracles. La circonciſion étoit pratiquée en Egypte de tems immémorial. Pythagore fut obligé de s'y ſoumettre, pour converſer avec les Prêtres.

tions des Egyptiens

Ces prêtres, qui pouvoient rendre de ſi grands ſervices par la culture des mœurs, enchaînoient & gouvernoient le peuple par la ſuperſtition. Seuls dépoſitaires de la ſcience, ils faiſoient croire tout ce qu'ils vouloient. Leur pouvoir exceſſif démontre qu'ils avoient fabriqué les reſſorts du gouvernement,

Pouvoir exceſſif des prêtres d'Egypte.

ou qu'ils les avoient assujettis à un mobile supérieur, à l'intérêt de leur ordre.

Prêtre-roi. Lorsque la famille régnante venoit à s'éteindre, il falloit élever un prêtre sur le trône : on pouvoit choisir un militaire, mais l'élu devoit être aggrégé au corps sacerdotal. Séthon, prêtre de Vulcain, étant parvenu ainsi à la royauté, affecta imprudemment du mépris pour les gens de guerre, qu'il dépouilla de leurs privilèges. Il eut besoin de leurs services quelque tems après. Officiers & soldats refusèrent de le défendre. Selon les fables égyptiennes, Vulcain le sauva par un miracle.

Politique de ces prêtres. Sans doute, les prêtres d'Egypte, en général, connoissoient le ridicule d'une partie des erreurs qu'ils enseignoient. Leur théologie secrète, quoique mêlée de fictions, étoit fort supérieure à la croyance populaire. Ils avoient même des idées sublimes de l'être infini. Mais pourquoi une doctrine secrète, qui dérobe la lumiere au public ? pourquoi cacher au peuple les vérités les plus importantes ? pourquoi le laisser abruti dans un funeste aveuglement ? pourquoi déshonorer dieu par des folies, & tourmenter les hommes par des chimères ? Politique fausse ou cruelle ! Il étoit difficile, j'en conviens,

d'éclairer un peuple ſi ſuperſtitieux ; &, en voulant guérir, on pouvoit craindre de le bleſſer & de le mettre en fureur. Cependant avec de ſages précautions la vérité bienfaiſante s'inſinue par-tout, & par-tout produit ſon effet. Sans doute, les prêtres en firent un myſtère par intérêt : car les ſuperſtitions établies leur étoient utiles. Le petit nombre d'initiés qu'ils daignoient inſtruire, ne parvenoit à cette grace qu'après de longues épreuves. On vouloit apparemment, & s'aſſurer du ſujet, & donner plus d'importance aux myſtères.

Ils cachoient la vérité par intérêt.

Epreuves des initiés.

Les mœurs des Egyptiens étoient bizarres comme leur religion. Le reſpect pour les pères & mères, & pour les vieillards, la reconnoiſſance pour les bienfaits, les ſentimens pacifiques, l'attachement aux anciennes coutumes, faiſoient leurs principales vertus. Ils y joignoient de grands défauts, & beaucoup de vices. Quelques auteurs les peignent pareſſeux & lâches, paſſant le temps à filer, tandis que les femmes, maîtreſſes de la maiſon, s'occupoient des affaires du dehors. On obligeoit les filles, non les enfans mâles, d'avoir ſoin de leurs parens. On mépriſoit, & l'on abhoroit les étrangers. On n'imaginoit rien de beau, rien de bon, que ce qui

Mœurs des Egyptiens.

Vanité nationale ;

Haine des nouveautés.

ſe pratiquoit dans le pays : préjugés injurieux aux hommes en général, & évidemment contraire au bien public. En vain Platon célèbre cet éloignement extrême des nouveautés ; en vain de grands génies nous diſent encore avec enthouſiaſme : « Une coutume nouvelle » étoit un prodige en Egypte, tout s'y » faiſoit toujours de même ; & l'exacti- » tude qu'on y avoit à garder les petites » choſes, maintenoit les grandes. Auſſi » n'y eut-il jamais de peuple qui ait » conſervé ſi long-tems ſes uſages & ſes » lois *. » Quel mérite d'avoir conſervé de mauvaiſes lois avec les bonnes, des uſages ridicules avec les coutumes reſpectables, de groſſières ſuperſtitions avec les ſentimens religieux ! Il ne faut pour réfuter ce paradoxe, que l'exemple de l'Egypte, ſur lequel on veut l'appuyer. Tout s'y faiſoit toujours de même : voilà pourquoi tant de choſes s'y faiſoient mal. Les abus ne ſe corrigent, les mœurs, les lois & les arts ne ſe perfectionnent que par des changemens. La nouveauté, ſouvent pernicieuſe, eſt auſſi ſouvent néceſſaire. Sans elle, ni les Egyptiens, ni aucun peuple, ne ſeroient ſortis de la barbarie ; ſans

La nouveauté eſt ſouvent néceſſaire

* Boſſuet, *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle.*

elle, à quoi nous ſerviroit la raiſon, dont les progrès ſucceſſifs doivent tendre au bonheur de la ſociété ? Le grand point eſt d'innover avec ſageſſe ; car ſouvent le pire des abus eſt de mal réformer les abus.

Une coutume établie en Egypte, ſelon Hérodote, ne ſera pas juger favorablement des mœurs de la nation. Dans les repas & les parties de plaiſir, on apportoit un cercueil où étoit une figure de mort en bois, & même, ſelon quelques auteurs, un vrai cadavre. On le préſentoit à chacun de la compagnie, en lui diſant : *Buvez & réjouiſſez-vous, car voilà ce que vous ſerez un jour.*

Figure de mort apportée dans les repas.

CHAPITRE IV.

Arts & ſciences des Egyptiens.

C'EST aux arts & aux ſciences que les Egyptiens doivent ſurtout leur célébrité. Ils furent certainement inventeurs, & l'Europe leur doit le germe de ſes connoiſſances. On attribuoit à Oſiris l'invention de la charrue, inſtrument qui a été plus utile au genre humain que toutes les ſavantes découvertes, puiſque l'agriculture eſt la mère de la ſociété. Les premieres charrues étant

Premiers arts inventés en Egypte.

La charrue.

de bois, ſans fer ni autre métal, le labourage n'a pu commencer que ſur des terres légères, comme en Egypte, où la culture n'exigeoit pas de grands efforts.

Le fer long-tems inconnu.

Obſervons ici un fait étonnant, eſſentiel à l'hiſtoire des arts & de l'induſtrie. Parmi les métaux, le fer a été le dernier trouvé & mis en œuvre. Le cuivre trempé y ſuppléoit : les armes ſe faiſoient de cuivre. L'argent même devenoit commun, lorſque le fer, deſtiné par la nature à tant d'uſages précieux, reſtoit enfoui & inconnu. C'eſt que les opérations métallurgiques pour le fer ſont beaucoup plus difficiles à inventer que les autres.

Réflexions ſur la naiſſance des arts.

Cette remarque invite à quelques réflexions. Trop accoutumés à jouir des avantages qui ſe trouvent ſous nos mains, nous ne penſons pas aux miracles d'induſtrie qu'il a fallu pour les produire, ni à la multitude prodigieuſe d'hommes qui en ont été privés. Cependant il fut des ſiècles, & il eſt encore de vaſtes contrées, des pays même floriſſans, où l'on ne connut jamais la nourriture la plus commune, le pain. Par quels progrès admirables les hommes ont-ils pu s'élever, de cet état ſauvage & malheureux, à l'état de culture, d'aiſance &

de perfection, dont la plupart jouiſſent ſans y penſer ? Le beſoin les a rendus induſtrieux. Pour ſe nourrir, ſe vêtir, ſe mettre à couvert des injures du tems, ils ont bientôt inventé des moyens groſſiers, auxquels ont ſuccédé inſenſiblement de meilleures pratiques. Le haſard a ſecondé l'induſtrie, & lui a ſouvent frayé la route. N'imaginons pas, comme un ancien philoſophe (Poſidonius), qu'on ait trouvé le ſecret de faire du pain, en conſidérant que les grains, mangés ſans préparation, ſe broyoient d'abord avec les dents ; que leur ſubſtance ſe délayoit enſuite par la ſalive ; que remués en cet état, & raſſemblés par la langue, ils deſcendoient dans l'eſtomac, & y recevoient le degré convenable de cuiſſon. Suivant ce ſyſtême ingénieux, l'art de moudre, l'art de pétrir, l'art de cuire au four, ſeroient nés tout-à-coup d'une ſubtile combinaiſon d'idées ! Il falloit y joindre la découverte du levain, plus difficile encore à concevoir.

Ils ſont nés du beſoin & de l'induſtrie

Faux ſyſtême de Poſidonius ſur l'invention du pain.

De tels ſyſtêmes ne ſont que des jeux d'eſprit. On a ſu probablement faire la farine, la délayer dans l'eau, la réduire en pâte, la cuire de façon ou d'autre, avant que d'avoir réfléchi ſur la nature & les effets des opérations animales. Une eſpèce d'inſtinct plutôt que le raiſonne-

Le haſard a contribué aux découvertes.

ment a produit les arts de la néceſſité. Ce furent d'abord des eſſais groſſiers, qui, d'expérience en expérience, ſont parvenus lentement à des méthodes avantageuſes. Sans un concours d'heureux haſards, peut-être n'eût-on point trouvé les choſes que nous jugeons les plus néceſſaires.

On a long-tems ignoré l'uſage du feu.

Le feu même a long tems manqué aux hommes, ou plutôt le moyen de le conſerver, de le reproduire. Auſſi les Grecs le ſuppoſoient-ils venu du Ciel, comme on le voit dans la fable de Prométhée. En 1521, lorſque Magellan aborda aux îles Marianes, les ſauvages prirent cet élément pour un animal qui mangeoit le bois. L'ayant touché & s'étant brulés, ils n'oſerent plus le regarder que de loin; ils craignoient d'être bleſſés par ſes morſures, ou par ſa violente reſpiration. De la découverte du feu à celle de la métallurgie, ſurtout à l'art d'employer le fer, qu'il faut fondre, refondre, battre, rechauffer, rebattre; avant que d'en forger un outil; l'intervalle paroît effrayant. Au Pérou & au Mexique, où le fer abonde, on ne le connoiſſoit point, quoique l'or brillât dans les temples, & ſervît à la magnificence des princes. En un mot, ce qui nous paroît extrêmement ſimple & facile, ce qu'il eſt devenu effectivement

effectivement par l'habitude, doit être admiré dans l'origine, soit comme un don précieux de la nature, soit comme le fruit d'une industrie supérieure à la nature elle-même.

Les arts cultivés en Egypte de tems immémorial.

Cependant, à quelque distance qu'on remonte dans l'histoire, au tems même des patriarches, on trouve en Egypte, non-seulement les arts nécessaires, mais ceux de luxe & d'agrément. Les fines étoffes, les broderies, les vases précieux; enfin l'appareil de la magnificence, annonçoient les talens de l'Egyptien. Il se distinguoit surtout par l'architecture, quoiqu'avec moins de goût que de grandeur. Ce que les anciens racontent de ses ouvrages, paroîtroit infiniment exagéré, s'il n'en subsistoit des monumens, dont je vais donner une idée en peu de mots.

Les pyramides.

Les fameuses pyramides, que plusieurs écrivains supposent bâties avant le déluge, résistent encore aux coups du tems, qui a détruit tant d'empires. Il en reste trois, à quelques lieues du Caire, où étoit autrefois Memphis. La plus grande fait un carré de deux mille six cent quarante pieds de circuit, chaque côté de la base ayant six cent soixante pieds. Sa hauteur perpendiculaire est d'environ cinq cents pieds. Une plateforme d'environ seize pieds, de chaque

côté termine le ſommet. Pluſieurs pierres de cet énorme édifice portent trente pieds de long, ſur quatre de haut & trois de large. On prétend que les ouvrages ſouterrains étoient encore plus conſidérables. Cent mille ouvriers, ſelon le récit d'Hérodote, travaillèrent trente années de ſuite, ou à préparer les matériaux, ou à conſtruire l'ouvrage; & une inſcription apprenoit que, pour les légumes dont on les avoit nourris, il en avoit coûté ſeize cents talens, évalués à près de ſept millions de notre monnoie.

La ſuperſtition & la politique ont fait conſtruire les pyramides.

Pline le Naturaliſte, & pluſieurs autres, déclament contre la folle vanité, qui avoit inſpiré aux ſouverains ces entrepriſes ruineuſes. Quelques écrivains moins judicieux ont imaginé que c'étaient des greniers, bâtis par Joſeph pour les grains des ſept années d'abondance. Voilà peut-être une des rêveries qui caractériſent le mieux les érudits à ſyſtême. Suivant l'opinion la plus commune aujourd'hui, les pyramides étoient des tombeaux, où l'on conjecture que les rois, imbus des préjugés de la nation, vouloient éterniſer leur vie, en aſſurant à leurs cadavres une demeure inacceſſible & à l'épreuve des ſiècles. A cette ſuperſtition ſe joignit vraiſemblablement le motif de prévenir des

troubles, en impoſant au peuple un long travail. Peut-être auſſi le goût des grandes maſſes étant naturel aux Egyptiens, un premier exemple de cette eſpèce ſuffit pour faire des imitateurs.

Les conſtructeurs déteſtés pour leurs vexations.

Quoi qu'il en ſoit, on obſerve utilement que les monarques, conſtructeurs des pyramides, devinrent ſi odieux par les corvées dont ils accablèrent leurs ſujets, qu'ils n'ont pu jouir de leurs tombeaux, ni ſauver même leur nom de l'oubli. Il ne faut donc pas juger du gouvernement d'Egypte par l'idée qu'en donnent les écrivains, d'après quelques bonnes lois qui ſouvent ne s'obſervoient point.

Momies des Egyptiens.

Le deſir ſuperſtitieux de conſerver les cadavres étoit une des plus fortes paſſions des Egyptiens. Auſſi ne les a-t-on jamais égalés dans l'art d'embaumer les morts. Leurs momies durent toujours. Des grottes taillées dans le roc en ſont remplies. Que n'inſpire pas le préjugé ? Reſpecter juſqu'aux cendres de ſes pères, eſt un ſentiment louable & naturel; mais ici la ſuperſtition agit beaucoup plus que le ſentiment. Rollin dit à ce ſujet, que *la coutume de brûler les corps a quelque choſe de cruel & de barbare, en*

Préjugé ſur la ſépulture.

ſe hâtant de détruire ce qui reſte des perſonnes les plus chères ; & il ne voit rien de plus convenable que les enterremens ordinaires : comme s'il étoit plus humain de livrer ces reſtes précieux aux vers & à la pourriture! Tant de faux jugemens ſont utiles à obſerver : ils doivent nous apprendre à uſer de notre raiſon, ſans être eſclave des opinions d'autrui.

Les Egyptiens manquoient de goût.

C'eſt encore un préjugé trop commun, de vanter le goût des Egyptiens. Selon Boſſuet, *ils n'ont aimé qu'une hardieſſe réglée ; ils n'ont cherché le nouveau & le ſurprenant, que dans la variété infinie de la nature.* Mais leur paſſion pour les coloſſes ne dément-elle pas cet éloge ? On voit encore une tête de Sphinx, qui a trente-cinq pieds de tour & vingt-ſix de hauteur. On ne trouve ni deſſein, ni proportions, ni agrément dans ces maſſes étonnantes que le tems a reſpectées. Le giganteſque en fait le principal mérite. (Voyez Goguet.)

Labyrinthe.

Nous ne décrirons point le labyrinthe, fameux palais dont on attribue la conſtruction à douze rois, qui regnèrent en même tems vers l'an 600 avant Jeſus-Chriſt. Dans une ſeule enceinte, il renfermoit, dit-on, trois

mille ſalles, communiquant toutes les unes aux autres par une infinité de détours. Les obéliſques ſont plus connus : il y en avoit pluſieurs, faits d'une ſeule pièce de cent quatre-vingt pieds de haut. Celui de Ramaſsès, fils de Séſoſtris, étoit beaucoup plus grand ; il avoit été travaillé par vingt mille ouvriers, s'il faut en croire les anciens. On le voit à Rome, où l'empereur Conſtance l'a fait tranſporter, & où Sixte-Quint l'a rétabli.

Obéliſques.

Quant aux merveilles qu'on débite de la ville de Thèbes, & aux cent portes qu'Homère lui donne, par chacune deſquelles pouvoient ſortir dix mille ſoldats, (quoique Hérodote n'en compte que quarante & un mille dans toute l'Egypte), c'eſt une exagération fabuleuſe qui déshonoreroit l'hiſtoire. Contentons-nous d'admirer une choſe vraiment admirable, l'induſtrie des Egyptiens à tirer du flanc des montagnes les pierres énormes qu'ils employoient, à les tranſporter fort loin par le moyen des canaux du Nil, & à les élever dans l'air avec beaucoup moins de ſecours que nous n'en avons.

Thèbes.

Induſtrie à tranſporter des pierres énormes.

Les progrès dans les arts prouvent de l'habileté dans les ſciences. Entre les uns & les autres, il y a une liaiſon

SCIENCES.

Les ſciences liées aux arts.

intime & une correſpondance néceſſaire. Où les arts fleuriſſent, un nombre de génies heureux ſont excités aux méditations & aux recherches profondes ; ils y conſacrent leur loiſir avec ardeur, & en acquérant des lumières qui ſe répandent bientôt, ils ouvrent aux arts de nouvelles ſources de perfection & de richeſſes. On ne peut douter que les Egyptiens n'aient eu des principes de mécanique, de géométrie, & de pluſieurs parties des mathématiques ; on les voit arpenter les terres avec préciſion, diſtribuer les eaux du Nil par une infinité de canaux, meſurer exactement la crue de ce fleuve, fabriquer & employer toutes ſortes de machines, ſur-tout meſurer le tems & calculer la révolution des aſtres.

Néceſſité de l'aſtronomie.

Que l'aſtronomie ait pris naiſſance chez eux, ou chez les Chaldéens, ou ailleurs, c'eſt une queſtion qu'il eſt impoſſible de décider ſurement, & qu'il importe peu d'examiner. Les deux peuples ont cultivé de tems immémorial cette ſcience, néceſſaire non-ſeulement pour la géographie, pour la navigation, pour la chronologie, mais encore pour l'agriculture & pour l'ordre de la vie civile : car les opéra-

tions du laboureur, ainſi que les affaires de la ſociété & les exercices du culte, ne ſe règlent que par une exacte diviſion du tems, & par la connoiſſance du mouvement périodique des corps céleſtes.

L'année lunaire & l'année ſolaire, trouvées par les Egyptiens.

Les Egyptiens ſemblent avoir eu les premières années de douze mois. L'obſervation des phaſes de la lune produiſit aiſément cette découverte. D'abord l'année fut purement lunaire, de trois cent cinquante-quatre jours, ſi différente de la véritable année ſolaire, qu'en moins de dix-ſept ans l'ordre des ſaiſons étoit abſolument renverſé. Il fallut conſulter le ſoleil, obſerver ſon retour à certaines étoiles fixes; il fallut meſurer l'année au cours de cet aſtre. Comme il étoit difficile de rencontrer juſte, on la fit de trois cent ſoixante jours ſeulement, en donnant trente jours à chaque mois. Mais il reſtoit encore une erreur ſi conſidérable, qu'au bout de trente-quatre ans, les ſaiſons avoient pris la place les unes des autres. Enfin, après de nouvelles études, on forma l'année de trois cent ſoixante-cinq jours; & même les aſtronomes d'Egypte découvrirent que la révolution du ſoleil étoit plus longue de quelques heures.

Jusqu'où s'étendoit leur astronomie.

Ils connoissoient le Zodiaque ; ils l'avoient divisé en douze signes de trente degrés : découverte aussi ancienne que difficile. Ils étoient instruits du mouvement des planètes & de la cause des éclipses. Ils calculoient les éclipses de soleil. Ils se figuroient la lune comme une terre éthérée. Vraisemblablement ils avoient acquis l'idée de la pluralité des mondes, & du mouvement de la terre ; puisque les pythagoriciens, instruits à leur école, nous ont transmis quelques notions de ces deux systêmes. Une preuve encore subsistante de leurs lumières, c'est que les côtés de la grande pyramide répondent précisément aux quatre points cardinaux.

La superstition leur faisoit abhorrer la mer.

Plus on a lieu de s'étonner que sans lunettes, sans pendules, sans chiffres arabes, les hommes aient pu s'élever à de si hautes connoissances ; moins on conçoit les préjugés ridicules qui offusquoient la science des Egyptiens. Quoiqu'ils attribuassent à Isis l'invention des mâts & des voiles, ils détestoient par une vaine superstition & la mer & la marine. Ils voyoient dans la mer l'emblême de Typhon, l'ennemi d'Osiris. D'une pareille rêverie théologique, naissoit l'aversion pour

cet élément. Les prêtres en avoient tant d'horreur, qu'ils ne mangeoient ni poiſſon ni ſel. C'eſt donc une conjecture vraiſemblable, que les colonies égyptiennes ne paſſèrent dans la Grèce que ſur des vaiſſeaux phéniciens. Séſoſtris, ſelon l'hiſtoire, oſa le premier ſe mettre au-deſſus du préjugé, en équipant une flotte. Ce conquérant fit lever la carte des pays qu'il avoit parcourus. Sans lui la géographie, une des principales études des prêtres, eût été reſſerrée dans les limites du royaume. N'eſt-il pas naturel de penſer que des opinions ſi extravagantes avoient un but politique ? On pouvoit changer de mœurs en communiquant avec les étrangers : on pouvoit devenir moins docile aux volontés des prêtres.

Géographie cultivée en Egypte.

Le génie ſuperſtitieux des Egyptiens ſe trouve juſques dans leur médecine. Elle conſiſtoit, au commencement, en différentes recettes, qui ſe tranſmettoient de père en fils, & qui s'appliquoient ſans doute au haſard. On expoſoit les malades, afin que les paſſans puſſent les aider de leurs conſeils. Les recettes ayant été recueillies & dépoſées dans les temples, on en fit un corps de médecine. Des livres ſa-

Leur médecine ſuperſtitieuſe.

crés contenoient les préceptes qu'il falloit ſuivre pour la cure des maladies. Si les médecins s'en écartoient, & que leurs malades mouruſſent, on les puniſſoit de mort. Cette loi ſeule devoit tuer une foule de malades. Il étoit défendu, ſelon le témoignage d'Ariſtote, de remuer les humeurs ou de purger avant le quatrième jour. Des opérations magiques mettoient le comble à ces abus ; du moins tout donne lieu de le croire.

Ils n'oſoient diſſéquer les cadavres.

L'art d'embaumer les corps, ſi perfectionné en Egypte, démontre que la botanique y étoit cultivée avec ſuccès, mais non l'anatomie, quoi qu'en diſent les panégyriſtes des Egyptiens. On ne diſſéquoit point les cadavres, on n'ouvroit pas même la tête pour les embaumer : on les conſidéroit d'un œil religieux, ſans chercher aucune connoiſſance utile. Bien plus, quiconque touchoit au corps humain paroiſſoit digne d'horreur; & ceux qui faiſoient l'opération, s'enfuyoient auſſitôt, dans la crainte d'être aſſommés. Ce préjugé ſubſiſte encore parmi les Chinois. L'hiſtoire des peuples eſt preſque toujours celle de la foibleſſe de l'eſprit humain, malgré les prodiges de ſagacité & d'induſtrie qu'elle nous offre.

On ſait peu de choſe de la philoſophie égyptienne. Tantôt elle ſe confondoit avec la théologie, tantôt elle s'attachoit avec la morale, plus importante que toutes les ſpéculations. Elle remontoit juſqu'au premier être. Les Egyptiens le repréſentoient ſous la figure d'un homme qui tenoit un ſceptre, & de la bouche duquel ſortoit un œuf. Cet œuf, ſymbole du monde, ſe retrouve chez les Chaldéens, les Perſes, les Indiens, les Grecs, les Chinois. Une idée ſi ſingulière a vraiſemblablement paſſé de peuple en peuple. Tous ont pu reconnoître par la raiſon l'architecte de l'univers; mais de repréſenter ſon ouvrage ſous la figure d'un œuf, c'eſt ce que l'imagination même ne peut guère inventer dans pluſieurs pays.

Philoſophie.

L'œuf ſymbole du premier être.

Avant de finir cet article, diſons un mot de l'admirable invention par laquelle on a peint la penſée & la parole, conſervé la mémoire des choſes antiques, & communiqué à tous les ſiècles tant de vérités & d'erreurs, dont les archives du monde ſont pleines. L'écriture, dans ſon origine, ne fut qu'une repréſentation des objets matériels. On traçoit la figure d'un arbre pour exprimer un arbre, & diſ-

Invention de l'écriture.

férentes figures, pour exprimer une action compliquée, ou un mélange de choſes. Cette méthode ne pouvoit être de grand uſage. Il fallut l'abréger, la ſimplifier, inventer des ſignes qui exprimaſſent les mouvemens de l'ame, les opérations de l'eſprit, &c. enfin des ſymboles qui fuſſent communs à pluſieurs objets. Tels étoient les hiéroglyphes. Pendant long-tems on ne connut pas d'autre écriture. Les prêtres égyptiens en conſervèrent l'uſage, même après l'invention des caractères alphabétiques, afin de pouvoir cacher leur ſcience aux yeux du vulgaire.

Hiéroglyphes.

Caractères alphabétiques.

Rien n'eſt plus ſimple en apparence, ni plus ingénieux en effet, que cette dernière invention. Un petit nombre de ſignes, repréſentant chaque voyelle & chaque conſonne ſéparément, exprime ſans peine toutes les penſées, & renferme diſtinctement dans un fort petit eſpace, ce qu'une infinité d'hiéroglyphes ne pouvoient rendre qu'avec beaucoup de confuſion & d'obſcurité. On ignore l'époque de la découverte, tant elle eſt ancienne; mais on conjecture que tous les caractères alphabétiques dérivent d'une même ſource, malgré leur extrême différence. Nos lettres modernes viennent

On conjecture qu'ils viennent tous de la même ſource.

des Latins, les latines des Grecs, les grecques des Phéniciens, dont les caractères ſont les mêmes que ceux des Samaritains. Toutes ces langues ont un alphabet commun, qui apparemment étoit encore celui de l'Egypte *.

En combinant les détails que nous venons de parcourir, on conclura que les Egyptiens avoient le génie de l'invention, & peu de goût & de jugement ; qu'après avoir fait de grands pas dans les arts & les ſciences, ils ſe ſont arrêtés au milieu de la carrière ſans jamais atteindre au but ; qu'ils ont été les précepteurs de la plûpart des nations, & les eſclaves de leurs propres coutumes ; qu'ils avoient de bonnes lois, mêlées de beaucoup d'abus, que leur religion dégénéroit en ſuperſtition abſurde, leur amour de la paix en lâcheté, leur eſtime de la patrie en ſot orgueil ; que leurs fauſſes idées de grandeur ne produiſoient communément que du giganteſque ; enfin que ſi on les juge avec impartialité, on doit rabattre beaucoup des éloges que leur ont prodigués les Grecs &

Les Egyptiens ont été trop admirés.

* Voyez l'*Origine des lois, des arts & des ſciences*, première partie.

leurs copiſtes. Mais peut-on dire avec un auteur moderne, » qu'il n'y avoit » que deux choſes paſſables dans cette » nation; la première, que ceux qui » adoroient un bœuf ne voulurent ja- » mais contraindre ceux qui adoroient » un ſinge à changer de religion; la » ſeconde, qu'ils ont fait toujours » éclore des poulets dans des fours * ? » Une plaiſanterie n'efface point les monumens de l'hiſtoire. D'ailleurs, entre forcer un homme à changer de religion, & le mettre en pièces, parce qu'il a tué involontairement un chat, un chien, &c. la différence eſt trop légère pour en faire honneur aux Egyptiens.

Un moderne les rabaiſſe trop.

* Dict. Phil. article *Apis*.

CHINOIS.

LES rapports des Chinois avec les Egyptiens nous offrent ici une matière curieuſe d'obſervations, que je me contente d'effleurer. Les antiquités de la Chine, comme celles de l'Egypte, ſe perdent dans un abîme de fables. On y voit une ſuite de périodes & de dynaſties imaginaires qui embraſſent des millions d'années. Avant Fo-hi, le fondateur de la monarchie, on y voit les hommes vivant en brutes, errant çà & là dans les fôrêts, ne penſant qu'à dormir & à ſe raſſaſier ; dévorant juſqu'aux plumes & au poil des animaux, dont ils buvoient le ſang ; ignorant le mariage, & toute eſpèce de lois & de bienſéances. L'origine des arts y remonte néanmoins au-delà des tems connus.

Prodigieuſe antiquité que s'attribuent les Chinois.

Aujourd'hui les vrais ſavans de la Chine n'adoptent point une chronologie fabuleuſe. Ils avouent que l'an 213 avant Jeſus-Chriſt, un de leurs empereurs (Chi-hoam-ti) fit brûler tous les livres hiſtoriques, parce que les lettrés en tiroient des exemples contre

Combien leur ancienne hiſtoire eſt ſuſpecte.

ſon faſte & ſes conſtructions. Un corps complet d'hiſtoire parut cent cinquante ans après cette époque. L'auteur de l'ouvrage ne diſſimule point qu'il n'a pu trouver de certitude au-delà de huit cents ans. Cependant, des obſervations aſtronomiques, rejetées par les uns, ſoutenues par les autres, remontent beaucoup plus haut. Les Chinois placent la première de toutes cent cinquante ans avant Yao, un de leurs empereurs, dont le règne, ſuivant M. Fréret, a précédé notre ère d'environ 2145 ans *. Sans entrer dans ces diſcuſſions, ſans prononcer ſur l'authenticité des annales chinoiſes, (ſi reſpectables aux yeux des auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle, qu'ils confondent Nohé avec Fo-hi, le premier monarque de la Chine;) expoſons ici un autre ſyſtême, plus intéreſſant, mais qui n'eſt encore qu'un ſyſtême.

Leur première obſervation aſtronomique.

Syſtême de M. de

M. de Guignes, de l'académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, ſoutient

* Cette obſervation toucheroit preſque au déluge, en ſuivant la chronologie de l'hébreu, qui le place l'an 2348 avant notre ère. Mais, ſelon le ſamaritain, elle lui ſeroit poſtérieure d'environ 700 ans.

qu'une colonie égyptienne s'établit à la Chine vers l'an 1122 avant Jeſus-Chriſt ; qu'elle y tranſporta l'hiſtoire d'Egypte, laquelle eſt entée ſur la véritable hiſtoire chinoiſe ; que les deux premières dynaſties des annales de la Chine ; ſont celles des rois de Thèbes, dans la haute Egypte. Il obſerve que le fondateur de la troiſième eſt repréſenté comme un conquérant qui diviſe les provinces, qui donne des ſouverainetés à ſes capitaines & à ſes amis. Il ajoute que, de l'aveu même des Chinois, il y a des peuples à l'occident & par-delà la mer Caſpienne, dont l'origine leur eſt commune. Enfin, il inſiſte ſur la conformité des caractères chinois avec les lettres égyptiennes & phéniciennes, prétendant qu'ils ſont des eſpèces de monogrammes formés de ces lettres.

Guignes ; qui fait des Chinois une colonie égyptienne

Quoi qu'il en ſoit, (car d'autres ſavans ont attaqué en particulier le dernier article de ſon ſyſtême,) on ne peut pas nier que les deux peuples n'aient entre eux une reſſemblance remarquable en pluſieurs choſes. L'écriture chinoiſe eſt à-peu près de même nature que les anciens hiéroglyphes d'Egypte ; les mœurs & les coutumes chinoiſes tiennent encore plus de cel-

Reſſemblance des Chinois avec les Egyptiens.

les des Egyptiens. Même reſpect pour les rois, les pères & les mères ; même prévention en faveur du mérite national, & contre les étrangers ; même application à l'agriculture ; mêmes progrès dans les arts & les ſciences, ſans goût ni perfection ; même amour de la tranquillité & de la paix ; même civilité, pleine de cérémonies indiſpenſables ; même attachement ſuperſtitieux aux anciens uſages, & par conſéquent mêmes entraves au génie. Les Chinois comme les Egyptiens, n'admirent que ce qu'ils font, & font toujours ce qu'ils ont fait de tems immémorial.

Témoignage d'Anſon ſur les Chinois.

On lit dans le Voyage du lord Anſon des particularités qui peignent leur caractère. Lorſque cet amiral approcha des côtes de la Chine, un nombre incroyable de bateaux de pêcheurs rodèrent autour de ſon vaiſſeau, ſupérieur à toutes les forces navales de l'empire, ſans qu'aucun de ces gens-là parût faire attention à un objet certainement digne de les étonner. L'auteur aſſure que les Chinois donnèrent plus d'une preuve ſemblable d'indifférence. » Je ne ſais, dit-il *, ſi

* Voyage du lord Anſon, liv. III ; c. 6.

» cette diſpoſition d'ame eſt chez eux » un effet de tempérament ou d'édu- » ducation ; mais quelle qu'en ſoit la » cauſe, elle me paroît la marque » d'un caractère aſſez bas & aſſez mé- » priſable, & ne s'accorde guère avec » les éloges que tant d'auteurs don- » nent au génie de cette nation, & » que j'ai lieu de croire fort outrés. » Il peint enſuite les Chinois comme un peuple fourbe, hypocrite, fripon, lâche, dont la morale & le gouvernement ſont plus dignes de blâme que de louanges *. Des écrivains judicieux penſent de même aujourd'hui, malgré les éloges magnifiques prodigués aux Chinois par pluſieurs miſſionnaires.

Il y a de bons principes à la Chine, mais mal obſervés.

Sans attribuer cette reſſemblance avec les Egyptiens à une cauſe trop douteuſe, à l'établiſſement d'une colonie égyptienne au fond de l'Aſie, j'obſerve encore un point important. Il y a dans le Gouvernement chinois, comme dans celui de l'ancienne Egypte, des principes admirables de ſageſſe ; & ſi le monarque & les mandarins faiſoient leur devoir, la Chine pourroit ſervir de modèle aux nations.

* *Ibid.* c. 10.

Mais, en premier lieu, la ſecte de Foë, prêchée par les bonzes, (eſpèce de moines du pays;) a corrompu, par une folle ſuperſtition, la ſaine morale & la religion de Confucius. En ſecond lieu, les mandarins, ces gouverneurs, ces magiſtrats ſi renommés, ſouvent avilis par l'intérêt, font un trafic honteux de la juſtice & du bien public. Tout dépend de l'empereur, les lois mêmes, dont il eſt le ſeul interprête. C'eſt un deſpote, ſelon Monteſquieu; & la force des coutumes, plutôt que celle de la légiſlation, l'empêche d'être un tyran.

Cauſe de la ſtabilité antique du gouvernement chinois.

Si l'empire de la Chine, le plus riche de l'univers, ſubſiſte depuis des milliers d'années, toujours gouverné par les mêmes principes, quoique deux fois conquis par les Tartares; voici les principales raiſons de cette ſtabilité merveilleuſe. L'opulence de l'empereur, (dont on fait monter les revenus à un milliard de notre monnoie,) ne lui laiſſe aucun deſir de changer la conſtitution, ni aucun motif de commettre des injuſtices criantes. Les lettrés, qui ſeuls parviennent aux charges, ſont aſſervis à une étude minutieuſe; puiſque la vie humaine ne ſuffit pas pour connoître les caractères de l'écri-

ture, au nombre d'environ quatre-vingt mille. Ces lettrés ne peuvent donc avoir de grandes vues, ni former de grands deſſeins : ils ſe bornent ſouvent à faire leur cour en eſclaves, & peut-être leur fortune en fripons. Enfin, le peuple, tout occupé d'agriculture, de petits gains, de rites, de cérémonies ; attaché par goût aux anciens uſages, par habitude & par principes à l'ancien gouvernement ; met ſon bonheur à vivre, à obéir ; incapable de remuer, pourvu qu'on lui laiſſe & ſes mœurs & ſes manières, qui cimentent la conſtitution de l'état. Les Chinois ſont un ſpectacle unique dans le monde, ſoit par la durée de leur empire, ſoit par l'invariabilité de leurs maximes. Mais leur exemple & celui des Egyptiens prouvent que l'aſſujettiſſement ſervile aux coutumes nationales, contribue à perpétuer, dans une nation, toute ſorte d'abus, & à la priver d'une infinité d'avantages *.

Pour ne pas manquer l'occaſion de faire connoître un grand homme, honoré depuis plus de deux mille ans dans ſa patrie, & dont les deſcendans ont

Le philoſophe Confucius

* Voyez Mably, *Doutes ſur l'ordre naturel, &c.*

ſeuls la nobleſſe héréditaire; nous ajouterons ici quelques mots ſur Confucius, philoſophe le plus reſpectable, peut-être, qui ait exiſté dans le monde, puiſqu'il a fait le plus de bien. Il nâquit d'une famille illuſtre, environ 550 ans avant Jeſus-Chriſt. Dès l'âge de quinze ans, il préféra l'étude des lettres & de la philoſophie à tous les plaiſirs de la jeuneſſe. Son mérite l'éleva aux honneurs. Devenu mandarin, miniſtre d'état, il vit de près les vices d'une cour voluptueuſe; & ne pouvant y remédier par des conſeils, il ſe retira pour enſeigner la morale à des hommes dignes de l'écouter. En peu de tems, il eut, dit-on, plus de trois mille diſciples, dont pluſieurs acquirent une haute réputation de ſageſſe. Sa philoſophie conſiſtoit moins en ſpéculation qu'en pratique : auſſi fit-elle des ſages, plutôt que des diſcoureurs. Quelques-unes de ſes maximes en donneront une idée. Je les tire de l'Encyclopédie, article *Chinois*, ſans pouvoir les conſtater.

Maximes de Confucius.

I. Le philoſophe eſt celui qui a une connoiſſance profonde des choſes & des livres, qui pèſe tout, qui ſe ſoumet à la raiſon, & qui marche d'un pas sûr dans les voies de la vérité & de la juſtice.

II. Il y a une certaine raiſon ou droiture céleſte donnée à tous : il y a un ſupplément humain à ce don, quand on l'a perdu. La raiſon céleſte eſt du ſaint; le ſupplément eſt du ſage.

III. Le ſage eſt ſon cenſeur le plus ſévère; il eſt ſon témoin, ſon accuſateur & ſon juge.

IV. La charité eſt cette affection conſtante & raiſonnée qui nous immole au genre humain, comme s'il ne faiſoit avec nous qu'un individu, & qui nous aſſocie à ſes malheurs & à ſes proſpérités.

Si les Chinois avoient été connus des Grecs, ils occuperoient une grande place dans l'hiſtoire ancienne, où, cependant, on ne les trouve pas nommés. Je renvoie à l'hiſtoire moderne quelques détails ſur ce peuple aujourd'hui célèbre.

ASSYRIENS ET BABYLONIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les antiquités de ces Peuples.

Les Aſſyriens & les Babyloniens confondus en un même état.

LES ténèbres qui couvrent l'hiſtoire d'Egypte, ne ſont rien en comparaiſon de celles qui enveloppent les antiquités des premiers peuples de l'Aſie. A peine y voit-on paroître un rayon de vérité. Si l'on s'en rapporte à la foule des hiſtoriens, Ninive & Babylone, quoique peu éloignées l'une de l'autre, étoient deux villes immenſes, capitales de deux grands empires. Mais ſi, remontant aux ſources, on pèſe les témoignages, & l'on conſulte la critique ſans prévention ni entêtement, il paroîtra démontré que les Aſſyriens & les Babyloniens ont été bientôt confondus en un ſeul corps de nation, réunis ſous le même empire, & que ces deux noms ne déſignoient ſouvent que le même état.

Pour

Pour répandre & perpétuer des fables, il a ſuffi de tout tems qu'un auteur connu les publiât, & que d'autres écrivains, comme il arrive toujours, les répétaſſent après lui. Ctéſias de Gnide, médecin de Cyrus le jeune, eſt comme la ſource des fauſſetés tant de fois écrites ſur l'empire aſſyrien. Diodore de Sicile, contemporain de Céſar, a copié les récits de Ctéſias; pluſieurs hiſtoriens poſtérieurs ont copié Diodore : une ſource corrompue a infecté preſque tous les canaux de l'hiſtoire. De quel poids peut donc être l'autorité du médecin de Cyrus ? Ariſtote le jugeoit indigne de créance. Tout le monde avoue que ſon hiſtoire des Indes étoit pleine de fictions, qu'il atteſtoit hardiment, comme témoin occulaire. Convaincu d'impoſture à cet égard, il ne devoit pas en impoſer ſur d'autres objets; & il le devoit d'autant moins, que ſon hiſtoire d'Aſſyrie avoit elle-même des caractères frappans d'abſurdité. Ecoutons un moment Ctéſias & Diodore : mettons à l'écart tout préjugé, & ne craignons pas de juger nous-mêmes.

Ctéſias; auteur des fables ſur l'Aſſyrie.

Copié par Diodore.

Indigne de créance.

Ninus, roi des Aſſyriens, poſſédé de la manie des conquêtes, ſubjugue une infinité de peuples depuis l'Egypte

Récit de Ctéſias & de Diodore ſur Ninus.

juſqu'à l'Inde. Il ſuſpend ſes expéditions pour fonder Ninive, que Diodore place, non ſur le Tigre, mais ſur l'Euphrate : (erreur de copiſte peut-être, qui mérite d'être obſervée.) Ninive s'élève rapidement ; ſes murailles ont cent pieds de hauteur ; quinze cents tours, hautes de deux cents pieds, les ornent & les défendent ; la circonférence de la ville eſt de quatre cent quatre-vingt ſtades, évalués à vingt-cinq ou trente lieues. En ſuivant même la réduction des ſtades propoſée par M. de l'Iſle, Ninive eſt encore ſept fois plus grande que Paris.

Sur Sémiramis & Babylone.

Cet ouvrage étant achevé, Ninus reprend les armes, à la tête d'un million de combattans. Sémiramis, femme d'un de ſes officiers, ſe diſtingue dans l'armée par des exploits héroïques. Le roi l'épouſe, & lui laiſſe la couronne. L'ambitieuſe princeſſe veut s'immortaliſer à ſon tour : elle conſtruit Babylone en très-peu d'années, Babylone plus ſuperbe que Ninive, ayant des murailles ſi épaiſſes, que ſix chars peuvent y rouler de front. Les quais & le pont ſur l'Euphrate, les jardins ſuſpendus, les prodiges d'architecture & de ſculpture, le temple de Bel renfermant une ſtatue d'or de quarante

pieds de haut ; tout eſt l'ouvrage de Sémiramis. Elle fait bâtir d'autres villes ; elle va conquérir des royaumes ; elle marche contre le roi de d'Inde, avec trois millions de fantaſſins, cinq cent mille chevaux, cent mille chars, &c. Pour ſuppléer aux éléphans qui lui manquent, elle imagine cet admirable ſtratagême : on tue par ſon ordre trois cent mille bœufs noirs ; de leurs peaux ajuſtées en forme d'éléphans, on couvre autant de chameaux, qu'on fait marcher en bataille. Le ſtratagême ne réuſſit point ; l'héroïne eſt battue, bleſſée, miſe en fuite. Elle meurt quelque temps après dans ſes états.

Son fils Ninyas n'eſt qu'un fantôme de roi. Depuis ce prince, il ne ſe préſente pas un ſeul fait à citer, dans l'eſpace de plus de huit cents ans, juſqu'au règne du voluptueux Sardanapale, qui ſe glorifiant de n'eſtimer que le plaiſir, fit graver une inſcription ſur un monument deſtiné, ce ſemble, à éterniſer ſa honte avec ſa mémoire : *Sardanapale a bâti Anchiale & Tarſe en même tems. Va, paſſant, bois, mange, & te réjouis ; car le reſte n'eſt rien.* Cependant aſſiégé par Arbace, gouverneur des Mèdes, il ſe brûla, dit-on, avec ſes femmes & ſes tréſors.

Vide dans l'hiſt. d'Aſſyrie après Ninyas.

Là, finit la monarchie des Aſſyriens, à laquelle Ctéſias & Diodore donnent quarorze ſiècles de durée, tandis qu'Hérodote ne lui donne que cinq cent vingt ans. Je ſupprime toute réflexion ſur ce récit. On croit avoir lu un conte des fées.

Antiquités de Babylone ſelon Béroſe.

Nemrod, arrière-petit fils de Noé, fonda l'empire de Babylone, ſelon l'écriture-ſainte. Cependant Béroſe, prêtre chaldéen, qui écrivoit, ainſi que Manéton, dans le ſiècle d'Alexandre, donne à cet empire une durée prodigieuſe & incroyable, ſe vantant d'avoir trouvé des mémoires qui remontoient à cent cinquante mille ans. Mais au lieu de faits, il ne remplit ſes annales que de noms ſuppoſés de princes; & afin de colorer l'impoſture, il dit que Nabonaſſar, dans la vue de paſſer pour le premier ſouverain de Babylone, a ſupprimé toutes les hiſtoires de la nation.

Epoque de Nabonaſſar, 747 ans avant J. C.

L'époque de Nabonaſſar eſt fixée à l'an 747 avant Jeſus-Chriſt. C'eſt-là que commencent les obſervations aſtronomiques des Chaldéens, que Ptolémée nous a tranſmiſes. Celles qu'on prétend avoir été envoyées par Calliſthène à Ariſtote, & qui embraſſoient un eſpace de 1907 ans, pa-

Obſervations aſtronomiques.

roiſſent fort douteuſes. Les anciens aſtronomes n'en parlent point. Simplicius, philoſophe du ſixieme ſiècle, n'en fait mention que ſur la foi de Porphyre. Il eſt étonnant que Rollin admette ces obſervations Dans ſa chronologie ; elles toucheroient preſqu'au déluge.

L'empire Aſſyrien, très-peu ancien ſelon les Anglois.

Les auteurs anglois de l'hiſtoire univerſelle prétendent que la véritable hiſtoire d'Aſſyrie ne doit ſe puiſer que dans la bible, & commence à Phul, qui fonda le royaume 771 ans avant Jeſus-Chriſt. Ses ſucceſſeurs, ſurtout Salmanaſar & Sennachérib, furent les fléaux de la Judée. Les mêmes ſavans conjecturent que Nabonaſſar eſt le Ninus de Ctéſias ; que Sémiramis (ſuppoſé qu'il y ait eu une reine de ce nom) étoit ſa femme ; & qu'il faut attribuer les grands ouvrages de Babylone à Nabuchodonoſor, ſi célèbre par la priſe de Jéruſalem, & par les prodiges que l'écriture rapporte à ſon ſujet. Mais peut-on croire que les traditions ſur l'ancienneté de cet empire ſoient entièrement fauſſes, ſurtout les livres ſaints plaçant la fondation de Ninive comme celle de Babylone, peu de tems après le déluge ?

Tout ce que les ſavans ont ima- On perd

du tems à vouloir éclaircir les antiquités & concilier les hiſtoriens.

giné, ſoit pour démêler ce qu'il peut y avoir de vrai parmi les anciennes fables, ſoit pour concilier les hiſtoriens profanes avec les livres ſaints, nous accableroit l'eſprit d'une peſante & inutile érudition. Depuis Sardanapale, l'empire des Aſſyriens & des Babyloniens diſparoît preſque dans l'hiſtoire profane; c'eſt préciſément alors que Ninive & Babylone paroiſſent avec éclat dans l'hiſtoire des Juifs. Cette difficulté ſeule a fait naître des volumes innombrables de ſyſtêmes & de conjectures, ſans que la matière ſoit épuiſée ni même éclaircie. Nous conſacrerons notre tems à des recherches plus utiles. Ce que la providence a enveloppé des ténèbres impénétrables, n'importe guère au genre humain.

CHAPITRE II.

Religion, ſciences, mœurs des Babyloniens.

L'aſtronomie très-ancienne chez les chaldéens.

LA Méſopotamie, ſituée entre le Tigre & l'Euphrate, dans un des plus beaux climats de la terre, diſpute à l'Egypte l'avantage d'avoir été le berceau des arts & des ſciences. Les vaſtes plaines de Babylone, ſous un beau ciel,

au milieu de toutes les richeſſes de la nature, étoient ſurtout favorables aux obſervations aſtronomiques. Auſſi les Babyloniens, ou plutôt les Chaldéens, leurs prêtres, dont la Chaldée a pris le nom, paſſent-ils communément pour les premiers aſtronomes; malgré la prétention des Egyptiens, qui s'arrogeoient la ſupériorité en tout genre, & à qui les Grecs l'ont accordée trop légèrement, parce que les Grecs s'étoient formés à leur école. Puiſque la Méſopotamie a dû naturellement être peuplée avant l'Egypte, n'étant pas inondée comme elle, on a quelque raiſon d'y placer la ſource des connoiſſances ſcientifiques plutôt que dans l'autre pays.

Culte des aſtres établi dans cette contrée.

Telle eſt malheureuſement la pente de l'eſprit humain à la ſuperſtition, que ſes premiers pas dans la route des ſciences l'ont preſque toujours conduit à cet écueil. Les Chaldéens adorèrent bientôt les aſtres comme des dieux. Le peuple ſans doute les croyoit tels; les gens inſtruits les ſuppoſoient gouvernés par quelques divinités ſubalternes. On donnoit au ſoleil le nom de Bélus *, & à la lune le nom de Nébo. C'étoient les deux principales divinités.

* *Belus*, ou *Baal*, ſignifioit Seigneur.

Aſtrologie judiciaire.

De ce culte devoit naître l'opinion, que les aſtres avoient une influence néceſſaire ſur la deſtinée & la conduite des hommes. De-là vint l'aſtrologie judiciaire, par laquelle on prétendoit connoître l'avenir : ſcience abſurde, que les prêtres accréditèrent avec d'autant plus de ſoin, qu'elle leur aſſuroit un empire ſur l'eſprit des peuples. Leurs obſervations aſtronomiques s'y rapportèrent preſque uniquement. Auſſi Képler dépeint-il judicieuſement l'aſtrologie judiciaire, comme la fille inſenſée d'une mère ſage, de l'aſtronomie, qui avoit beſoin d'elle pour ſe ſoutenir. Une dangereuſe curioſité & une crédulité ſtupide firent la fortune de cette fauſſe ſcience, que la vraie philoſophie pouvoit ſeule décréditer. On vouloit ſavoir l'avenir, ſe délivrer des maux dont on étoit menacé, ou ſe procurer les biens que l'on déſiroit. On accouroit donc aux prêtres, dont les opérations magiques promettoient tant de miracles.

Progrès des Chaldéens dans l'aſtronomie.

L'aſtronomie, cultivée dans cette vue, ne peut être que défectueuſe. Les Chaldéens, ſelon Diodore, n'étoient pas aſſez habiles pour prédire les éclipſes du ſoleil. Cependant ils parvinrent à connoître le mouvement propre des planètes, d'occident en orient ; à diviſer chaque

ſigne du Zodiaque en trente degrés, & chaque degré en trente minutes; à faire l'année de trois cent ſoixante-cinq jours, auxquels ils ajoutoient même les cinq heures & quelques minutes de ſurplus; à enviſager les comètes comme des planètes fort excentriques à la terre. Ils calculèrent même, dit-on, qu'un homme marchant toujours d'un bon pas, ſuivroit le ſoleil autour du globe, & arriveroit, en même tems que lui, au point équinoxial. Effectivement, à une lieuë par heure, cet homme feroit huit mille ſept cent ſoixante lieuës en trois cent ſoixante cinq jours : or la circonférence du globe eſt d'environ neuf mille lieuës*. On leur attribue auſſi l'invention des cadrans ſolaires, qu'on trouve dès le tems d'Achaz, cinq ans avant l'ère de Nabonaſſar. Si la doctrine des Chaldéens eſt repréſentée différemment par divers auteurs, c'eſt que leurs écoles ne s'accordoient point entre elles, & qu'une opinion particulière ſe prend quelquefois pour la doctrine générale. Une haute tour, au centre du temple de Bel, leur ſervoit d'obſervatoire. Des obſervations

La circonférence de la terre.

Cadrans ſolaires.

Obſervatoire.

* Achille Tatius, qui rapporte ce fait, eſt trop peu ancien pour l'établir.

ſuivies conduiſent toujours par degrés aux vérités les plus importantes. *

Cosmogonie des Chaldéens

Non contens d'obſerver les aſtres & la nature, ils s'efforçoient de remonter à l'origine des choſes, qui ne peut être connue que par une révélation certaine. Leur coſmogonie étoit un tiſſu d'extravagances. Elle ſuppoſoit que Bélus, après avoir formé le monde & produit les animaux, s'étoit fait couper la tête; que du ſang de ſa bleſſure les autres dieux avoient détrempé la terre, d'où étoient ſortis les hommes, doués d'intelligence & ayant une portion de la divinité. Selon Béroſe, toutes les fables des Chaldéens n'étoient qu'une allégorie myſtérieuſe, pour expliquer la manière dont le chaos avoit été débrouillé & mis en ordre; & il en réſulte que le dieu ſuprême avoit employé un autre dieu à la formation de l'univers: doctrine preſque générale dans tout l'orient.

Leurs fables étoient allégoriques

Ils exigeoient une ſoumiſſion aveugle de leurs diſciples.

Ce qu'on peut ſur-tout reprocher aux Chaldéens, c'eſt la ſoumiſſion aveugle qu'ils exigeoient de leurs diſciples, en les obligeant de penſer comme eux. Diodore les met en cela au-deſſus des

* Voyez l'*Origine des lois, &c.* troiſieme partie.

Grecs, que la liberté de penſer rendoit flottans & indécis. Reſte à ſavoir s'il vaut mieux croupir dans l'eſclavage des préjugés, que d'exercer ſa raiſon & de chercher le vrai par ſoi-même, au riſque de ſe tromper comme ſes maîtres. Sans une ſage hardieſſe, l'eſprit humain ſeroit encore le jouet de toutes les chimères antiques. *Les diſciples doivent croire* : le chancelier Bacon ne déſapprouve point cette maxime ; mais il veut qu'on y ajoute celle-ci : *Après l'enſeignement, on doit uſer de ſa raiſon.* *

Le déluge dans Béroſe.

Remarquons que Béroſe parle d'un grand déluge, arrivé ſous le dixieme roi de Chaldée. Il en raconte quelques circonſtances fort ſemblables à celles de l'écriture. Ce roi conſtruit un vaiſſeau par ordre de Saturne ; il s'y renferme lui & ſa famille, avec les animaux & les proviſions néceſſaires : après le déluge, il laiſſe voler des oiſeaux qui reviennent juſqu'à ce qu'ils trouvent la terre ſèche & habitable. Voilà des traits ſinguliers d'une tradition fort répandue.

Les arts.

Les arts floriſſoient de tems immé-

* *Oportet diſcentem credere. — Oportet jam edoctum judicio ſuo uti.* De Augment. ſcient.

le luxe & la débauche, réunis.

morial en Aſſyrie & à Babylone. Le luxe, la molleſſe & la débauche y régnoient également ; ſoit que la culture des arts & des ſciences vienne à la ſuite de la corruption des mœurs, ſoit qu'elle y contribue d'une maniere indirecte, par l'abus qu'en font les hommes vicieux. Une pratique infâme déshonoroit même le culte, s'il faut croire Hérodote, & Strabon. Chaque femme, diſent-ils, étoit obligée par la loi, de ſe proſtituer une fois à quelque étranger dans le temple de Mylitta ou de Vénus. Mais cette infâmie, tant reprochée aux Babyloniens, & que M. de Voltaire rejette comme abſurde & impoſſible, le ſavant Goguet la repréſente comme une preuve d'aveuglement plutôt que de diſſolution. Il juge, d'après les anciens, qu'un préjugé ſuperſtitieux l'avoit établie, dans la vue de conſerver la vertu des femmes : car il n'eſt point d'extravagance que la ſuperſtition ne produiſe & ne conſacre. On prenoit Vénus pour une divinité malfaiſante, ennemie de leur honneur : on vouloit l'appaiſer par ce ſacrifice. L'étranger, à qui une femme s'abandonnoit religieuſement, devoit dire en lui donnant quelque pièce de monnoie : *J'implore en votre faveur la déeſſe Mé-*

Loi honteuſe de la proſtitution.

Motif de cette loi.

litta. Hérodote assure * qu'après avoir satisfait à la loi, les Babyloniennes étoient des modèles de chasteté conjugale. Justin dit aussi la même chose des femmes de Chypre, & Elien de celles de Lydie, où la même loi étoit en vigueur. On s'empressoit de les épouser. Les mœurs ne se corrompirent prodigieusement à Babylone, qu'après la conquête de Cyrus; & l'indigence en fut la principale cause.

Mœurs des Babyloniens.

Contre la coutume des autres peuples de l'Asie, les femmes Babyloniennes vivoient familièrement avec les hommes, & mangeoient avec les étrangers. Les mœurs de la nation en étoient plus douces. Ces mœurs sont représentées comme atroces par nos livres saints, qui semblent contredire le témoignage des historiens profanes; mais les plaintes des Juifs, comme l'observe Goguet, écrivain fort religieux, doivent se rapporter aux rigueurs qu'on leur avoit fait essuyer à Babylone.

Fête de cinq jours.

Selon Bérose, les Babyloniens célébroient, chaque année, une fête de cinq jours, pendant laquelle les esclaves prenoient la place des maîtres, avec le

* Hérod. l. 36.

droit de leur commander & de ſe faire ſervir par eux. C'eſt une preuve d'humanité.

Coutume ſingulière pour le mariage des filles.

Pour favoriſer la population, objet important de la politique, on vendoit à l'enchère les plus belles filles, on offroit enſuite une ſomme à qui vouloit prendre les laides au rabais, de ſorte qu'elles tomboient en partage à ceux qui ſe contentoient du moindre prix : (cela doit s'entendre uniquement du bas-peuple.) Toutes les filles ſe trouvoient pourvues, par ce moyen. Il eſt difficile de bien augurer de tels mariages faits au haſard, ſans conſulter la raiſon, ſans connoître les perſonnes. Mais que penſer des nôtres, lorſque l'argent en décide ſeul, & que le mérite n'eſt compté pour rien, ſans la fortune ?

Divorce.

Chez les Babyloniens, on ſe ſéparoit en rendant la ſomme que l'on avoit reçue, ſi les cœurs ne pouvoient s'unir. Ils n'imaginoient pas qu'on pût former légèrement des liens indiſſolubles. Ils avoient un tribunal établi pour marier les filles & pour punir les adultères : ce qui prouve que l'union conjugale étoit ſacrée parmi eux, & que les mœurs ne pouvoient ſe corrompre qu'au mépris des lois.

Punition de l'adultère.

L'hiſtoire des Perſes nous ramènera encore à Babylone. Il ſeroit inutile de parler des Syriens. Sans quelques paſſages de l'écriture, on ignoreroit qu'il a exiſté d'anciens rois de Syrie, & en particulier des rois de Damas, capitale de cette contrée. L'hiſtoire profane la confond avec l'Aſſyrie, juſqu'au démembrement de l'empire d'Alexandre. On connoît ſeulement par un ouvrage de Lucien, les ſuperſtitions qui s'y pratiquoient. Les prêtres de la déeſſe de Syrie ſe faiſoient volontairement eunuques. Ils ſont fameux ſous le nom de *Galli*. Leur déeſſe, ſelon quelques ſavans, étoit la Vénus céleſte de Babylone; conjecture qui ne peut guère nous intéreſſer.

Syrie.

Superſtitions ſyriennes.

l'on vit de ce qu'il rapporte. Dans les premiers tems, où les desirs, comme les besoins, étoient resserrés par des bornes fort étroites, tout le négoce consistoit en simples échanges. Le berger donnoit au laboureur quelques pièces de son bétail; le laboureur donnoit au berger quelque partie de sa récolte, & ainsi du reste. Le négoce faisant du progrès, on employa des matières de peu de volume, pour représenter les marchandises, & pour servir de prix commun. Les métaux surtout y étoient propres, comme plus durables & plus faciles à transporter. Ils devinrent les signes représentatifs des vrais biens, que fournit la terre & que l'industrie met en œuvre. On les voit destinés à cet usage dès le siècle d'Abraham. Mais un art plus merveilleux devoit étendre & animer le commerce. C'est la navigation.

Ses progrès.

Les Phéniciens la pratiquoient de tems immémorial. Habitant un pays stérile sur les côtes de la Méditerranée, ils sentirent le besoin de se ménager des ressources. Ils conçurent que la mer, qui sépare les nations, pouvoit elle-même les réunir; & après différens essais, ils exposèrent leur vie sur un bois fragile, à la merci des vents & des va-

La navigation très-ancienne chez les Phéniciens.

gues, pour aller recueillir ſous d'autres climats ce que la nature refuſoit au leur. Les forêts du mont Liban & la commodité de leurs ports étoient de précieux avantages, dont ils ſurent profiter. On ne doute point que leur commerce ne fût déjà étendu dès les premiers ſiecles après le déluge ; ce qui eſt d'autant plus étonnant, que la navigation ſuppoſe preſque toujours des progrès en aſtronomie, & en pluſieurs arts difficiles. Ils ne pouvoient avoir pour guides que les aſtres. Ils s'attachèrent d'abord à la grande Ourſe, & enfin à une étoile de la petite Ourſe, beaucoup plus voiſine du pôle. Qui auroit pu croire, qu'un jour les vaiſſeaux ſeroient dirigés ſur l'Océan par le moyen d'une aiguille ? C'étoit déjà un grand prodige qu'ils tranſportaſſent les navigateurs ſous un nouveau ciel.

L'obſervation des aſtres les dirigeoit.

Tandis que les Egyptiens abhorroient ſuperſtitieuſement la mer, les Phéniciens la parcouroient avec audace, & avec la plus grande utilité. Les îles de Chypre & de Rhodes, la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, ſe remplirent de leurs colonies. Ils parvinrent aux côtes méridionales de l'Eſpagne : ils paſſèrent le détroit ; ils pénétrèrent dans l'Océan. Cadix devint leur entrepôt. La Bétique

Grande étendue de leur commerce

& le reſte de l'Eſpagne, leur fournirent d'immenſes richeſſes ; ils en tiroient le miel, la cire, la poix, le fer, le plomb, le cuivre, l'étain. &c. Ils furent obligés de mettre à leurs ancres, au lieu du plomb qu'elles portoient, l'argent dont ils étoient ſurchargés. Peu de tems après la guerre de Troie, ſuivant Strabon, ils avoient déjà des établiſſemens ſur les côtes occidentales de l'Afrique. L'écriture parle des fréquens voyages que faiſoient les flottes de Salomon, ſous la conduite des Phéniciens, dans la terre d'Ophir & de Tharſis, (qu'on croit du royaume de Sofala en Ethiopie,) d'où ils revenoient au bout de trois ans chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de pierres précieuſes, & d'autres eſpèces de marchandiſes. Facteurs de tous les peuples connus, ils cachoient avec ſoin le ſecret de leur navigation, dont ils craignoient de partager le profit. Jalouſie naturelle aux négocians, mais contraire au bien commun de l'humanité.

Leur voyage autour de l'Afrique, du tems de Néchos.

Rien n'eſt plus mémorable que l'entrepriſe qu'ils exécutèrent, vers l'an 610 avant Jeſus-Chriſt, pour ſatisfaire la curioſité de Néchos, roi d'Egypte. Ce prince les fit partir de la mer Rouge, avec ordre de ſuivre les côtes d'Afrique ſur l'Océan. Ils entrèrent dans la Médi-

terranée par les colonnes d'Hercule, ou le détroit de Cadix. La troiſieme année, ils revinrent, dit-on, à l'embouchure du Nil.

Forme de leurs vaiſſeaux.

Leurs vaiſſeaux pour le commerce étoient preſque ronds ; car, s'éloignant des côtes le moins qu'il étoit poſſible, on ne pouvoit leur donner une certaine profondeur, & il falloit y ſuppléer en largeur. Ils en avoient d'autres, longs & pointus, pour les expéditions navales. Je ne ſais ce qui mérite le plus d'admiration, ou la ſupériorité prodigieuſe de notre marine ſur celle de cet ancien peuple, ou la grandeur de ſes entrepriſes maritimes, exécutées avec de ſi foibles moyens & à travers tant d'obſtacles.

Teinture des Phéniciens.

On ſait combien les étoffes & les teintures des Phéniciens étoient précieuſes. Leur pourpre fut, pour ainſi dire, un don du haſard. Un chien de berger, preſſé par la faim, briſe un coquillage : le ſang qui en ſort lui teint la gueule ; cette couleur admirable frappe les yeux ; on vient à bout de l'appliquer aux étoffes ; & on la réſerve pour l'ornement des monarques. Pluſieurs importantes découvertes ſont nées d'une ſemblable origine. L'obſervation de la nature en produira, ſans doute, beau-

coup d'autres. La nature eſt inépuiſable.

Leurs ſciences.

Ce que nous avons dit ſur les ſciences des Egyptiens, doit s'appliquer en partie aux Phéniciens. Un peuple navigateur & commerçant ne pouvoit manquer de connoiſſances de géométrie, de mécanique, d'arithmétique, de géographie, &c. Ils les acquirent peu-à-peu; & ſi la théorie leur manquoit, ils y ſuppléoient par une pratique, imparfaite ſans doute, mais toujours avantageuſe. On leur attribue communément l'invention de l'écriture alphabétique. Enfin, ils paroiſſent ſupérieurs aux Egyptiens par la force du génie. Ceux-ci, eſclaves de leurs préjugés & de leurs coutumes, s'arrêtèrent au point où tout ſembloit les inviter à la perfection & aux découvertes; ceux-là firent ſans ceſſe de nouveaux efforts pour arriver à leur but, & tous leurs pas furent, en quelque ſorte, marqués par des ſuccès.

Les Phéniciens plus induſtrieux que les Egyptiens.

Effets de l'avidité du gain.

L'avidité du gain y contribua peut-être autant que la trempe de l'eſprit. Cette paſſion nuit aux mœurs; elle inſpire la mauvaiſe foi, comme on l'a reproché aux Phéniciens, & les richeſſes qu'elle entaſſe produiſent ſouvent la corruption. Mais l'indolence & la miſère ne produiſent pas de moindres maux. Si l'on voit des vices dans une nation in-

La pareſſe eſt pire.

ſacrifices humains faiſoient une pratique religieuſe. On adoptoit des traditions abſurdes au ſujet d'Adonis, appelé auſſi Oſiris ou Thammus. Il y avoit dans le pays une rivière connue ſous le nom d'Adonis. Lorſqu'elle paroiſſoit teinte de ſang, phénomène fort naturel, puiſqu'elle entraînoit quelquefois une ſorte de terre rouge ; alors les femmes pleuroient amèrement la mort de l'Adonis de Vénus ; elles ſignaloient leur douleur par des ſacrifices funèbres, & même par des flagellations. Le lendemain, le ſuppoſant reſſuſcité & monté au ciel, elles ſe raſoient la tête, comme les Egyptiens quand ils avoient perdu le dieu Apis. Celles qui vouloient garder leurs cheveux, devoient, dit-on, ſe proſtituer, & le produit de la débauche s'appliquoit au temple.

Culte d'Adonis.

Autant la véritable religion élève l'homme au deſſus de lui-même, autant la ſuperſtition le ravale au-deſſous des brutes. Mille exemples pareils nous inculqueront cette maxime. Il doit en réſulter deux avantages ; l'un, de nous attacher au culte parfait qu'enſeigne le chriſtianiſme ; l'autre, de nous garantir des illuſions & des folies qui outragent la divinité en dégradant la nature humaine.

Les exemples de ſuperſtition utiles pour attacher à la vraie religion.

Ouvrage de Sanchoniaton, le plus ancien après ceux de Moyſe.

Sanchoniaton, de Béryte en Phénicie, le plus ancien auteur, après Moyſe, dont il reſte quelque ouvrage, écrivoit les antiquités de ſon pays vers le tems de Joſué, ſelon les meilleurs critiques; & il remontoit juſqu'à l'origine du monde. Dans ſa coſmogonie, fabuleuſe comme toutes celles qui ſont l'ouvrage de l'imagination humaine, on trouve quelques rayons frappans de lumière. Il admet un chaos ténébreux, & un eſprit qui met l'ordre dans l'univers (*Pneuma*). Ses idées ſur tout le reſte n'ont rien de commun avec la bible. Il ne parle ni de la chute de l'homme, ni même du déluge & de la diſperſion des peuples. On a donc avancé trop légèrement qu'il connoiſſoit nos livres ſacrés. Euſebe, qui a conſérvé un fragment précieux de ſon ouvrage, traduit par Philon de Biblos, l'accuſe de conduire à l'athéiſme: cent écrivains ont répété la même choſe, en ſoutenant toutefois qne ſon deſſein étoit d'accréditer l'idolâtrie. Ces deux accuſations paroiſſent contradictoires; & il eſt plus vraiſemblable que l'auteur a ſimplement rapporté les opinions théologiques de ſon pays, telles qu'il les croyoit lui-même. Il parle d'un premier homme & d'une premiere femme, fort différens d'Adam & d'Eve. Il attribue

Sa coſmogonie.

Opinions haſardées ſur cet auteur.

Enfance du genre humain, ſelon Sanchoniaton.

bue à leurs deſcendans l'invention des arts ; à l'un de faire le feu ; à l'autre, de conſtruire des cabanes ; & ainſi de la chaſſe, de la pêche, des inſtrumens de fer, &c. Il poſe les fondemens de ſon hiſtoire ſur les écrits de Thaaut, que les Grecs ont nommé Hermès, & les Latins Mercure. Son ouvrage eſt regardé aujourd'hui comme authentique ; & parmi tant de fables ou d'allégories obſcures, on y voit avec intérêt l'enfance du monde *.

* Voyez l'*Origine des Lois, &c.* prem. Diſſ.

HÉBREUX ou JUIFS.

Commencement de la nation Juive.

LES Hébreux ne formèrent un corps de nation, & n'eurent un établiſſement fixe, que long-tems après les peuples dont nous venons de parler. Juſqu'à leur ſortie d'Egypte, ils n'avoient été que des paſteurs errans, ou des eſclaves. Leurs livres ſont la baſe de la foi chrétienne. Nous devons y adorer humblement les merveilles du créateur, & les myſtères incompréhenſibles de ſa providence. Mais ni le Pentateuque, ni les autres parties de la bible, ne peuvent, comme je l'ai dit plus haut, ſe mêler indifféremment avec les hiſtoires profanes, ſans que toutes les idées ſe confondent. Un gouvernement théocratique, dirigé par les ordres immédiats de l'être ſuprême; un enchaînement de miracles qui renverſent l'ordre de la nature; une ſuite d'actions extraordinaires, qu'on explique par des principes ſurnaturels; ſont-ils propres à exercer le raiſonnement & la critique, à donner des idées juſtes de la politique humaine & de la vie ſociale?

Gouvernement théocratique, tout différent des autres.

Obſcurité

Les Juifs long-tems obſcurs, confinés

dans un petit coin de la terre, ſéparés par principe des autres peuples; preſque toujours eſclaves de quiconque les attaquoit; objets du mépris & de l'averſion de leurs voiſins; nation groſſière, barbare, ſuperſtitieuſe, infidelle au vrai dieu qui la combloit de ſes graces; les Juifs, avec des lumières & des lois venues du ciel, méritoient cependant à peine d'être mis au nombre des nations policées.

des Juifs parmi les anciennes nations.

Leur caractère.

En les conſidérant ſous le point de vue le plus intéreſſant pour l'eſprit humain, il faut ſe borner à quelques points ſinguliers de leurs lois & de leurs coutumes. Ce n'eſt point ici le lieu de parler de ces préceptes divins que chacun connoît dès l'enfance.

Les lois de la religion étoient réunies aux loix civiles; ou, pour mieux dire, tout étoit devoir de religion, parce que tout étoit preſcrit de la part de dieu, l'unique légiſlateur de ſon peuple. Mais comme la crainte de dieu, ce frein ſalutaire, ne réprime pas toujours les paſſions, & que les Juifs ne ſe conduiſoient guère que par les ſens, n'étendoient guère leurs idées à la vie future; il y avoit des menaces terribles & de grandes peines contre les infracteurs.

Lois de la religion mêlées aux lois civiles.

Sévérité des lois Judaïques.

Celui qui violoit le ſabbat étoit lapidé; & on le violoit, non-ſeulement en ſe permettant quelque travail, mais en achetant quelque choſe, mais en faiſant du feu. Les enfans, qui déſobéiſſoient opiniâtrement à leurs pères, étoient punis de mort. Un blaſphémateur, un idolâtre, un adultère, pouvoient être lapidés, ſur le champ, ſans aucune forme de procès. De pareilles exécutions s'appeloient *jugement de zèle* : il étoit à craindre qu'elles ne devinſſent quelquefois des jugemens de haine ou de fanatiſme. On réduiſoit en ſervitude les débiteurs inſolvables. La peine de mort étoit commune pour des fautes qu'on eût regardées ailleurs comme légères.

Cérémonies légales, en grand nombre.

Une infinité d'expiations, de cérémonies légales, de préceptes, dont nous ignorons le fondement, ſervoient à retenir ſous le joug ce peuple volage. Il étoit défendu de manger de pluſieurs animaux, tels que le pourceau, le lièvre, le lapin, les inſectes rampans, les poiſſons ſans nageoires & ſans écailles. Ces animaux étoient réputés impurs, & on ſe ſouilloit même en les touchant morts. Les cendres d'une jeune vache rouſſe devoient néceſſairement être employées pour la plupart des expiations.

Ce qu'on appeloit les *eaux de jalouſie*, en uſage lorſqu'un homme ſoupçonnoit ſa femme d'infidélité, ſemble avoir beaucoup de rapport avec nos anciennes épreuves judiciaires. Des herbes amères mêlées à de l'eau ſainte, une formule de malédiction, des cérémonies religieuſes, faiſoient enfler & crever le ventre aux coupables *. Toutes ces pratiques ſont abolies par la loi de grace, ainſi que la circonciſion ſi expreſſément ordonnée aux Juifs. On trouve parmi eux des ſacrifices humains, comme chez pluſieurs autres nations. Eaux de jalouſie.

Leur année ſabbatique revenoit tous les ſept ans. Alors les travaux de l'agriculture étoient ſuſpendus; on abandonnoit les récoltes aux pauvres, aux orphelins, aux étrangers; on rendoit la liberté aux eſclaves; on remettoit les dettes aux Iſraélites. Il en étoit de même au jubilé, qui ſe célébroit de cinquante en cinquante ans. Chacun rentroit, à cette époque, en poſſeſſion de ſes biens, de quelque manière qu'ils euſſent été aliénés. Le deſir de perpétuer les familles étoit le motif de cette loi, qu'on ne pourroit concilier, dans Année ſabbatique & jubilé.

* *Num. V*, 24, &c.

une grande & riche nation, avec le cours des affaires civiles.

Villes de refuge. Il y avoit ſix villes de refuge, mais qui ne ſervoient qu'à garantir des rigueurs de la juſtice, en cas de meurtre involontaire. Les aſſaſſins devoient être arrachés même de l'autel, pour ſubir la peine de mort. C'eſt un abus inconcevable, que les aſyles ſoient devenus la ſauve-garde du crime.

Partage des prêtres. Quoique la tribu de Lévi dût être diſperſée parmi les autres, ſuivant la prophétie de Jacob; & que les prêtres, les lévites ne puſſent avoir pour leur partage que les dixmes, les offrandes, & le rachat des premiers nés, ſuivant une loi du Deutéronome; il paroît que les miniſtres de la religion étoient réellement bien partagés. Ils poſſédoient quarante villes; ils recueilloient pluſieurs ſortes de dixmes; les prémices & les offrandes étoient conſidérables. On pouvoit racheter, avec de l'argent, les choſes vouées à dieu, excepté le bétail, les terres, les fruits de la terre. Ces vœux augmentoient donc les richeſſes ſacerdotales. Le grand-prêtre avoit une extrême autorité juſques dans les affaires civiles. Moyſe ordonne qu'on ait recours aux prêtres & au juge dans toutes les dif-

Leur autorité.

ficultés, & qu'on s'en tienne à leur déciſion, ſous peine de mort *. De ces divers règlemens, propres à la théocratie, on a tiré beaucoup de fauſſes conſéquences, contraires au gouvernement politique; comme ſi la loi nouvelle étoit la loi de Moyſe, & qu'il fallût être juif pour être chrétien!

Ignorance des Juifs dans les ſciences.

Tous les étrangers, & leur langue, leurs hiſtoires, leurs arts, leurs ſciences, étoient, pour les Juifs, un objet ou de mépris ou d'horreur. Ils ignoroient entièrement la navigation & l'aſtronomie, même après leur retour de Babylone. Ils regardoient, d'un œil ſuperſtitieux, les éclipſes, & n'avoient pas de mot qui exprimât ce phénomène. On ne peut douter cependant qu'ils n'aient tiré de l'Egypte une partie de leurs connoiſſances naturelles & de leurs coutumes. Ils cachèrent toujours leurs livres ſacrés au reſte du monde. Quand Ptolémée Philadelphe en eut obtenu une verſion, ils établirent des jeûnes en mémoire de ce prétendu malheur. Une barrière inſurmontable ſembloit ſéparer les Juifs de

Ils cachoient leurs livres ſacrés.

* *Deut. XVIII*, 8, &c.

toutes les parties du monde, où la raiſon & la politeſſe étoient cultivées.

Origine de la poëſie. On a lieu de croire, contre le ſentiment le plus commun, que la poëſie, chez d'autres peuples, n'eſt pas née de la religion; puiſque les chanſons des ſauvages ne célèbrent que les louanges & les exploits de leurs compatriotes, & qu'on cite même de petites nations, ſans culte, qui ont des poëtes. Elle fut probablement inventée, ou par des paſſions vives, ou par le déſir de graver les faits dans la mémoire. Mais les Hébreux la conſacrérent d'abord au plus ſaint uſage. Leurs cantiques & leurs pſeaumes élèvent l'ame juſqu'au trône de l'éternel. Le Clerc prétend que ces poëmes étoient rimés, opinion que la plupart des ſavans n'adoptent point.

Si l'hébreu eſt la mère langue. Il n'y a pas de preuves ſuffiſantes, que l'hébreu ſoit la langue-mère de tout le monde; & c'eſt par un zèle de religion mal entendu, ainſi que l'obſerve M. Falconet, qu'on s'eſt efforcé de le prouver. L'ancien commerce des Phéniciens, la diſperſion des Juifs, les conquêtes des Arabes, les croiſades, enfin, ont vraiſemblablement introduit dans les langues occidentales les

mots orientaux que l'on y trouve *.

Les peuples avec qui les Juifs furent en guerre, Moabites, Ammonites, Madianites, Edomites, Amalécites, Chananéens, Philiſtins, étoient preſque tous ſoumis à la circonciſion, quoique idolâtres. Nous l'avons vue établie de même en Egypte. C'étoit une loi de religion chez les Juifs, comme elle l'eſt chez les Mahométans; mais nous ne pouvons remonter juſqu'à l'origine de cette pratique, encore aujourd'hui ſi commune dans l'orient. Quand on entreprend d'expliquer les anciennes coutumes des peuples, on donne ſouvent des conjectures pour des faits. Circonciſion commune en Orient.

* *Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions*, t. 20.

MÉDES ET PERSES.

CHAPITRE PREMIER.

Les Mèdes avant Cyrus.

Anciennes hiſtoires fabuleuſes avant Cyrus.

LES Mèdes & les Perſes doivent être réunis dans un ſeul article, parce que ces deux peuples formèrent, ſous Cyrus, un ſeul empire très-célèbre. Tout eſt obſcurité & incertitude avant ce prince. Les Grecs, il faut ſans ceſſe le redire, ſont peu croyables en matière d'antiquités. De vaines traditions, auxquelles ſouvent ils ajoutoient leurs propres revêries, devenoient, ſous leur plume, des monumens hiſtoriques. Si Ptolémée, cet habile géographe, donnoit à la mer Caſpienne vingt trois degrés & demi, d'orient en occident, quoiqu'elle en ait moins de quatre dans ſa plus grande étendue; combien d'erreurs ont dû, à plus forte raiſon, inonder l'hiſtoire, lorſqu'on l'écrivoit ſans examen, ſans critique, au gré de tous ceux qui fourniſſoient des fables aux écrivains?

Ne nous arrêtons point à celles que Ctéſias & ſon copiſte Diodore ont débitées ſur les anciens Mèdes. Une ſeule obſervation nous ſuffira. Soit qu'Arbace, gouverneur de la Médie ſoumiſe aux Aſſyriens, ait profité de la molleſſe de Sardanapale pour exciter une révolte contre lui; ſoit qu'une autre cauſe ait produit le même effet; les Mèdes ſecouèrent le joug, & vécurent d'abord dans l'anarchie, preſque auſſi funeſte que l'eſclavage. Ils ne tardèrent pas à ſentir qu'une liberté ſans frein eſt une ſource inépuiſable de maux. Pour s'en délivrer, ils choiſirent un juge nommé Déjocès, qui diſſipa les troubles & rétablit l'ordre par le moyen des lois & de la juſtice. Après une ſage adminiſtration, il ſe retira tout-à-coup, peut-être dans la vue de ſe faire deſirer, & de s'élever davantage. La licence ramena bientôt les anciens malheurs. On ne vit que Déjocès capable de les diſſiper : on le fit roi vers l'an 600 avant Jeſus-Chriſt.

Les Mèdes ſecouent le joug des Aſſyriens.

Ils choiſiſſent Déjocès pour juge, enſuite pour roi.

Alors, enflé de ſa grandeur, ou croyant avoir beſoin du deſpotiſme pour contenir ſes ſujets, il affecta une ſévérité extrême; il ſe renferma dans un palais inacceſſible; il ordonna, ſelon Hérodote, que le privilége de le

Son deſpotiſme.

voir, ne ſeroit accordé qu'aux officiers de ſa maiſon ; que toute autre perſonne s'adreſſeroit à ſes miniſtres, & qu'on puniroit quiconque oſeroit cracher ou rire en ſa préſence. Monteſquieu obſerve que c'étoit le moyen de faire reſpecter la royauté, & non le roi. N'étoit-ce pas auſſi le moyen de faire haïr le roi & la royauté.

Fables ſur Ecbatane, & ſur le mont Bagiſtan.

Ecbatane, capitale du royaume, bâtie par Déjocès, avoit, dit-on, ſept enceintes de murailles qui s'élevoient les unes au-deſſus des autres, de la hauteur des crenaux ; & ces crenaux étoient de différentes couleurs ; blancs, noirs, pourpre, bleus, orangés ; les derniers argentés & dorés. Cette deſcription d'Hérodote paroît de même nature que celle qu'on voit dans Diodore, de la montagne de Bagiſtan en Médie, montagne taillée en groupe par ordre de Sémiramis, & qui la repréſentoit au milieu d'une centaine de gardes.

Diodore donne une liſte de rois mèdes, dont Hérodote ne parle point. On diroit qu'ils écrivoient des hiſtoires toutes différentes. Peu nous importe de connoître ces princes juſqu'à Cyrus.

Immutabi-

Les mœurs, les lois & la religion

des Mèdes, étoient à-peu-près les mêmes que celles des Perſes, dont je tracerai le tableau. Une choſe qui diſtingue les premiers, c'eſt que chez eux l'autorité royale ne pouvoit changer ni révoquer une loi déjà établie ; & que l'éducation des princes n'étoit confiée qu'à des femmes & à des eunuques. Ainſi un abus changé en loi étoit immuable ! ainſi l'éducation des princes devoit, pour ainſi dire, en faire des femmes ! La polygamie étoit non ſeulement permiſe, mais commandée aux Mèdes. Strabon rapporte que dans les pays des montagnes, ils étoient obligés d'entretenir au moins ſept femmes ; & qu'une femme, pour n'être pas mépriſée, devoit avoir au moins cinq maris *. Mais comment croire cela poſſible, à moins qu'on ne ſuppoſe les femmes communes, & les maris de même ? Quelle apparence de mariage reſte-t-il alors ? On a cru, long tems, tout ce que diſent les anciens : aujourd'hui le doute naît à chaque pas.

Stabilité des lois.

Education des princes.

Polygamie étrange.

* *Strab. l.* 11.

CHAPITRE II.

L'empire des Perſes ; Cyrus & ſes premiers ſucceſſeurs.

Antiquité des Perſes.

LES Perſes ſont une des plus anciennes nations. Du tems même d'Abraham, ſelon les érudits, ils faiſoient déjà une puiſſance. Mais ils ne devinrent célèbres & vraiment formidables que ſous Cyrus. Son règne eſt une grande époque, vers l'an 560 avant Jeſus-Chriſt. Rien ne devroit donc, ce ſemble, être mieux connu ; & cependant l'incertitude redouble, au point que la naiſſance, les expéditions, la mort de ce conquérant, ſont des problèmes hiſtoriques qu'on ne peut réſoudre.

Epoque de CYRUS, vers l'an 560 avant J. C.

Rien n'eſt plus incertain que ſon hiſtoire.

Hérodote, Ctéſias, Xénophon, qui écrivoient environ un ſiècle après Cyrus, ſe contrediſent comme ſur des faits éloignés de pluſieurs ſiècles. A qui en croire ? La Cyropédie de Xénophon, paroît être l'ouvrage d'un philoſophe, plutôt que d'un hiſtorien ; ſorte de roman moral & politique, compoſé pour l'inſtruction des princes & des hommes d'état. On ne laiſſe

Cyropédie de Xénophon.

pas d'en tirer le fond d'une hiſtoire : on en ſuppoſe les faits certains ; parce que l'auteur avoit eu l'avantage de s'inſtruire dans le pays même ; ſurtout parce que ſes récits s'accordent mieux avec la bible. Mais ces raiſons ſe réduiſent à de foibles probabilités, bien éloignées de la certitude. N'eſt-il pas ſingulier qu'on ſe flatte de démêler ſurement le vrai dans un ouvrage tiſſu en partie de fictions ? J'ajoute d'après le docte Fréret, que la conformité de Xénophon avec l'écriture, eſt imaginaire ; qu'on le trouve plutôt en oppoſition avec elle ; & que ſon hiſtoire de l'expédition du jeune Cyrus détruit même ſa Cyropédie, en prouvant que Cyrus enleva l'empire des Mèdes par une victoire ſur Aſtiage ſon aïeul : ce qui eſt conforme au récit d'Hérodote & de Ctéſias *.

On ne peut y ajouter foi.

Ainſi, en recommandant beaucoup la lecture de la Cyropédie, dont Rollin a fait l'extrait dans l'hiſtoire ancienne, & les Anglois dans l'hiſtoire univerſelle ; nous ne pouvons l'admettre avec eux comme une ſource de détails hiſtoriques aſſez dignes de foi.

* Mém. de l'Acad. des Inſc. t. 7.

Quelques obſervations juſtes ſont préférables à des récits plus que douteux.

Principaux faits concernant Cyrus.

Cyrus, qu'on croit né de Cambyſe roi de Perſe, & de Mandane, fille d'Aſtyage roi des Mèdes, fut certainement le fondateur d'un vaſte empire établi par ſes conquêtes. Il défit les Babyloniens à la bataille de Thymbrée : il renverſa leur monarchie, & s'empara de Babylone après un long ſiége : ayant détourné les eaux de l'Euphrate, il pénétra, par le canal de ce fleuve, au ſein de la ville, où tout étoit plongé dans l'ivreſſe d'une fête. En 536 avant Jeſus-Chriſt, il publia le fameux décret en faveur des Juifs, captifs depuis ſoixante & dix ans, auxquels il permit de retourner à Jéruſalem. Pouſſant enſuite ſes conquêtes, il donna pour bornes à ſon empire, à l'orient, le fleuve Indus; au nord, la mer Caſpienne & le Pont-Euxin; à l'occident, la mer Egée; au midi, l'Ethiopie & le golfe d'Arabie; empire le plus vaſte qui eût jamais été juſqu'alors.

Contradictions ſur la mort de Cyrus.

Ce héros, ſuivant Xénophon, mourut dans ſon lit, après un règne glorieux de trente années. Selon Hérodote, il fut défait & tué dans une bataille contre Tomyris, reine des

Scythes ou Maſſagètes, qui plongea elle-même ſa tête dans un vaſe plein de ſang : *Abreuve toi de ſang*, dit-elle, *puiſque tu en as toujours eu ſoif.* Diodore de Sicile raconte que cette princeſſe le fit crucifier. Ctéſias le fait mourir d'une bleſſure, qu'il avoit reçue du côté de l'Hyrcanie. D'autres écrivains le tuent d'une autre manière. Voilà ce que c'eſt que l'hiſtoire, quand elle ne porte que ſur des traditions.

Cyrus tout différent dans Xénophon & dans Hérodote.

Le Cyrus de Xénophon eſt le modèle des hommes & des princes. Il ne combat que pour la défenſe de ſon oncle Cyaxare, fils d'Aſtyage, dont il épouſe la fille unique. Il gagne tous les cœurs par ſa modération. Panthée ſa priſonnière, jeune princeſſe charmante, trouve en lui un protecteur de ſa vertu ; & la reconnoiſſance attire ſous les drapeaux de Cyrus, le roi Abradate, mari de Panthée. Le Cyrus d'Hérodote eſt tout différent. Il prend les armes contre Aſtyage ſon aïeul, & lui enlève la couronne. Ayant vaincu Créſus, roi de Lydie, il le condamne inhumainement à être brûlé vif. Créſus s'écrie ſur le bûcher, *Solon, Solon* ! On lui demande qui il invoque ; il répond qu'un philoſophe nommé Solon lui a dit autrefois à la vue de ſes im-

Créſus.

menſes richeſſes, que *nul homme ne peut s'appeller heureux pendant ſa vie, parce qu'il ne peut prévoir ce qui lui arrivera avant ſa mort*; vérité, ajoute-t-il, dont je fais une affreuſe expérience. Ces paroles frappent le vainqueur; il réfléchit ſur l'inſtabilité de la fortune, & il révoque une ſentence barbare, dont l'idée ſeule auroit dû révolter ſon cœur. Le Cyrus d'Hérodote eſt, comme preſque tous les conquérans, un fléau du genre humain; au lieu que celui de Xénophon eſt le bienfaiteur des nations qu'il a vaincues.

Ce que l'on peut conjecturer du caractère de Cyrus.

Peut-être le véritable Cyrus n'a-t-il été qu'un ambitieux habile; aſſez grand homme & aſſez bon prince; pour mériter des éloges, malgré les injuſtices de l'ambition. La diſcipline qu'il mit dans ſes troupes, les armes qu'il leur donna pour combattre l'ennemi de près, au lieu de l'arc & des flèches dont elles ſe ſervoient avant lui, contribuèrent ſans doute beaucoup à ſes conquêtes.

Si l'on examine, en critique, l'hiſtoire de ſes premiers ſucceſſeurs, on y trouvera auſſi des fables qui la rendent fort incertaine. J'indiquerai ſeulement les faits les plus remarquables.

Conquête

Rarement la gloire des pères paſſe

à leurs enfans ; mais elle couvre ceux-ci d'infamie, quand ils la terniſſent par leurs actions. Cambyſe, fils de Cyrus, paroît un monſtre ſur le trône, que ſon père avoit rempli avec tant d'éclat. On ne voit dans ſa conduite qu'une fureur inſenſée. Sa haine contre Amaſis, roi d'Egypte, lui inſpire le deſſein de ravager & d'aſſervir ce royaume. En arrivant ſur la frontière, il apprend la mort d'Amaſis, à qui Pſamménitus venoit de ſuccéder. Il continue ſa marche, remporte une grande victoire ſur les Egyptiens, & ſe fait abhorrer par ſes excès. Hérodote dit avoir vu les crânes, dont le champ de bataille étoit encore jonché de ſon tems ; ceux des Egyptiens, durs comme la pierre, parce qu'ils raſoient la tête des enfans, & que les os ſe durciſſoient au ſoleil ; ceux des Perſes, mous & fragiles, parce qu'ils portoient un turban dès le bas âge. Mais rien ne ſupplée à la valeur, qui manquoit aux Egyptiens.

de l'Egypte, vers l'an 525. CAMBYSE.

La ſuperſtition avança leur ruine, ſi nous devons nous en rapporter à l'hiſtoire de ces tems-là. On dit que Cambyſe, voulant prendre Péluſe, d'aſſaut, mit au premier rang de ſes troupes une multitude de chats, de chiens

La ſuperſtition des Egyptiens avança leur ruine.

& d'autres animaux ſacrés en Egypte. De peur de bleſſer leurs dieux, les égyptiens ne tirèrent point ſur l'ennemi, & la place fut priſe ſans réſiſtance. C'étoit aſſez d'une idée ſuperſtitieuſe, pour éteindre les plus vifs ſentimens de la nature ; l'amour de la patrie & le deſir de ſa propre conſervation. L'Egypte fut toujours, depuis, eſclave des étrangers qu'elle mépriſoit.

Expédition d'Ethiopie.

Réſolu de ſubjuguer encore l'Ethiopie, pays barbare où la force du corps étoit le plus grand mérite, Cambyſe envoya des eſpions déguiſés ſous le titre d'ambaſſadeurs. Mais le roi d'Ethiopie, qui pénétra ſon deſſein, fit partir les ambaſſadeurs, en les chargeant de porter ſon arc à leur maître, & de lui conſeiller, de ſa part, de faire la guerre aux Ethiopiens, quand les Perſes ſeroient aſſez forts pour bander cet arc auſſi aiſément que lui. *Rendez graces aux dieux*, ajouta-t-il, *de n'avoir pas mis dans nos cœurs le deſir de nous étendre.* Cambyſe, tranſporté de colère, marcha auſſitôt ſans proviſions, ſans meſures, & fut contraint de revenir honteuſement ſur ſes pas.

Mariage inceſtueux de Cam.

Il fit aſſaſſiner ſon frere Smerdis, qui, ſeul, avoit pu bander l'arc du roi d'Ethiopie. Il épouſa ſa propre ſœur,

après avoir consulté, pour la forme, sur ce mariage incestueux, les juges de son royaume, dont la servile bassesse ne pouvoit que se plier à ses desirs. Leur réponse fut, *qu'à la vérité il n'y avoit point de loi qui permît à un frere d'épouser sa sœur ; mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient.*

Cambyse, après avoir prouvé par les juges.

Le trait suivant peint encore mieux le despotisme & l'esclavage. Cambyse demande, un jour, à son favori, quels discours on tient sur son compte dans les conversations particulières. » On admire vos grandes qualités, répond Prexaspe, (c'étoit le nom du seigneur,) » mais on prétend que vous » aimez un peu trop le vin. » *Ils s'imaginent, sans doute*, répliqua le roi, *que le vin me fait perdre la raison : tu en jugeras tout-à l'heure.* Aussi-tôt il se met à boire avec excès. Il ordonne ensuite au fils de Prexaspe de se tenir au bout de la salle, la main gauche sur sa tête. Il prend un arc, le bande, avertit qu'il vise au cœur du jeune homme, le lui perce, & dit au pere, d'un air triomphant : *Ai-je la main assez sûre* ? Ce vil courtisan répond, comme s'il étoit insensible :

Cruauté de Cambyse, & bassesse d'un favori.

Apollon n'auroit pas tiré plus juſte.

Mort de Cambyſe, l'an 522.

Cambyſe retournoit en Perſe, lorſqu'il apprit que des conjurés lui avoient donné un ſucceſſeur. Il reſpiroit la vengeance. Son épée le bleſſa par accident, & délivra le monde d'une horrible tyrannie. Le nouveau roi étoit un mage, un prêtre indigne du trône, qui ſe donnoit pour le prince Smerdis, que Cambyſe avoit fait périr. L'impoſture fut découverte. Quelques ſeigneurs ayant formé une conſpiration, maſſacrèrent le faux Smerdis; & Darius, fils d'Hyſtaſpe, l'un des conſpirateurs, devint maître de l'empire. Peut-on croire, avec les hiſtoriens, que le henniſſement de ſon cheval en ait décidé? Les ſept conjurés, ſelon Hérodote, étoient convenus que celui dont le cheval henniroit le premier, auroit la couronne: une ruſe de l'écuyer de Darius lui procura l'avantage que tous ambitionnoient.

DARIUS I. Zopyre lui fait prendre Babylone, l'an 510.

Ce monarque aſſiégea Babylone, qui avoit levé l'étendard de la révolte. Le déſeſpoir inſpira aux aſſiégés une réſolution atroce. Ils exterminérent toutes les bouches inutiles, femmes, enfans, vieillards. Darius étoit ſur le point de renoncer à l'entrepriſe, lorſque Zopyre, un des principaux ſeigneurs

perſans, ſe devoua, dit-on, avec une généroſité ſans exemple, pour la gloire & l'intérêt de ſon maître. S'étant coupé le nez, les oreilles, & s'étant déchiqueté tout le corps, il ſe réfugia dans la ville, comme une victime de la cruauté de Darius. Les Babyloniens lui donnèrent leur confiance, & le mirent à la tête des troupes. Pour les mieux tromper, il tailla en pièces quinze ou ſeize mille Perſes en différentes ſorties ; & enfin il livra les portes de Babylone, dont le roi lui accorda tous les revenus.

Tyrannie de Darius.

Darius ne méritoit pas de tels ſacrifices, à en juger par un trait de tyrannie, que raconte enſuite Hérodote. L'ambition l'ayant armé contre les Scythes, qui habitoient entre le Tanaïs & le Danube, un reſpectable vieillard, nommé Ebaſus, le conjure de lui laiſſer pour ſa conſolation un de ſes trois fils, tandis que les deux autres combattroient dans cette guerre. *Un ſeul ne te ſuffit point*, répond Darius, *je te les laiſſe tous trois* ; & auſſitôt il les fait mourir. Comment ſerviroit-on avec zèle des tyrans qui ſe jouent de la vie de leurs ſujets ?

Son expédition malheureuſe

Les Scythes, (aujourd'hui les Tartares) étoient une nation pauvre, cou-

contre les Scythes. rageuſe, indomptable, mettant ſon bonheur dans ſa liberté, & déjà célèbre par ſes incurſions en Aſie. On raconte qu'ils envoyèrent à Darius un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq flèches. Un ſeigneur de l'armée expliqua ainſi l'énigme : » Si les Perſes ne s'envolent comme les oiſeaux, » ou ne ſe cachent dans la terre comme les ſouris, ou ne s'enfoncent » dans l'eau comme les grenouilles, » ils n'échapperont point aux flèches » des Scythes. » C'étoit l'uſage, en orient, d'employer des figures allégoriques; mais il paroît que celle-ci fut inventée après coup, & qu'elle ne prouve que le penchant des hiſtoriens de l'antiquité pour les fables & le merveilleux. Quoi qu'il en ſoit, l'expédition imprudente de Darius fut en effet malheureuſe. Contraint de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, il apprit qu'on ne ſubjugue pas des hommes libres auſſi aiſément qu'on opprime des eſclaves.

L'hiſtoire des Perſes ſera déſormais liée à celle de la Grèce, où nous rapporterons les événemens les plus mémorables. Il nous reſte à peindre cette nation, qui fait un des principaux ſpectacles de l'antiquité.

CHAPITRE.

CHAPITRE III.

Gouvernement, lois, coutumes & mœurs des Perſes.

C'EST en Aſie, ſurtout chez les Mèdes & les Perſes, qu'on voit naître le deſpotiſme; ce gouvernement odieux dans lequel la fortune & la vie de tous ſont ſoumiſes à la volonté d'un ſeul. La monarchie tempérée par de ſages lois, dont le monarque maintient l'exécution, dont il fait lui-même la règle de ſa conduite, eſt le meilleur, comme le plus ancien des gouvernemens, ſi l'on en juge par la tranquillité des peuples. Les Platons, les Ariſtotes, les Plutarques, ne peuvent s'empêcher de le reconnoître, malgré les préventions républicaines. Mais qu'un homme s'érige en dieu, foule aux pieds les autres hommes, & faſſe, de ſes caprices, la ſuprême loi, ſans égard pour les droits naturels de l'humanité: c'eſt le comble de la violence & de l'uſurpation; c'eſt l'ouvrage, ou du glaive toujours prêt à égorger, ou de l'infâme lâcheté toujours prête à recevoir des chaînes.

Le deſpotiſme né en Aſie.

Si ce gouvernement peut exister sans limites.

Peut-il exister une forme de gouvernement, où les peuples soient à la merci du prince, de maniere qu'il n'y ait ni propriété fixe ni sureté personnelle ? Sans doute le despotisme trouve par-tout quelque barrière, sinon dans les lois fondamentales, du moins dans les coutumes & les mœurs, dans l'intérêt public, dans son intérêt particulier. Sans doute aussi la passion des Grecs pour la liberté, & leur haine pour les Perses, les ont rendus exagérateurs sur le despotisme asiatique. Il n'y a, cependant, que trop de vérité parmi ces exagérations mêmes. L'état actuel de l'Asie confirme, à plusieurs égards, le témoignage des anciens.

Idée du despotisme persan.

Le despote des Perses, (car on ne peut guère le désigner sous un autre nom,) se faisoit appeller *le grand roi*, *le roi des rois*. Il falloit se prosterner devant lui, comme devant une divinité. Nous avons vu à quel point de bassesse étoient réduits ses courtisans. Une légère inattention les exposoit au dernier supplice. Xénophon rapporte que Cyrus le Jeune en fit mourir deux, pour avoir tiré les mains de leurs manches en sa présence.

Combien

Que l'on compare à ces terribles

idoles, un prince affable, bienfaiſant ; environné de ſes ſujets, comme un pere de ſa famille ; inſpirant, par ſes regards, autant d'amour que de reſpect ; tirant de la ſainteté des lois, la force de ſon gouvernement ; n'employant la terreur que contre le crime, & recevant les hommages du cœur plutôt que ceux de la contrainte ; on jugera aiſément de quel côté eſt l'image de l'être ſuprême, qui, ayant créé les hommes égaux, n'a voulu en établir quelques-uns maîtres des autres, que pour les rendre tous heureux.

un bon roi eſt au-deſſus d'un deſpote.

Cependant l'éducation des princes de Perſe, deſtinés au trône, telle que Platon la décrit, devoit faire de grands hommes & de bons rois. A l'âge de ſept ans, on les formoit aux exercices du corps, après que les principaux eunuques ou officiers du palais avoient jeté, dans leur ame, les premiers principes des mœurs. A quatorze ans, on les mettoit entre les mains de quatre hommes diſtingués par leur ſageſſe. Le premier leur enſeignoit la *magie* ou la religion, & la ſcience du gouvernement ; le ſecond les exerçoit à dire la vérité & à rendre la juſtice ; le troiſieme, à dompter leurs paſſions par la tempérance ; le quatrieme,

Bonne éducation des princes en Perſe.

à s'élever par le courage au-deſſus de la crainte & des plaiſirs *.

Cauſes qui rendoient cette éducation inutile.

Sans examiner s'il valoit mieux ſéparer ces objets d'inſtruction, que de les réunir dans un bon ſyſtême de politique & de morale ; il eſt certain que les fruits d'une pareille éducation, ſuppoſé qu'elle fût en uſage après Cyrus, (ce qui paroît incroyable,) ſe perdoit bientôt dans l'ivreſſe du deſpotiſme, au ſein du luxe, de la molleſſe, de la volupté, & au milieu des objets les plus propres à corrompre l'eſprit & le cœur. Les rois de Perſe, énivrés d'orgueil & de plaiſirs, ne ſe ſouvenoient plus qu'ils étoient hommes. Ils s'adoroient eux mêmes, en exigeant l'adoration de leurs eſclaves.

Edit infame de Xerxès.

On attribue à Xerxès un édit, par lequel il promettoit une grande récompenſe à quiconque inventeroit quelque plaiſir inconnu. Si un tel édit a pu exiſter, il nous apprend ce que c'eſt qu'un deſpote, concentré dans ſon ſérail, où il ſe regarde comme le centre de l'univers.

Satrapes ; établiſſe-

En matière de gouvernement & de légiſlation, les anciens font remarquer

---

* *Plat. in Alcib.* 1.

chez les Perſes d'excellentes choſes, mais que le deſpotiſme fit certainement dégénérer en abus. Le royaume étoit diviſé en provinces. Les gouverneurs ou ſatrapes devoient recevoir directement les ordres du roi, & lui rendre compte de tout. Pour faciliter la correſpondance, on avoit établi des courriers, qui portoient jour & nuit les dépêches. Cyrus eſt regardé comme l'auteur de l'établiſſement des poſtes. On ne l'a connu que fort tard en occident. Nous verrons l'univerſité de Paris, dans le tems qu'elle jouoit un trop grand rôle, entretenir des courriers, avant même que les rois en euſſent pour les affaires d'état.

ment des poſtes.

De peur que les ſatrapes n'abuſaſſent de leur autorité, le roi devoit viſiter les provinces en perſonne, ou y envoyer des commiſſaires illuſtres, qu'on appeloit communément *les yeux & les oreilles du prince.* Mais il auroit fallu, ſurtout, que le rapport de ces yeux & de ces oreilles fût, en même tems, fidelle & efficace.

Les provinces viſitées par le roi ou par des commiſſaires.

Un officier de la couronne étoit chargé de dire tous les matins au monarque en l'éveillant ; *Prince, levez-vous, & penſez aux fonctions pour leſquelles*

Avis donné au roi tous les jours.

Oromaze * *vous a placé ſur le trône.* Ces belles formules ne prouvent rien. Quand le devoir ne parle point au cœur, on eſt ſourd aux leçons de la ſageſſe.

Adminiſtrationdes finances. Les finances étoient regardées avec raiſon comme un objet eſſentiel de l'adminiſtration politique : ſans elle tout languit & ſe diſſout dans un grand état. Chaque province avoit ſon tréſor, où ſe portoient les contributions. Elles devinrent immenſes, à en juger par les ſommes qu'Alexandre trouva en pluſieurs endroits ; à Suſe, par exemple, cinquante mille talens d'argent en lingots. Sous les règnes de Cyrus & de Cambyſe, le peuple ſe taxoit volontairement pour l'entretien du roi & de l'armée.

Naturedes impôts. Darius, fils d'Hyſtaſpe, impoſa des tributs annuels qui lui firent donner le nom de *marchand.* Les terres des Perſes ne payoient point d'impôts ; mais on levoit de l'argent & des denrées ſur les provinces, (apparemment ſur les provinces conquiſes). Rollin obſerve que cet uſage de percevoir en nature une

---

* *Oromaze* ou *Oroſmade* étoit le nom de dieu chez les Perſes.

partie des contributions, marque beaucoup de ſageſſe, de modération & d'humanité; parce que les pays éloignés du commerce ne peuvent convertir leurs denrées en argent qu'avec beaucoup de perte. L'obſervation pourroit être juſte, en ſuppoſant qu'on ne tirât des peuples que ce qu'exigeoient les beſoins réels de l'état. Or il eſt difficile de le ſuppoſer; puiſque, dans un tems de guerre, deux provinces furent taxées, outre les impôts ordinaires, à une quantité de blé, ſuffiſante pour l'entretien de cent vingt mille hommes.

La population encouragée.

Deux objets de la plus grande importance eſſentiellement unis, la population & l'agriculture, attiroient les ſoins du gouvernement. Les idées religieuſes ſervoient la politique à cet égard. Les Perſes regardoient une nombreuſe poſtérité comme une bénédiction du ciel; & le roi récompenſoit chaque année ceux qui avoient beaucoup d'enfans. Pour que la population ſoit un bien, il faut que la terre fourniſſe de quoi nourrir les hommes. L'agriculture, cette nourrice du genre humain; cette ſource d'abondance, de ſanté & de plaiſirs innocens; cette conſervatrice des mœurs, cette école de toutes les vertus, comme la

L'agriculture honorée.

dépeint Xénophon * ; l'agriculture étoit ſpécialement honorée & excitée en Perſe, ainſi qu'en Egypte. On s'y faiſoit un mérite même de religion, de féconder le ſein de la terre. On rendoit compte au roi de la maniere dont elle étoit cultivée ; il puniſſoit la négligence des uns, & accordoit des récompenſes au travail des autres. Un jour de l'année, il mangeoit avec les laboureurs. Cyrus le Jeune avoit planté pluſieurs arbres de ſa propre main. Ce ne ſeroit pas une matiere d'éloge, ſans le motif qui rendoit cet amuſement reſpectable. Encore aujourd'hui on voit l'empereur de la Chine manier la charrue un jour de cérémonie, pour donner l'exemple à ſes ſujets. Cérémonie peut-être plus digne du trône, que la plupart de celles où l'on étale tout le faſte de la royauté ; puiſqu'elle produit ſurement de plus grands biens.

Cruelle néceſſité de la guerre.

Il faudroit effacer juſqu'au nom de la guerre dans les annales du monde, ſi l'oubli des maux qu'elle a cauſés pouvoit en prévenir de ſemblables. Mais les paſſions, qui, de tout tems, ont enfanté ce fléau, le feront renaître toujours. Quoique l'homme ne ſoit certainement pas

* *Xen. œcon.*

né pour combattre ſes ſemblables, comme le loup & le tigre ſemblent naître pour dévorer d'autres animaux ; quoiqu'il ne devienne cruel qu'en étouffant le cri de ſon cœur ; la guerre ſe trouve néceſſairement liée à la conſtitution politique. Le prince le plus juſte & le plus humain eſt quelquefois réduit à l'entreprendre, par la faute de ſes voiſins ou des puiſſances ambitieuſes. Il doit avoir des guerriers pour la défenſe de ſes droits & de ſes peuples ; il doit les exercer au métier des armes, les diſcipliner, les rendre chers à la patrie, & formidables aux ennemis.

Les Perſes bons ſoldats du tems de Cyrus.

Du tems de Cyrus, les Perſes étoient de bons ſoldats. Accoutumés dès la jeuneſſe à une vie dure, laborieuſe, & aux exercices de la guerre, ils ſoutenoient la fatigue & bravoient les dangers avec courage. Dès qu'ils pouvoient porter les armes, le ſervice militaire devenoit pour eux une obligation, juſqu'à un âge avancé. On remarque chez eux la coutume d'être armé en tout tems, même en tems de paix. Les Grecs ni les Romains n'eurent jamais cet uſage dangereux, que les barbares de Germanie ont introduit en Europe.

Armés en tout tems.

Préjugé & uſage pour la guerre.

C'étoit une opinion des Perſes, fondée apparemment ſur quelque idée re-

ligieuſe, qu'en mourant dans les batailles, on parvenoit au bonheur. D'autres nations guerrières ont eu le même préjugé, très-propre à nourrir l'ardeur martiale. Les femmes & les enfans ſuivoient l'armée : autre motif de bravoure. Mais combien d'inconvéniens accompagnent un pareil cortège ! Il en étoit comme de leurs chariots armés de faulx, utiles rarement, & ſouvent nuiſibles. La Cyropédie fournira des leçons aux gens de guerre : notre plan nous interdit de plus longs détails. Après Cyrus, la molleſſe énerva bientôt ſes ſujets, & leur nombre ne ſuppléa jamais au défaut de diſcipline. Tous les peuples conquérans ont éprouvé en Aſie la même révolution.

Juſtice. La juſtice paroît avoir été en vigueur, du moins pour un tems, dans l'empire de Perſe. Cambyſe, ayant condamné à mort un juge qui s'étoit laiſſé corrompre, fit étendre ſa peau ſur le tribunal, où le fils de ce juge devoit ſuccéder à ſon pere. On ne confioit l'adminiſtration de la juſtice qu'à des hommes d'un âge mur : on n'imaginoit pas que la jeuneſſe fût propre à des fonctions ſi auguſtes. L'accuſé étoit confronté avec l'accuſateur, & ce dernier, en cas de fauſſe accuſation, ſubiſſoit la peine du crime qu'il imputoit à l'accuſé.

Trait de Cambyſe.

Confrontation.

Une ancienne loi défendoit au prince de punir de mort pour un premier crime: toute la vie du coupable devoit être examinée; & ſi le bien l'emportoit ſur le mal, on puniſſoit moins ſévérement. Il ſemble en effet qu'excepté un petit nombre de crimes atroces, qui ſuppoſent toujours une ame noire, & qui demandent un exemple terrible, nulle faute échappée à la foibleſſe humaine ne devroit effacer entiérement les mérites d'une vie vertueuſe. Il y a tant de moyens de punir, ſans perdre des citoyens dont les ſervices pourroient réparer les fautes!

On ne puniſſoit pas de mort pour un premier crime.

S'il faut en croire la Cyropédie, la légiſlation des Perſes étoit admirable, en ce qu'elle ne ſe bornoit pas à punir les crimes, mais qu'elle empêchoit qu'on ne fût tenté de les commettre, en inſpirant l'horreur du vice & l'amour de la vertu. Elle procuroit aux enfans une éducation publique, la plus propre à en faire de bons citoyens. Juſqu'à l'âge de dix-ſept ans, ils étoient hors de la maiſon paternelle, entre les mains de maîtres reſpectables, qui s'appliquoient à les rendre juſtes, ſages, courageux. Quiconque n'avoit pas été formé dans une ſi bonne école, étoit exclu des emplois & des honneurs. Cependant les pères, en général, devoient prendre ſoin

Soin des mœurs.

Education des enfans.

de l'éducation de leur famille. *Si vous voulez être ſaints*, diſoient les livres ſacrés, *inſtruiſez vos enfans, parce que toutes leurs bonnes actions vous ſeront imputées.* A ce motif de religion, la raiſon en ajoutoit ſans doute de plus ſenſibles.

Les vices punis. Des vices trop rarement punis dans la ſociété n'échappoient point à la vigilance des lois. Un ingrat pouvoit être cité en jugement, & on le condamnoit à une peine. Parmi nous, les lois ne puniſſent guère que ce qui attaque directement la perſonne & la propriété des citoyens. Le ſentiment de l'honneur, la crainte de l'opprobre ſuppléeroient à leur défaut, ſi, d'une part, ces ſentimens étoient bien imprimés dans les ames, & ſi, d'autre part, la corruption n'attachoit à certains vices plutôt de l'éclat que de la honte.

Droit des pères. Le droit de vie & de mort que les pères avoient ſur leurs enfans, droit inhumain établi chez pluſieurs anciennes nations, étoit tempéré par la défenſe d'en faire uſage pour des fautes légères, ou pour un crime unique. D'ailleurs, comme les enfans reſpectoient infiniment leurs pères, ceux-ci avoient peu d'occaſions de l'exercer. On ſuppoſoit le parricide impoſſible dans la nature;

& il n'y avoit aucune loi contre ce crime.

Amour de la vérité chez les Perſes.

Une vertu caractériſoit les Perſes, l'amour de la vérité. Mentir étoit, pour eux, une infamie ; vivre d'emprunt en étoit une de même, parce que la baſſeſſe & le menſonge paroiſſoient inſéparables d'une telle vie. Le peuple qui auroit la vérité pour règle de ſa conduite & de ſes diſcours, ſeroit auſſi heureux que reſpectable. Mais où l'intérêt domine, où les mœurs ſont corrompues, il eſt impoſſible que la fauſſeté ne répande ſa contagion. Les Perſes l'éprouvèrent ſans doute, dès qu'ils ſe livrerent au luxe, &, par conſéquent, à cette ſoif des richeſſes, qui anéantit toutes les vertus.

Eunuques.

On attribue à leur diſſolution l'uſage odieux des eunuques pour garder les femmes; uſage commun dans toute l'Aſie. On leur reproche, non-ſeulement la polygamie & le concubinage portés au plus grand excès, mais des mariages inceſtueux avec leurs propres filles, leurs propres mères ; ce qui doit peut-être ſe reſtreindre à un petit nombre d'exemples, tant la pudeur & la politique y répugnent *. Selon Plutarque, Arta-

Mariages inceſtueux

Flatterie

* Philon prétend que la religion de Zoroaſtre recommandoit le mariage avec les mères. Celle d'Egypte l'autoriſoit avec les ſœurs.

qui les approuve.

xerxès Mnémon épouſa une de ſes filles, par le conſeil de ſa mère, qui n'eut pas honte de lui dire, en flattant ſa paſſion criminelle : *C'eſt vous que dieu a donné aux Perſes comme l'unique loi, & comme la régle de l'honnête ou du déshonnête, de la vertu & du vice.*

Servitude honteuſe des Perſes

Telle fut, avec le tems, la ſervitude honteuſe des Perſes, qu'ils purent quelquefois adorer le crime dans la perſonne de leur ſouverain. Ils ne rougiſſoient point d'être ſes eſclaves. On aſſure qu'ils le remercioient d'avoir bien voulu ſe ſouvenir d'eux, après avoir été fouettés par ſes ordres. Nous pouvons le croire, puiſque la Chine offre des exemples de même nature.

Cauſes de la ruine de ce peuple.

Les anciens philoſophes regardent cet eſprit de ſervitude, comme une des cauſes de la ruine des Perſes ; car de quel effort eſt capable un peuple auquel il ne reſte pas même un ſentiment de liberté ? Ces ſages y ajoutent d'autres cauſes ; le luxe, principe de corruption générale ; la mauvaiſe éducation des Princes, ſource des vices du gouvernement ; & le manque de bonne foi, d'où naiſſent l'adulation, la perfidie, & les crimes deſtructeurs de la ſociété. Les Perſes avoient étrangement dégénéré, parce qu'ils avoient acquis trop de puiſ-

Cyrus les fit dégénérer.

ſance & de richeſſes. Il eſt ſingulier que les admirateurs de Cyrus, ſans appercevoir la contradiction de leurs idées, conviennent qu'il fut en partie l'auteur de ce changement. Après ſes victoires, il affecta la magnificence des Mèdes, il permit & ſouhaita qu'on ſe proſternât devant lui pour l'adorer; il négligea entièrement l'éducation de ſes fils, quoique inſtruit par l'expérience des avantages d'une bonne éducation, Cyrus fut donc, comme Alexandre, avec des qualités héroïques, un dangereux modèle pour les princes.

CHAPITRE IV.

Religion des Perſes.

DE toutes les religions forgées par les hommes, aucune n'approche plus de la ſeule véritable, & n'eſt moins infectée de ſuperſtitions que celle des Perſes, qui ſubſiſte encore chez les Parſis ou les Guèbres, leurs deſcendans. Hérodote, & pluſieurs autres écrivains, l'ont très-mal connue, ainſi que tant d'autres objets dont ils parlent ſur des rapports infidèles. Ils repréſentent les Perſes comme des idolâtres adorant le feu, le ſoleil & des divinités factices. Mais la critique a diſſipé cette erreur.

Les Perſes n'adoroient qu'un dieu.

Nous avons des preuves certaines qu'ils reconnoiſſoient l'unité de dieu, & que leur culte ſe rapportoit à lui directement. Leur Mithra ou le ſoleil, leur feu ſacré qu'ils conſervoient avec ſoin, n'étoient que des emblêmes de la puiſſance du créateur. Ils ne vouloient point de temples, & diſoient qu'on inſultoit la divinité en prétendant la renfermer dans une enceinte de murs; ils rejetoient les ſimulacres, les jugeant indignes de l'être inviſible; ils déteſtoient les ſuperſtitions de Sabéïſme, c'eſt-à-dire, l'idolâtrie des Chaldéens.

Ils ne vouloient ni temples ni ſtatues.

Leur célèbre légiſlateur Zoroaſtre ou Zerdusht, dont il eſt difficile de fixer l'époque *, étoit venu, diſoient-ils, purger leur religion des erreurs que les Sabéens y avoient gliſſées. C'eſt de lui qu'ils tenoient la doctrine des deux principes, non telle que les Manichéens l'ont enſeignée depuis, mais ſans abſurdités contradictoires. Le but de cette doctrine eſt d'expliquer l'origine du mal, de maniere que dieu n'en paroiſſe pas l'auteur. Suivant les Perſes, le bon prin-

Zoroaſtre

Doctrine des deux principes.

* L'opinion commune eſt que Zoroaſtre vivoit du tems de Darius, fils d'Hyſtaſpe, & qu'il réforma la religion, établie par un autre Zoroaſtre beaucoup plus ancien.

cipe, être ſuprême, éternel, indépendant, qu'on nomme *Oromaze*, a créé la lumière & les ténèbres ; Arimane, le mauvais principe, tire ſon origine des ténèbres, & quoique oppoſé en tout aux vues d'Oromaze, il contribue malgré lui à ſa gloire. De-là le mélange du bien & du mal. Ce conflit des deux principes durera juſqu'à la fin du monde. Alors ſe fera une réſurrection ; la lumière & les ténèbres ſeront ſéparées ; les bons & les méchans auront le ſort qu'ils méritent.

Le Sadder, livre ſacré de Perſes.

Thomas Hyde, célèbre anglois, a fait connoître en Europe le *Sadder*, extrait de *Zend*, que les Perſes révèrent comme leur ancien livre ſacré. On y trouve des idées ſublimes, jointes à d'excellentes règles de morale. C'eſt qu'en tout tems & en tout lieu, la ſaine raiſon peut conduire l'homme à tout ce qui fait la ſageſſe humaine, renfermée dans les bornes de la nature. Les devoirs préſcrits aux mages, ou aux prêtres, étoient dignes d'un état deſtiné à donner l'exemple & la leçon aux profanes. Voici quelques-uns des préceptes concernant le grand-prêtre : 1°. Il doit ſe préſerver de toute ſouillure, parce que dieu l'a choiſi pour être ſaint. 2°. Il doit prendre la dixme du laïque, mais

Préceptes pour les mariages.

comme l'aumônier du tout puiſſant, pour diſtribuer aux pauvres le tribut payé par les riches. 3°. Il doit être verſé non-ſeulement dans la connoiſſance de la loi, mais dans toutes les ſciences, parce qu'il eſt appelé à inſtruire tous ceux qui ſuivent ſa religion. 4°. Il doit s'appliquer ſurtout à diſcerner la vérité d'avec l'erreur. 5°. Il doit ne craindre que dieu, & ne haïr que le péché. 6°. Quoiqu'il puiſſe être honoré de quelques révélations céleſtes, il ne doit pas les publier, parce qu'elles embarraſſeroient le peuple qui doit s'en tenir à la loi écrite.*

Vie auſtère des mages.

Quand les mages obſervoient ces régles, ils ſe montroient les dignes miniſtres de la religion, les vrais magiſtrats des mœurs; d'autant plus reſpectables, que leur autorité ſur les eſprits ſe dirigeoit toute entiere au bien public. Leur vie étoit auſtère, ſans miſanthropie. Diogène Laërce les peint vêtus ſimplement, couchant ſur la terre, ne vivant que d'herbes, de fromage & de pain, faiſant leur principale occupation de prier dieu, & d'exhorter les hommes à la juſtice. Mais, ainſi que

Leur autò-

* Voyez l'*Hiſtoire Univerſelle*, *t.* 3, ou Hyde, *Rel. veter. Perſ.* 13.

les prêtres égyptiens & chaldéens, ils acquirent trop de puiſſance pour ſe tenir dans les bornes des fonctions religieuſes. Les rois, les principaux de l'état étoient formés par leurs leçons; aucune affaire importante ne ſe décidoit ſans leur conſeil; & Pline aſſure qu'encore de ſon tems *ils commandoient aux rois des rois*. Comme le crédit des mages étoit principalement fondé ſur leur ſcience, ils en faiſoient un myſtère. Nul étranger ne pouvoit y avoir part ſans la permiſſion du prince; cette grace fut accordée à Thémiſtocle, dans le tems qu'il ſervoit les Perſes contre ſa patrie. Les philoſophes grecs reſpectoient beaucoup l'école des mages. Pythagore, dit-on, en a tiré une partie de ſa doctrine.

rité exceſſive.

Leur ſcience myſtérieuſe.

Parcourez en eſprit la Perſe, la Chaldée, l'Egypte, l'Inde; revenez de-là dans la Germanie & dans la Gaule; vous trouverez par tout, à-peu-près, le même eſprit de corps, la même conduite dans l'ordre ſacerdotal. Tous les anciens prêtres, qui formoient une claſſe diſtinguée des autres citoyens, avoient auſſi leurs intérêts à part, dont ils étoient fort jaloux. Dépoſitaires de la religion & de la ſcience, arbitres des rois, oracles des peuples, comment n'auroient-

Comment les anciens prêtres acquirent trop de pouvoir.

ils pas ſouvent abuſé de leur pouvoir; d'un pouvoir ſi utile quand il n'a pour but que la ſainteté des mœurs, mais ſi funeſte quand il devient l'inſtrument des paſſions ? C'étoit la faute des gouvernemens, ou plutôt de l'ignorance humaine, de n'avoir pas ſu fixer les bornes entre l'autorité civile & les fonctions religieuſes; ni honorer le ſacerdoce à proportion des avantages qu'il procure, ſans fournir à ceux qui l'exercent des moyens & des motifs de le tourner contre l'intérêt public. Plus le miniſtère ſacré eſt vénérable, plus il importoit d'en prévenir les abus. Mais la religion ayant été un des premiers fondemens de la vie civile, on ne doit pas s'étonner que ſes miniſtres, après avoir dirigé les opinions & les mœurs, aient eu le ſecret, & par conſéquent le deſir, ſoit de gouverner les états, ſoit d'en attirer à eux la ſubſtance.

Morceau remarquable d'un ancien livre des Perſes.

Les hiſtoires orientales de la Perſe célèbrent un ancien roi nommé Huſhang, à qui elles attribuent le premier code des lois, la diviſion de l'empire en provinces, l'invention de la plupart des inſtrumens d'agriculture. On lui fait honneur d'un livre qui a pour titre : *La ſageſſe de tous les tems.* Ce livre eſt plein d'enthouſiaſme & d'excellentes maxi-

mes. Le morceau que je vais en tranſcrire d'après les auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle, donnera une idée de la ſageſſe des orientaux. « Les grands » rois ſont des dieux ſur la terre, auſſi » ſupérieurs en puiſſance, en ſageſſe & » en bonté, au reſte des hommes, que » dieu leur eſt ſupérieur à eux-mêmes. » Que cette élévation ne les porte pas » cependant à traiter leurs ſujets avec » rigueur. Le tonnerre gronde rarement; » mais le ſoleil luit chaque jour. Pour » un acte de vengeance, dieu nous » donne dix milles marques de bonté. » Les rois doivent l'imiter en faiſant » tout le bien qu'ils peuvent. Qu'ils ſe » ſouviennent que, maîtres d'ôter la » vie, il n'eſt pas en leur pouvoir de la « rendre. Ainſi, ſoyez en garde contre » des jugemens précipités, & prévenez » des regrets incapables de réparer le » mal. Les miniſtres ſont des inſtrumens » entre les mains des rois. C'eſt donc » à ces derniers, & non aux autres, » que s'en prennent les peuples mal- » traités. Qu'un roi choiſiſſe bien ſes » miniſtres; car il lui ſeroit auſſi inutile » pour calmer le peuple, de rejeter ſur » eux le fardeau des crimes, qu'à un » meurtrier d'alléguer au juge que c'eſt » ſon épée, & non pas lui, qui a tué

Sur les devoirs des rois.

» ſon voiſin. De mauvais princes ont eu
» quelquefois de bons miniſtres : mais
» des princes vertueux n'en ont jamais
» gardé long-tems de mauvais, &c.

Remarques ſur cet écrit Perſan.

Quelque ancien que puiſſe être cet ouvrage, il ne remonte certainement pas à des ſiècles ſi reculés. Les hommes ont la manie de relever, par une antiquité fabuleuſe, le prix des choſes mêmes dont la raiſon devroit faire tout le mérite. Mais il n'en eſt pas moins remarquable, que de telles vérités aient pu s'écrire en Aſie, ſous l'empire même du deſpotiſme. Malheureuſement les deſpotes penſoient moins à s'inſtruire, qu'à s'énivrer de leur fortune, & la voix de la ſageſſe s'élevoit en vain contre l'abus de la grandeur.

INDIENS.

SI l'on doit juger de l'ancienneté d'un peuple, par la beauté & la fertilité du pays qu'il habite ; les Indiens, ſurtout vers le Gange, ſont peut-être la premiere des nations policées. Les monumens confirment cette conjecture ; & quoique le fragment de Ctéſias ſur l'Inde ſoit plein de menſonges ; quoique les hiſtoires orientales de cette contrée ſoient encore plus fabuleuſes ; on ſait que les anciens y voyageoient pour s'inſtruire, & des ſavans judicieux croient, même aujourd'hui, que les Egyptiens, enſuite les Grecs, en ont tiré leur philoſophie & leur religion. On ne peut guère douter que la doctrine de la métempſycoſe (tranſmigration des ames) n'y ait pris naiſſance. C'eſt un titre ſuffiſant d'antiquité. De tems immémorial, on a cru en Aſie & en Egypte que les ames paſſoient d'un corps dans un autre. Antiquité des Indiens.

Selon Arrien, auteur véridique, les Indiens étoient tous libres, & diviſés en ſept claſſes qui ne ſe confondoient jamais par les mariages. Il y en avoit une de *ſurveillans*, deſtinée à rendre compte Diviſion des claſſes. Surveillans.

Laboureurs. au prince de la conduite des autres. Celle des laboureurs jouiſſoit d'une conſidération proportionnée à l'importance de l'agriculture. On ne les tiroit jamais des campagnes pour les employer ailleurs. En tems de guerre, on ſe faiſoit un devoir inviolable de ne toucher ni à leur perſonne, ni à leurs biens : on ſentoit que tout manque, ſi la terre n'eſt pas cultivée ; & qu'elle ne peut l'être comme il faut, ſi on ne favoriſe les cultivateurs. La claſſe des Brames ou Brachmanes, dont nous parlerons en particulier, avoit la preéminence ſur toutes les autres, parce que la religion & la ſcience étoient entre leurs mains : ils jouiſſoient de l'empire du ſacerdoce.

Inconvénient de cet uſage. Cette ſéparation des *caſtes*, ou des differens ordres de citoyens, ſubſiſte encore de nos jours. On a vu les inconvéniens qui en ſont inſéparables. C'eſt un préjugé frivole de croire que tout doit ſe perfectionner, lorſque les enfans ne peuvent avoir que la profeſſion de leurs pères. L'expérience a prouvé en Aſie, comme en Egypte, que rien ne ſe perfectionnoit. D ailleurs les caſtes ſe déteſtent mutuellement, même par principe de religion ; ce qui eſt un vice énorme dans la ſociété.

sciences & L'Inde étoit, en grande partie, redevable

vable de ſa célébrité aux Brachmanes, que nous appellons aujourd'hui *Brahmines*. Auſſi reſpectés que les mages en Perſe ; & que les prêtres d'Egypte ; exempts de tributs, conſultés à la cour, dominant ſur l'eſprit des peuples, ils s'appliquoient à l'aſtrologie, ils faiſoient les prophètes, ils étoient théologiens & philoſophes ; & leur doctrine, ſoutenue par l'auſtérité des mœurs, excitoit même l'admiration des étrangers. On les voyoit ſe tenir debout au ſoleil le plus ardent, mettre leur corps à l'épreuve des ſouffrances ; mépriſant ceux qui ne meurent que d'infirmités & de vieilleſſe ; ſe faiſant brûler tout vifs, quand la vie leur devenoit un fardeau, comme fit Calanus aux yeux de l'armée d'Alexandre. Pluſieurs ne portoient jamais de vêtemens : on les nomma, pour cette raiſon, *gymnoſophiſtes*.

mœurs des Brachmanes.

Ils mouroient volontairement.

Un des points fondamentaux de leur doctrine étoit la métempſycoſe. Perſuadés que les ames humaines paſſoient dans le corps des animaux, ils ne mangeoient d'aucune eſpèce de chair. Cette fauſſe opinion épargnoit, du moins, le ſang des bêtes. Elle avoit auſſi l'avantage de réprimer les paſſions de l'homme, ſoit par la tempérance,

Doctrine de la métempſycoſe.

ſoit par la crainte ; car on craignoit, comme la peine du vice, d'être, après ſa mort, un animal immonde ou abhorré. Il y a tant de préjugés nuiſibles dans l'univers, qu'on doit une ſorte de reſpect à ceux qui produiſent le bien.

Théologie des Bracmhanes.

Selon le témoignage de Strabon, les Brachmanes croyoient que le monde a commencé & qu'il finira ; que l'Etre ſuprême le remplit de ſa préſence ; que, dans les premiers tems, le lait, le vin, l'huile & le miel couloient des fontaines ; mais que les hommes ayant abuſé de leur bonheur, dieu les en priva, & les condamna à vivre de leur travail. Le védam, ancien livre ſacré des Brahmines, renferme les mêmes principes, avec un mélange de fables abſurdes. Un être ſuprême, eſprit pur & parfait ; des intelligences émanées de lui, dont les unes ſe ſont dégradées en péchant ; ces mauvais génies, nommés *deoutas*, relégués dans un monde matériel où ils ſont la cauſe du mal ; Viſtnou prenant une forme humaine, pour délivrer les hommes de la tyrannie des *deoutas* ; une ſuite de tranſmigrations & d'épreuves, après quoi les ames, réunies à leur origine, jouiront d'une éternelle félicité : tel eſt le fond de la théo-

Ce qu'enſeigne le védam.

logie indienne, dont Pythagore a emprunté ſes principaux dogmes.

Brahma, (qui donna ſon nom aux prêtres de l'Inde,) eſt un des premiers génies employés à régir le monde. Quant à Viſtnou incarné, c'eſt le même que les Chinois adorent ſous le nom de Fo ou Foë ; les Japonois ſous le nom d'Amida, &c. Les revêries indiennes ont pénétré de toutes parts. Platon en adopta une partie. Origène prétendit les ajuſter au chriſtianiſme, avec lequel on y trouve, au premier coup-d'œil, un rapport, » qui diſparoît » dès qu'on examine, dit M. de Bou» gainville, mais qui prouve, du moins, » que la religion indienne, comme » toutes les autres, eut, dans ſon ori» gine, pour baſe les premieres vérités » connues généralement de tous les » hommes, & qui ſont le corps de la » révélation naturelle, auſſi ancienne » que l'univers » *. Brahma. Viſtnou.

Ce peuple ſe repréſente la terre comme une ſurface plate, au milieu de laquelle s'élève une montagne. Autour de cette montagne, il fait tourner le ſoleil, la lune, les étoiles, & les Ignorance des Indiens en aſtronomie, &c.

* Mém. de l'acad. des Inſcrip. tome 18.

autres planetes. Au deſſus du ciel des planetes, il en examine ſix autres; ſéjour heureux qu'habitent les intelligences du ſecond ordre, pures ou purifiées. On ne peut montrer plus d'ignorance en aſtronomie. L'eſprit humain ſe repaît toujours de fables, avant que d'obſerver la nature. Les Indiens étoient capables d'exceller dans les ſciences, ſi des contemplations creuſes n'avoient pas comme abſorbé leur génie. On leur attribue l'invention des échecs & celle des chiffres arabes. Leur période actuelle, précédée de pluſieurs autres entierement fabuleuſes, remonte, ſelon le calcul de M. Fréret, à l'an 3102 avant Jeſus-Chriſt *.

Leur génie inventif.

La ſuperſtition ſeule a pu établir dans l'Inde une ancienne coutume, encore ſubſiſtante, qui fait frémir la nature. Après la mort d'un homme, une de ſes femmes a droit de ſe faire brûler vive ſur ſon bûcher. Elles ſe diſputent quelquefois cet avantage, & les Brahmines les y exhortent comme à une œuvre très-méritoire. De quoi ne ſont pas capables des imaginations échauffées par un délire ſuperſtitieux?

Les femmes ſe brûlent par ſuperſtition ſur le bûcher de leurs maris.

* Mém. de l'acad. des Inſcript. *ibid.*

On transforme dieu en tyran ; on croit l'honorer par l'effuſion du ſang humain ; on trouve la ſainteté dans des excès de folie ou de fureur, tandis que la religion ne reſpire que douceur & que ſageſſe. La cauſe de tant de maux, répandus en divers tems ſur toute la ſurface de l'univers, c'eſt que les hommes n'ont preſque jamais conſulté la raiſon ſur un objet de la plus grande importance.

SCYTHES ET CELTES.

Réflexions sur les Scythes & les Celtes.

NOUS laiſſons aux érudits l'hiſtoire des Scythes (aujourd'hui les Tartares) , & celle des Celtes , anciens habitans de la Gaule , qu'ils appellent Gomérites , comme deſcendans de Gomer , petit-fils de Noé. Que peut-on ſavoir des antiquités de peuples ſans littérature & ſans monumens; de peuples errans qui ne vivoient que de leurs troupeaux ou de brigandages ? Il ſuffira de peindre à grands traits leur caractère , quand ils paroîtront ſur la ſcène.

Barbarie extrême des Scythes.

A en juger par les peintures de Juſtin & d'Horace , les Scythes avoient des mœurs & des vertus dignes d'être propoſées pour modèles. Mais s'ils ignoroient entierement l'agriculture , qui donne naiſſance à la vie civile ; ſi , comme le dit Hérodote , leurs filles ne pouvoient ſe marier , ſans avoir tué un ennemi de leur propre main ; s'ils ſe faiſoient un plaiſir de boire dans les crânes de ceux qu'ils avoient inhumainement maſſacrés ; ſans parler des victimes humaines qu'ils im-

moloient à leurs dieux ; certainement on pouvoit propoſer de meilleurs modeles. Leur morale & leur politique étoient celles des brigands, qui obſervent entre eux certaines lois, parce que les principes de l'équité naturelle ſont dans tous les hommes, & forment les nœuds de toute ſociété. On verra les Scythes, connus ſous différens noms, inonder de ſang les plus belles contrées de l'univers. La paſſion de la guerre & du pillage, l'habitude d'une vie errante ; le deſir de ſe fixer dans un climat riche ou favoriſé de la nature, les faiſoient ſortir de leurs déſerts, comme des torrens qui ravageoient tout. Plus de 600 ans avant Jeſus-Chriſt, un déluge de ces brigands porta la terreur juſqu'en Egypte, d'où Pſammétícus ne les éloigna qu'à force de préſens.

Les Celtes, un peu moins féroces, quoique avec le même fond de mœurs, deviendront célèbres au tems des Romains. Preſque tous les peuples de l'Europe ſemblent avoir été de race celtique, à en juger par la reſſemblance des mœurs, des coutumes & des opinions. C'eſt un point qu'il importe peu d'examiner. Tous les hommes, d'ailleurs, ſe reſſemblent d'autant plus Nations celtiques.

qu'ils ſont plus près de l'état de nature, & que leur caractère naturel eſt moins altéré ou modifié par les inſtitutions civiles. à cet égard, il y a des rapports frappans entre l'ancien & le nouveau monde.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES sur les anciens Peuples d'Asie.

ON perdroit le tems à étudier l'hiſtoire des anciens peuples de l'Aſie-mineure, Phrygiens, Troyens, Lyciens, Lydiens, Miſiens, &c. puiſqu'on y trouveroit beaucoup de fables, & très-peu d'utilité. Nous ſavons qu'au tems de la guerre de Troie, environ douze ſiècles avant notre ère, l'opulence & les arts de luxe diſtinguoient déjà ces contrées fameuſes, que le commerce avoit enrichies. Les Phrygiens, en particulier, commercèrent avec de grands ſuccès. Ce que les Poëtes racontent de Midas, de Tantale, de Priam; ce qu'Hérodote dit des tréſors de Créſus porte ſur un fondement de vérité; & la fiction ou l'éxagération ſuppoſe, en ce genre, des faits réels. Homère n'auroit pas donné tant de magnificence au palais de Priam, ni tant de faſte aux Troyens, ſi l'or n'avoit abondé dans le pays. Peuples de l'Aſie-mineure.

Cette obſervation ſuffit, après la peinture des principales nations de Les Aſiatiques

devoient être subjugués.

l'Asie, pour faire juger que les Asiatiques en général, corrompus par la molleſſe, devoient tôt ou tard ſubir un joug étranger. Leurs tréſors & les avantages de leur climat étoient une amorce pour les conquérans ; des armes dorées, ſoutenues par des mains foibles, étoient une foible défenſe. Priam ſe plaint, dans Homère, que ſes enfans paſſent toutes les nuits en danſes & en feſtins ; & quand ? lorſque l'ennemi eſt aux portes. D'ailleurs, les Aſiatiques ayant perdu le ſentiment de la liberté, ne pouvoient prendre beaucoup d'intérêt au bien public : des eſclaves changent aiſément de maîtres.

Ancienne ſimplicité de mœurs.

Une choſe bien remarquable, au milieu du faſte de ces anciens tems, c'eſt la ſimplicité de mœurs qui ſubſiſtoit même dans les cours. Les parures magnifiques, les meubles ſomptueux, les parfums, la multitude d'eſclaves, n'empêchoient pas les grands d'exercer leurs mains à des ouvrages que nous regardons comme ſerviles. Homère en fournit pluſieurs exemples. Les fils de Priam préparent eux-mêmes le char de leur pere, y attelent des mules & des chevaux, & y chargent le coffre. Les femmes ne ſe montrent en public que voilées : elles travaillent

dans leurs appartemens ; elles vont laver leurs robes à la rivière. On trouve dans Moyſe des tableaux ſemblables. Les raffinemens du luxe n'étoient pas connus, parce que les arts n'étoient point perfectionnés, & que la force des premiers uſages ne ſe perd qu'inſenſiblement. Cette antique ſimplicité de mœurs, mériteroit plus d'éloges, ſi elle avoit été le fruit de la raiſon & de la ſageſſe, plutôt que celui des circonſtances ; mais elle étoit mêlée à trop de vices, à une ignorance trop groſſière, pour exciter une juſte admiration. On en peut juger par l'hiſtoire même des patriarches.

Cette ſimplicité ne venoit pas de vertu.

L'Aſie fut le berceau du genre humain, de la ſociété, & des arts & des ſciences. Ce que nous allons voir en Europe, outre les rapports avec notre façon de penſer & de vivre, a de quoi nous intéreſſer davantage par la nature des objets. Tous les reſſorts de l'eſprit humain ſe déploieront à nos regards dans la Grèce ; & la grandeur romaine étendra encore la ſphère de nos idées, de nos vues, & de nos ſentimens.

L'Europe ſupérieure à l'Aſie.

Fin de la première partie de l'hiſtoire ancienne.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE GRECQUE.

Idée générale de l'hiſtoire grecque.

Au nom de la Grèce, l'eſprit ſemble ſe repoſer de ſes fatigues. Après avoir parcouru tant d'eſpaces ténébreux, ſans routes certaines, il entrevoit le jour brillant de l'hiſtoire ; il apperçoit de vrais héros, des ſages célèbres, des génies immortels, des chefs d'œuvre de perfection ; il goûte d'avance le plaiſir d'avancer les efforts de la liberté, & les reſſources de la politique. Mais avant que d'arriver au terme où nous af-

pirons, les antiquités des Grecs ſe préſentent comme une barrière terrible. Nul peuple n'a débité tant de fables ſur ſon origine. Chaque ville de ce petit coin de la terre, vante ſes dieux, ſes demi-dieux, en raconte des choſes extravagantes, & défigure entièrement l'hiſtoire par un long tiſſu d'abſurdités. C'eſt, pour les ſavans, la matière de toutes ſortes de ſyſtêmes & de conjectures. Oſons ignorer, ſans honte, ce qui ne pourroit s'apprendre qu'au préjudice des connoiſſances eſſentielles. Quelques obſervations utiles ſur les premiers Grecs doivent ſuffire à notre curioſité.

Fables de ce peuple.

PREMIERE ÉPOQUE.

Depuis les tems fabuleux, juſqu'à la guerre contre les Perſes.

CHAPITRE PREMIER.

Des tems fabuleux & héroïques.

Les premiers Grecs furent des ſauvages.

L'ANCIENNETÉ des Grecs eſt généralement reconnue. On les fait deſcendre de Javan, fils de Japhet; opinion qu'il ſeroit fort inutile de vouloir approfondir. C'étoient au commencement de vrais ſauvages, qui n'avoient preſque rien de l'homme, ni raiſon, ni ſentimens, ni ſociété. Leurs premières découvertes * furent d'apprendre à conſtruire des cabanes, à ſe nourrir de glands & à ſe couvrir de peaux. Bien loin d'avoir la moindre idée de police, ils ignoroient même le mariage; ils vivoient en bêtes féroces. Un tel ſpectacle eſt humiliant

* *Pauſan. in Arcad.*

pour le genre humain ; mais il nous apprend ce que nous devons aux lois & aux arts, ſans leſquels nous ſerions encore abrutis dans cet état.

Vers l'an 2000 avant notre ère, une colonie, peut-être égyptienne, conquit la Grèce, & y répandit vraiſemblablement les premieres notions du culte religieux, l'un des moyens qui a le plus contribué à civiliſer les hommes. On croit que les fameux Titans, Saturne, Jupiter, &c. adorés depuis comme dieux, étoient les chefs de cette colonie. Elle fit peu de progrès. Les anciennes mœurs ſubſiſtoient encore, quand de nouveaux étrangers s'établirent dans le pays, raſſemblerent les familles errantes, leur firent connoître les avantages de la vie ſociale, fonderent quelques villes, ou plutôt quelques bourgades, dont les noms devoient un jour être célebres. Les royaumes d'Athènes, d'Argos, de Sparte, de Thèbes, prirent naiſſance au ſein de la barbarie.

Des étrangers s'établirent dans la Grèce.

Diverſes révolutions phyſiques, déluges, tremblemens de terre, qui ſemblent avoir détaché du continent quelques îles de la mer Egée, retarderent beaucoup, en Grèce, l'établiſſement fixe des ſociétés & la culture des mœurs.

Obſtacles au progrès de la ſociété en Grèce.

Les invaſions & les brigandages perpétuels y mettoient un plus grand obſtacle. L'Attique, patrie des Athéniens, étant un pays ſtérile ; éprouva moins ces derniers malheurs. Auſſi les Athéniens ſe glorifioient-ils d'être iſſus de la terre qu'ils habitoient (*Autochthonès*).

Fondation d'Athènes par Cécrops.

Cécrops, Egyptien, s'y établit 1582 ans avant notre ère. Il épouſa la fille du roi Actée, & ſuccéda au trône. Il fonda la ville d'Athènes, connue d'abord ſous le nom de Cécropie. Il humaniſa ces peuples féroces, ſoit en leur donnant une religion, ſoit en les ſoumettant aux lois de l'union conjugale, tellement ignorée juſqu'alors, que les enfans portoient le nom de leur mère, parce que les pères étoient rarement connus. D'autres lois furent établies ; on éleva des tribunaux. L'aréopage,

Il établit l'aréopage.

deſtiné à punir les meurtres, eſt le plus fameux monument de Cécrops. Aucun tribunal n'a eu tant de réputation. Les jugemens s'y rendoient de nuit, en plein air, ſans qu'il fût permis de prêter l'oreille à l'éloquence. Une ſimple expoſition du fait décidoit les juges ; & jamais, ſelon Démoſthène, ils ne rendirent un jugement qui ne fût celui de l'équité.

Danaüs &

Ainſi des étrangers jetèrent en Grèce

les fondemens de la vie civile. L'Egyptien Danaüs, maître du royaume d'Argos, y introduisit l'agriculture & les arts d'Egypte. Le Phénicien Cadmus, établi dans la Béotie, peupla Thèbes, fit connoître l'art de cultiver la vigne, l'art de fondre & de travailler les métaux; enfin il enseigna l'écriture alphabétique, germe précieux des plus vastes connoissances.

Cadmus introduisent les arts dans la Grèce.

Les Grecs, passionnés pour la fable, donnèrent à ces inventions humaines une origine céleste. Ils vouloient tout tenir des dieux, non par reconnoissance, mais par vanité. Leur mythologie ténébreuse obscurcit, dénature tout; elle rend méconnoissables même les dieux, qu'ils avoient empruntés des Egyptiens & des Phéniciens. Mais à travers ces ténebres, on voit les efforts de la barbarie contre les bienfaiteurs du genre humain. Triptolème, le compagnon de Cérès, courut souvent risque d'être massacré, en inspirant le goût de l'agriculture; Bacchus essuya les mêmes périls, en procurant aux Grecs les avantages de la vigne. C'est que plus les hommes sont malheureux & ignorans, plus ils sont stupidement aveugles sur leurs véritables intérêts. Un travail avantageux les

Passion des Grecs pour les fables.

Ils s'opposèrent d'abord à l'agriculture

rebute, des lois salutaires leur paroissent un joug intolérable; & ils préferent la licence, l'oisiveté, les horreurs d'un état sauvage, aux biens infinis de la société, dont ils redoutent la gêne. L'Amérique en fournit encore des exemples. Partout, chez les peuples, même policés, les hommes soupirent pour le bonheur, & rejettent souvent le moyen d'y parvenir.

Ligue & conseil des Amphyctions.

Cependant les Grecs, divisés sous une foule de petits rois, toujours en guerre les uns avec les autres, sentirent qu'ils ne pouvoient avoir de force & de sureté qu'en s'unissant. Amphyction, peu de tems après Cécrops & après le déluge de Deucalion, commença un établissement qui devint un chef-d'œuvre de politique. Douze villes se liguerent pour leur intérêt commun. Leurs députés devoient se rendre aux Thermopyles deux fois l'an. Ils formoient le conseil des Amphyctions, si célebre dans la suite de l'histoire, qui jugeoit en dernier ressort les affaires des confédérés. On employoit la force des armes contre les rebelles. La religion cimenta cette ligue respectable, & le conseil étoit spécialement chargé de la défense du temple de Delphes, où l'on venoit

Temple

de toutes parts conſulter l'oracle d'Apollon. Quelle influence n'avoit pas ce motif ſur des ames ſuperſtitieuſes ? On ne pouvoit en faire uſage pour une meilleure fin. de Delphes.

Il faut laiſſer aux poëtes le récit de la guerre de Thèbes, de l'expédition des Argonautes, & du ſiege de Troie. Les faits hiſtoriques ſont ici comme noyés dans les fables. Je me borne ſeulement à un petit nombre de réflexions.

La guerre de Thèbes, où ſept rois ſe liguerent contre Etéocle, eſt un terrible monument de la haine fraternelle. Deux frères ſe diſputent la couronne, & finiſſent par ſe tuer l'un l'autre, après avoir inondé de ſang leur patrie. La deſtruction de la ville eſt le fruit de leur querelle. Quoique l'injuſtice d'Etéocle ſemblât juſtifier Polynice, tous les anciens ont regardé celui-ci comme indigne de ſépulture, parce qu'il avoit allumé, dans ſa patrie, le feu de la guerre; tant les ſentimens d'humanité s'élevent contre l'ambition & l'intérêt perſonnel. Guerre de Thèbes.

Le voyage des Argonautes dans la Colchide, ſur lequel on a fait mille conjectures, fut une entrepriſe d'autant plus digne de célébrité, que les Expédition des Argonautes.

Grecs avoient moins de reſſources pour la navigation. Fort ignorans en aſtronomie, ils ſe dirigeoient ſeulement par la grande Ourſe. Ils ne connoiſſoient probablement ni les ancres ni la ſonde. Leurs vaiſſeaux, ou plûtôt leurs barques ſe tiroient aiſément ſur le rivage. Cependant, à en croire Euſtathe, célebre commentateur d'Homère, le commerce du Pont-Euxin étoit le but de leur expédition. Suppoſé le fait, nous devons admirer une ſi grande entrepriſe, tentée avec de ſi petits moyens.

Guerre de Troie. Celle qu'ils exécuterent en Aſie peu d'années après, fait une époque fameuſe. Toute la Grèce unit ſes efforts pour venger l'injure d'un Grec. Les richeſſes de Priam, la grandeur de Troie, ne purent triompher de cette ligue. La puiſſance aſiatique ſuccomba, pour la premiere fois, ſous les coups de la valeur européenne, & l'exemple de Pâris enſeigna aux princes qu'une paſſion peut entraîner la ruine d'un état.

Priſe de Troie, en 1209, ſelon les marbres d'Arundel. On place ordinairement la priſe de Troie l'an 1184 avant Jeſus-Chriſt. Mais, ſelon la chronologie des marbres d'Arundel trouvés à Paros, elle arriva l'an 1209. Ces marbres anciens fixent les époques depuis Cécrops juſ-

ques au tems de Philippe : par rapport à l'ancienne chronologie, nous n'avons pas de regle plus ſure ; ils n'ont cependant été gravés que 264 ans avant notre ère.

Malheurs qui ſuivent la priſe de Troie.

L'expédition de Troie, ſi glorieuſe aux Grecs, leur fut également nuiſible, & par les déſordres qu'occaſionna une longue abſence des rois, & par les entrepriſes des pirates & des brigands, qui ſaiſirent l'occaſion d'attaquer les peuples. Environ quatre-vingts ans après, on eſſuya des malheurs encore plus funeſtes. Hercule, malgré ſes exploits, avoit été exclu de la couronne de Mycènes. Les Héraclides, ſes deſcendans, s'étoient vus contraints de quitter la Grèce, où la haine les perſécutoit. Ils y rentrerent en armes, lorſque leur patrie déchirée & abattue devoit être néceſſairement la proie du plus fort. Argos, Sparte, Mycenes, furent aſſervies. La terreur ſe répandit de tous côtés. Alors pluſieurs colonies paſſerent la mer, & s'établirent dans les îles & ſur les côtes de l'Aſie-mineure. Celles des Ioniens, des Eoliens & des Doriens ſont les plus célebres.

Les Héraclides.

Colonies aſiatiques.

Depuis long-tems, Minos, roi de Crete, que les poëtes ont fait juge des enfers, s'étoit dit inſpiré pour établir

Lois de Minos en Crète.

des lois nouvelles. Mais ſi l'humanité nous ſert de regle, ces lois, quoique Lycurgue les ait priſes pour modele, nous paroîtront peu dignes d'une origine miraculeuſe; car elles ſe rapportoient principalement à la guerre, & n'empêchèrent jamais les troubles & les diſcordes civiles. Minos forma de braves guerriers, qui furent des citoyens turbulens. Il ne permit pas aux jeunes gens de révoquer en doute la ſageſſe des principes qu'on leur inculquoit. C'eſt ce que Platon trouve admirable, mais ce qui enracine les préjugés & les abus, ainſi que les bons principes. Le reſpect pour les lois ne peut-il donc pas s'allier avec l'uſage du ſens commun ? Le célibat étoit défendu en Crète. On aſſure, ſans aucune vraiſemblance, que le légiſlateur autoriſa des vices contre nature, afin que les pères ne fuſſent pas trop chargés d'enfans.

CHAPITRE II.

Barbarie des ſiècles héroïques ; ſuperſtitions, &c.

LES ſiècles héroïques furent des tems de barbarie. On peut s'en rapporter au peintre des anciennes mœurs. Homère eſt, à cet égard, un excellent hiſtorien ; & nous tirons, de ſes fables mêmes, les vraies connoiſſances qui ont de quoi nous intéreſſer. Les ſiècles héroïques furent barbares.

Au milieu de la barbarie, dont nous citerons des exemples, ſe maintenoit une liberté altière, d'autant plus chere aux hommes, qu'ils ſont moins amollis par les inſtitutions ſociales. Tant de rois célebres, qu'on imagine ſi puiſſans, n'avoient qu'une foible autorité ſur leurs ſujets. Ils délibéroient dans un conſeil particulier ; une aſſemblée générale confirmoit ou rejettoit la déciſion. Opiner le premier, écouter les plaintes, juger les différends, commander les troupes, étoient les prérogatives du prince, ajoutons-y celle de préſider à la religion. Erechtée, roi d'Athènes, ſépara, le premier, en faveur de ſon frère Butès, Pouvoir des rois très-limité. Ils préſidoient à la religion.

le ſacerdoce d'avec l'empire ; exemple qui ne paroît pas avoir eu des imitateurs. En un mot, le gouvernement des Grecs étoit le même que celui de preſque toutes les nations barbares, gouvernées par leurs coutumes, plutôt que par l'autorité de leurs chefs, dont elles dépendent en peu de choſes.

Les Grecs ignoroient le droit des gens.

Les Grecs faiſoient leur principale occupation de la guerre, ſans connoître le droit des gens, néceſſaire pour en adoucir ou en corriger les horreurs. Ce droit fondé ſur les premiers principes de la nature & de la morale, eſt au fond celui de l'humanité même, auquel il faut ajouter les conventions réciproques des nations entre elles. Un peuple a, envers un autre peuple, les devoirs d'un homme envers un autre homme. Le motif de ſa propre conſervation peut autoriſer la violence. Mais celui qui tue ſans que ſa vie ſoit attaquée, celui qui enleve, par les armes, le bien d'autrui, eſt un brigand ou un aſſaſſin, digne de l'exécration & de la vengeance publique. De même toute guerre injuſte eſt un attentat d'autant plus atroce, qu'elle produit plus de meurtres & de brigandages ; & toute guerre eſt injuſte, lorſque

Idée de ce droit.

lorſque les paſſions la font entreprendre, ou qu'elle excède les bornes preſcrites par l'équité naturelle. Les ames ſenſibles n'entendront jamais qu'avec horreur, ce mot, qu'on croiroit tiré de la langue des Cannibales, *le droit du plus fort*. C'étoit pourtant le droit des Grecs.

Ce qu'ils appeloient vertu.

On doute qu'ils euſſent quelque idée générale de vertu; parce que le mot *aretè* qui l'exprime ne ſignifioit alors que bravoure. Dans cet état de guerre & d'invaſions continuelles, la bravoure, il faut en convenir, devoit ſuppléer, en quelque ſorte, aux vertus. Féroces dans les combats, féroces après la victoire, ils traitoient leurs priſonniers, comme des victimes dévouées à la cruauté. Les femmes, les princeſſes, réduites en ſervitude, eſſuyoient des traitemens plus inſupportables que la mort. En un mot, exterminer ſes ennemis, ou en faire des eſclaves, c'étoit alors & ce fut encore long-tems le but de la guerre. Les repréſailles ne pouvoient donc être qu'affreuſes. Combien de ſiècles ſe ſont écoulés, avant que les hommes ſentiſſent qu'il eſt de leur intérêt de faire du bien à leurs ſemblables, ou de leur faire le moins de mal qu'ils peuvent, quand

Férocité dans la guerre; cruauté envers les vaincus.

ils ſont malheureuſement forcés de nuire.

Ignorance de l'art militaire, prouvée par le ſiège de Troie.

Ces héros, ces grands capitaines de l'Iliade ignoroient l'art militaire au point que le ſiège de Troie ne reſſemble point à un ſiège. Leur camp étoit fort éloigné de la ville ; l'eſpace libre entre-deux ſervoit de champ de bataille. On ne voit point de circonvallation, ni d'attaques, ni d'eſcalade, ni de machines de guerre. Dans les combats, la force du corps faiſoit tout ; l'adreſſe ne ſe montroit qu'à lancer des traits ; le premier coup d'épée décidoit ordinairement du ſort des guerriers. Leurs chars rendoient ſouvent inutiles les conducteurs, & ne pouvoient ſervir, en mille rencontres, qu'à embarraſſer les combattans. Il n'y avoit pas d'autre cavalerie. Enfin, le grand art étoit de tendre un piège & dreſſer une embuſcade, ou de ſurprendre un parti. Le grand objet étoit de piller ; car le butin tenoit lieu de paye, & il ſe partageoit entre les chefs & les ſoldats. C'eſt encore un trait de reſſemblance avec les mœurs germaniques.

Quelle étoit la flotte des Grecs ?

Douze cents vaiſſeaux compoſoient la flotte des Grecs au ſiège de Troie ; mais les plus grands, ſelon Homère, portoient ſix vingts hommes. Il n'y

entroit point de fer ; l'uſage de la ſcie étoit alors inconnu. Ces vaiſſeaux pourroient donc ſe comparer à des canots de ſauvages.

Point d'aſtronomie chez les anciens Grecs.

L'extrême ignorance des Grecs en aſtronomie peut donner une idée de leur navigation. Ils n'eurent long-tems que des années de trois, de quatre, ou de ſix mois. Ils ne connoiſſoient qu'un très-petit nombre de conſtellations, & qu'une ſeule planète, Vénus ; encore crurent-ils juſqu'à Pythagore, que la Vénus du matin n'étoit pas celle du ſoir. Sans doute, les Egyptiens & les Phéniciens qui s'établirent en Grèce, n'y avoient point apporté les ſciences de leur patrie.

Les ſciences & les lettres ne purent être cultivées que fort tard.

D'ailleurs, pouvoient-elles germer dans ces cantons déchirés par la diſcorde & par la guerre ? C'eſt au ſein de la tranquillité & de l'aiſance, qu'elles ont coutume de fleurir avec les lettres & les arts. Auſſi les Grecs de l'Aſie-mineure jouirent-ils les premiers du double avantage d'être heureux & inſtruits. Homère illuſtra cette contrée, environ trois cents ans après la guerre de Troie. Ses deux poëmes épiques, malgré leurs défauts qu'une eſpèce de fanatiſme littéraire s'efforce en vain de pallier, ſont des prodiges de génie &

Homère dans l'Aſie mineure.

des ſources d'inſtruction. La vérité des peintures, indépendamment du ſublime de la poëſie, intéreſſe infiniment ceux qui aiment à connoître les mœurs antiques.

Groſſièreté des mœurs héroïques.

Ses deſcriptions des feſtins que faiſoient les Grecs, prouvent encore la groſſièreté de leurs mœurs. Les rois eux-mêmes aſſomment un taureau ou égorgent un bélier ; ils les coupent en pièces, après les avoir dépouillés ; ils les font griller ; ne ſachant pas les rôtir. Agamemnon ſert le dos d'un bœuf à Ajax. Ils mangent en gloutons malpropres. Qu'on ne s'étonne pas des injures qu'ils ſe diſent publiquement dans la colère. Leurs dieux ne ſont guère moins barbares, ni plus maîtres de leurs paſſions.

Lois favorables à l'agriculture.

Par d'anciennes lois attribuées à Triptolème, il étoit défendu de faire du mal aux animaux ; & l'on ne pouvoit offrir aux dieux que les fruits de la terre. La ſuperſtition abolit ces lois, favorables à l'agriculture. Cécrops avoit défendu pareillement d'immoler des animaux. Les premiers légiſlateurs, perſuadés avec raiſon que l'agriculture civiliſeroit les peuples, s'étoient beaucoup attachés à cet objet, juſqu'à limiter la quantité de terres qu'on pour-

roit avoir ; juſqu'à défendre d'aliéner l'héritage de ſes ancêtres, & d'hypothéquer une dette ſur des terres labourables.

Le mariage ne méritoit pas moins d'attention. Auſſi puniſſoit-on l'adultère. Le coupable payoit une amende au mari qui avoit pu le convaincre ; & le père de la femme infidelle rendoit à ſon gendre tous les préſens, qu'il en avoit reçus pour le mariage. Quoique les aînés euſſent des privilèges, on partageoit au ſort des ſucceſſions entre les enfans. Il y avoit peine de mort pour l'homicide ; mais il n'y avoit point d'officiers publics pour la recherche des meurtriers. Ceux-ci étoient libres pendant l'inſtruction du procès ; ils plaidoient contre les parens du mort, qui pourſuivoient la vengeance ; ils pouvoient les appaiſer ou s'enfuir ; tout délit ſe rachetoit à prix d'argent. Telle a été la juriſprudence de preſque tous les peuples barbares ; telle en particulier celle des Germains. Autrefois

Les *myſtères* d'Eleuſis, près d'Athènes, inſtitués en l'honneur de Cérès, ou, ſuivant la tradition fabuleuſe, par elle-même, étoient un excellent moyen d'adoucir les mœurs en inſpirant la ſageſſe, s'il en faut croire les auteurs Myſtères d'Eleuſis, très-vantés.

de l'antiquité. « C'eſt le plus grand des » biens, dit Cicéron, qu'Athènes nous » ait procuré parmi tant d'autres ; nous » avons appris d'elle, non-ſeulement à » vivre avec joie, mais encore à mou- » rir avec tranquillité, dans l'eſpérance » d'un avenir plus heureux *. »

Le ſecret inviolable des initiés paroît ſuſpect.

Il y a lieu de croire que ces myſtères, comme ceux des Egyptiens, dévoiloient aux initiés une doctrine fort ſupérieure aux ſuperſtitions vulgaires, & qu'ils annonçoient principalement l'unité de dieu & la vie future. Mais le ſecret inviolable dont ils étoient enveloppés, inſpire de juſtes défiances. S'il n'y avoit rien eu que de grand, de vraie & d'utile, pourquoi craindre la lumière ? « Caton s'étonnoit qu'un » aruſpice pût en regarder un autre » ſans rire ; ne pourroit-on pas dire la » même choſe de deux initiés ? » Cette réflexion de M. de Bougainville paroîtra encore plus juſte, ſi l'on penſe que les myſtères d'Eleuſis remontent à des tems de barbarie **. Il faut avouer cependant que des philoſophes, qui auroient connu la vérité & qui auroient

---

* *De leg.* 2..

** Voyez Mém. de l'Acad. des Inſcript. t. 21.

voulu la répandre, pouvoient craindre les yeux d'en peuple ſuperſtitieux juſqu'au fanatiſme.

Alors on croyoit aveuglément aux oracles, on ne faiſoit rien ſans les conſulter, & les artifices groſſiers des prêtres & des prêtreſſes en impoſoient à tout le monde. Les oracles peuvent ſe mettre à côté de l'aſtrologie judiciaire. C'étoit le fruit d'une fourberie intéreſſée & d'une folle ſuperſtition. Quelques merveilles qu'on en rapporte, un eſprit ſans préjugé ne ſauroit y ajouter foi, s'il examine le fond des choſes. Il verra des réponſes équivoques faites avec art, comme ſi la divinité craignoit d'être démentie par l'événement. Il verra des impoſtures prouvées, & il n'en faut qu'une pour faire ſoupçonner les autres. Il verra enfin des oracles & des devins chez les ſauvages, dans toutes les nations ſans lumières; preuve évidente qu'ils tirent leur origine de la foibleſſe de l'eſprit humain. Si l'on avoit conſervé des milliers de fauſſes prédictions, avec le petit nombre de celles que le haſard a vérifiées, peut-être n'y auroit-il point eu de diſpute ſérieuſe ſur une matière qui s'éclaircit aiſément, lorſque

Les oracles, nés de l'impoſture & de la ſuperſtition.

l'on conſulte la raiſon plutôt que l'autorité. *

La mythologie des Grecs eſt inexplicable.

Les extravagances de la religion ou de la mythologie des Grecs ſont aſſez connues. On s'eſt efforcé de les expliquer par des allégories & par des ſyſtêmes. C'eſt comme ſi l'on vouloit expliquer les rêves d'un homme en délire. La nation reçut les dieux que les étrangers lui apportèrent ; elle y en ajouta de ſa façon ; l'ignorance & le goût du merveilleux donnèrent du poids à toutes les fables, & les plus abſurdes trouvèrent des eſprits naturellement diſpoſés à les croire.

Théologie d'Homère & d'Héſiode, pleine d'abſurdités populaires.

Il eſt certain que les poëtes ont ſuivi les traditions vulgaires. Homère & Héſiode, ſon contemporain, ont été nommés avec fondement les théologiens du peuple. Quoique leur Jupiter commande aux dieux, quoique la théogonie d'Héſiode renferme l'idée d'un chaos, d'où l'intelligence ſuprême a tiré le monde ; les vérités primitives diſparoiſſent dans leurs ouvrages, comme une goutte d'eau dans la mer. Il étoit réſervé aux philoſophes, ſinon

* Voyez l'*Origine des lois, &c.* troiſieme partie.

d'établir la vérité, du moins de décrier les erreurs.

Théologie sublime faussement attribuée à Orphée.

On a prétendu qu'Orphée, avant la guerre de Troie, avoit enseigné une théologie sublime ; on lui a attribué des poësies admirables sur la divinité. Proclus en cite ce passage : *Tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, étoit originairement contenu dans le sein fécond de Jupiter. Jupiter est le premier & le dernier, le commencement & la fin ; de lui dérivent tous les êtres, &c.* Le poëte des Argonautes se trouve ici transformé en un Platon. Mais il faut des preuves de ce prodige, & tout semble prouver le contraire : les prétendues poësies d'Orphée ont été faites long-tems après lui.

Les Grecs croyoient la vie future.

Un jugement à subir après la mort, des récompenses pour les justes, des supplices pour les méchans : c'est ce que la religion grecque proposoit de vraiment utile. Ce dogme de l'immortalité est si beau par lui-même ; si salutaire par ses conséquences, qu'il peut effacer bien des erreurs en matière de religion. Malheureusement l'Elysée & le Tartare des anciens étoient peints d'une manière absurde ; & il devoit arriver tôt ou tard qu'en méprisant ce

que la fable y avoit mêlé de faux ; on mépriſeroit auſſi le vrai confondu avec la fable.

Utilité des jeux de la Grèce.

Nous ne devons pas finir cet article ſans parler des jeux de la Grèce ; inſtitution reſpectable dans ſon origine, mais qui dégénéra en abus, comme tous les établiſſemens dont l'utilité dépend de certaines circonſtances. Ces jeux formoient des guerriers par les exercices du corps, la courſe, la lutte, le pugilat, &c. Ils inſpiroient cette noble émulation, qui brave les fatigues & les dangers par le ſeul motif de la gloire : ils rapprochoient les Grecs déſunis, & faiſoient naître dans leur ame des ſentimens de concorde, qui pouvoient ſeuls les rendre heureux. Toute hoſtilité ceſſoit alors : on goûtoit les mêmes plaiſirs, on vivoit en bons compatriotes, on ſentoit les avantages d'une paiſible union ; & il étoit difficile qu'on ne ſouhaitât de l'entretenir.

Abus qui en reſultèrent.

Lorſque dans la ſuite les athlètes formèrent une profeſſion ſéparée, très-onéreuſe au public par les dépenſes qu'ils exigeoient ; lorſque le goût des ſpectacles devint une folle paſſion qui étouffa le patriotiſme ; ces jeux furent un des fléaux de la Grèce. Du tems

de Solon, les athlètes victorieux avoient déjà des penſions conſidérables, qu'il ſe crut obligé de réduire. Le mal s'accrut de jour en jour, depuis que Périclès, (comme nous le verrons bientôt,) ſacrifia le bien public aux amuſemens du peuple.

Jeux olympiques.

Les jeux olympiques, les plus célèbres de tous, dont l'établiſſement eſt attribué à Pélops, ſe faiſoient à Olympie dans le Péloponnèſe. On les rétablit l'an 884 avant notre ère; & dès-lors ils furent célébrés tous les quatre ans. Les olympiades, ou l'intervalle de quatre années, d'une de ces fêtes à l'autre, marquent l'ordre chronologique des faits. La première commence 776 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Olympiades.

Il eſt tems de parcourir les ſiècles hiſtoriques, & de voir la liberté & les lois frayer la route aux grands hommes, dont la Grèce pouvoit s'énorgueillir, plutôt que de ſes divinités fabuleuſes & de ſes héros barbares. Nous gagnerions peu à connoître tous les petits états de cette petite contrée. Sparte & Athènes demandent ſeules une étude particulière.

CHAPITRE III.

Gouvernement, législation & mœurs de Sparte.

Révolution dans la Grèce.

UNE révolution presque générale avoit changé la face de la Grèce. Naturellement inquiets, irrités par le malheur & l'oppression, les Grecs s'étoient lassés d'obéir aux rois, comme les rois eux-mêmes s'étoient rendus indignes de commander. Quelques-uns ayant secoué le joug, les autres suivirent leur exemple. Les anciens royaumes, devenus des républiques, se gouvernoient sur un nouveau plan, qui tenoit encore de la barbarie; mais l'esprit de liberté fermentoit par-tout, & n'attendoit que des génies capables de le diriger, pour faire éclore des prodiges d'héroïsme.

Etablissement des républiques

Etat de Sparte avant Lycurgue.

Sparte ou Lacédémone en devoit donner l'exemple, quoiqu'elle conservât ses rois, dont on respectoit l'origine. Depuis que les Héraclides avoient repris le Péloponnèse, deux princes de leur race occupoient conjointement le trône. Ce partage de la royauté, source éternelle de dissensions, déchiroit un état dépourvu de bonnes lois.

Lycurgue parut enfin pour la gloire & le bonheur de ſa patrie.

Il étoit fils d'Eunome, roi de Sparte, tué dans une ſédition. Après la mort de Polydecte, ſon frere aîné, qui ne laiſſa point d'enfans, mais dont la veuve étoit enceinte, il monta ſur le trône. Il pouvoit d'autant plus aiſément s'y maintenir, que cette princeſſe amoureuſe lui offrit ſa main, & promit de ſe faire avorter s'il l'acceptoit. Lycurgue eut horreur de la propoſition, diſſimula cependant, gagna du tems juſqu'aux couches de la reine, prit grand ſoin du jeune prince qu'elle mit au monde, le reconnut, & gouverna en qualité de ſon tuteur.

Avant J. C. 898. Lycurgue renonce à la couronne.

Une action ſi généreuſe ne le garantiſſant pas des ſoupçons, il ſe retira, & voyagea en Crète, en Ionie, peut-être juſqu'en Egypte, pour étudier les mœurs & les lois des nations. Sparte le regrettoit, parce que les déſordres ſe multiplioient en ſon abſence. On le preſſa de revenir; les deux rois le demandèrent comme le peuple. Il revint; & jugeant que des lois particulières ne pouvoient réformer, ni une mauvaiſe conſtitution, ni un peuple licencieux, il réſolut de couper dans le vif, de tout changer à la fois. Une

Ses voyages & ſon retour.

Il entreprend de tout réformer.

pareille entrepriſe n'exigeoit pas moins de prudence que de courage. A l'exemple de Minos, ſon modèle, il fit parler un oracle, afin de paroître inſpiré. C'étoit beaucoup ; mais le ſecours des hommes étoit auſſi néceſſaire. La perſuaſion ne pouvant avoir aſſez de force, il crut devoir employer la crainte. Les principaux citoyens, qui approuvoient ſon plan de réforme, ſe montrèrent ſous les armes au moment de l'exécution. Perſonne n'oſa réſiſter.

Gouvernement mixte ; les trois pouvoirs.

Lycurgue, ſans abolir la royauté, que partageoient les deux branches de la maiſon des Héraclides, créa un gouvernement mixte où trois pouvoirs ſe balançoient mutuellement. Il ne laiſſa guère aux rois que le commandement des armées & le reſpect attaché au trône. Il établit un ſénat, de vingt-huit membres, outre les deux princes, pour tenir en équilibre ceux-ci & le peuple ; de façon que l'autorité royale ne pût dégénérer en tyrannie, ni la liberté populaire en révolte. Le ſénat devoit examiner & propoſer les affaires ; le peuple devoit approuver ou rejetter les propoſitions, & par conſéquent poſſédoit le pouvoir légiſlatif. Les ſénateurs étoient à vie ; ce qui

rendoit leur autorité plus redoutable.

Quoique Hérodote & Xénophon attribuent à Lycurgue l'établiſſement des éphores, (opinion contraire au ſentiment d'Ariſtote & de Plutarque), on ne place cet établiſſement qu'environ cent trente ans après le légiſlateur. Ce fut un moyen que le roi Théopompe imagina, pour tenir le ſénat en bride. Cinq magiſtrats annuels choiſis par le peuple, ſous le nom d'éphores, eurent le droit de caſſer, d'empriſonner les ſénateurs, & même de les punir de mort. Leur autorité s'étendoit juſques ſur les rois, qu'ils pouvoient arrêter & ſuſpendre de leurs fonctions, juſqu'à ce qu'un oracle ordonnât de les rétablir. On dit que la femme de Théopompe lui reprochant d'avoir affoibli la royauté, par cette nouvelle magiſtrature, il répondit : *Au contraire, je l'ai rendue plus forte, puiſqu'elle ſera plus durable.* Mais l'expérience prouva que ſi les éphores ne renverſèrent pas le gouvernement, c'eſt que Lycurgue avoit cimenté très-ſolidement ſon ouvrage : un pouvoir permanent qui tenoit du deſpotiſme, étoit trop contraire à l'eſprit républicain.

Etabliſſement des éphores 130 ans après Lycurgue.

Ce légiſlateur ſavoit combien les lois ſont impuiſſantes ou fragiles ſans

Lycurgue ſoutient

les lois par les mœurs.

les mœurs. Il vint à bout de les unir & de les fortifier par leur influence réciproque. Son objet, ſelon Plutarque, étoit de faire de Lacédémone une ſeule famille, où tous les citoyens raſſemblés comme des abeilles, & travaillant de concert au bien public, fuſſent tout entiers à la patrie *. Ç'auroit été une chimère dans un vaſte état. Mais Lycurgue réaliſa une idée ſi ſupérieure aux vues ordinaires de la politique.

Il bannit la pauvreté & les richeſſes.

Pour bannir en même tems la pauvreté & les richeſſes, ces deux ſources de corruption, il mit les biens en commun, & fit un partage égal des terres. Aux monnoies d'or & d'argent, il en ſubſtitua une de fer extrêmement lourde, qui, hors de Sparte, ne pouvoit être d'aucune valeur. Il proſcrivit tous les arts de luxe & d'agrément; il ordonna que les planchers des maiſons ne ſeroient faits qu'avec la cognée, & les portes qu'avec la ſcie. Il détruiſit enfin les cauſes de l'inégalité civile; & en rendant les richeſſes mé-

* On ne comptoit que neuf mille citoyens dans la ville, & trente mille à la campagne. Les premiers ſe nommoient proprement *Spartiates*, & les autres, *Lacédémoniens*.

prisables, ou, pour mieux dire, nulles, il fit que, dans la pauvreté générale, il n'y eut réellement point de pauvres. L'intérêt, la fraude, l'injustice, la volupté, la molleſſe, devoient périr faute d'alimens.

Tables publiques.

L'obligation de manger à des tables publiques, extrêmement frugales, maintenoit cette égalité & cette concorde, dont le légiſlateur ſentoit l'importance. On y exerçoit la raiſon, ainſi que la ſobriété. On s'y entretenoit de choſes utiles. Une raillerie fine ſervoit à corriger les défauts; mais on ne l'employoit qu'avec prudence, & ſi quelqu'un témoignoit en être bleſſé, on s'en abſtenoit d'abord. La vertu étoit plus efficace que notre politeſſe trompeuſe, pour empêcher les maux dont la langue ſe rend coupable.

Education des enfans pour la république.

Il falloit ſurtout que l'éducation formât des hommes, tels que Lycurgue les vouloit. Ce fut un des principaux objets de ſes ſoins, & le ſuccès répondit à ſes eſpérances. Les enfans, comme appartenans à l'état, étoient élevés pour l'état. Les nourrices ne les garrottoient point de langes, & ils en étoient mieux conformés & plus forts; elles leur apprenoient à ne rien craindre dans les ténèbres, & à ne jamais

ſe plaindre ſans beſoin. Dès l'âge de ſept ans, livrés aux maîtres publics, on les formoit tous aux mêmes habitudes, parce qu'ils devoient remplir les mêmes devoirs. On les exerçoit à la fatigue, à la douleur, à l'obéiſſance la plus prompte. Ceux qui ſe diſtinguoient davantage commandoient aux autres; mais ſous les yeux des anciens, toujours attentifs à les reprendre & à les corriger. Nulle action ne paſſoit pour indifférente; les jeux mêmes étoient des exercices de courage & de vertu. Chaque vieillard ſe regardoit comme le père de toute la jeuneſſe; la jeuneſſe trouvoit dans chaque vieillard, un cenſeur dont elle reſpectoit les avis, la ſageſſe & l'autorité.

Autorité des anciens.

Si l'on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture, uſage cenſuré par une foule d'écrivains, il n'y avoit en cela qu'une ſimple apparence de vol; puiſqu'ils prenoient ce qui leur étoit abandonné par les lois. On vouloit les accoutumer de bonne heure aux ruſes de guerre, à la vigilance & aux périls. Quand ils ſe laiſſoient ſurprendre, on les châtioit ſévèrement. Ils ne pouvoient devenir voleurs, n'ayant pas le moindre motif de voler: ils devenoient hardis & adroits, parce qu'il falloit né-

Pourquoi on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture.

ceſſairement l'être. Les mœurs de Sparte ont juſtifié cette pratique. C'eût été ailleurs une folie, ou un vice dangereux.

Comment on exerçoit la raiſon.

En même tems que les corps ſe durciſſoient au travail, l'eſprit & la raiſon ſe cultivoient, non par des études ſtériles ou ennuyeuſes, mais par l'habitude continuelle de juger & de raiſonner. Les enfans, admis aux repas publics, y entendoient ſans ceſſe des diſcours qui valoient les meilleures leçons. On les interrogeoit ſouvent ſur des points de politique & de morale; on leur demandoit ce qu'ils penſoient de telle action, de tel homme; on exigeoit qu'ils répondiſſent promptement, en peu de mots, & d'une manière judicieuſe. De-là cette pénétration & cette juſteſſe d'eſprit, ce laconiſme nerveux, ces belles ſentences des Spartiates. L'énergie de leur ſtyle peignoit la force de leur ame. Leur exemple démontre que l'habitude peut tout.

Les femmes s'exerçoient comme les hommes.

Lycurgue étendit plus loin ſes vues. Il changea, pour ainſi dire, les femmes en hommes, afin que des mères foibles ne tranſmiſſent pas leur foibleſſe à leurs enfans. Il les aſſujettit aux exercices mâles qui rendent le corps ſain & robuſte. On lui a reproché des abus contraires à la pudeur, ſurtout d'avoir fait paroître les filles nues dans les jeux, où

Abus contraires à la pudeur.

elles s'exerçoient à la lutte, où elles danſoient en public ; où cependant elles excitoient la jeuneſſe à la vertu, tantôt par l'aiguillon des louanges, tantôt par celui de la raillerie. Plutarque eſt l'apologiſte de cette coutume, auſſi-bien que celle de prêter ſa femme à d'autres hommes, pour donner à l'état des enfans mieux conſtitués, ou de plus grande eſpérance. Il eſt vrai que la force des lois conſerva long-tems la pudeur. Quelqu'un demandant à un Spartiate la peine qu'on infligeoit aux adultères, il répondit : *Comment y auroit-il à Sparte un adultère* ? Mais le libertinage ayant enfin pénétré au ſein de la république, changea en poiſon des coutumes que l'ancienne vertu juſtifioit. Les femmes de Sparte furent décriées dans la Grèce ; & Ariſtote attribue au mépris des bienſéances les déſordres qui perdirent l'état.

Empire qu'avoient les femmes ſur les hommes.

Tant que ces femmes furent à l'épreuve des paſſions, l'empire qu'on leur avoit donné ſur les hommes ne pouvoit être qu'avantageux. Elles reſpiroient l'héroïſme, & le communiquoient par leur conduite. Une mère dit à ſon fils, pour le conſoler d'une bleſſure qui le rendoit boiteux : *Va, mon fils, tu ne peux plus faire un pas ſans te ſouvenir de ta valeur.* Quel courage ces ſenti-

mens devoient inſpirer ! *Vous autres Lacédémoniennes*, diſoit une étrangère à l'épouſe de Léonidas, *vous êtes les ſeules qui commandiez aux hommes.* — *Auſſi*, répliqua-t-elle, *ſommes-nous les ſeules qui faiſons des hommes.* Mais avec un tel aſcendant, ſi les femmes venoient à ſe corrompre (& on les y expoſoit trop) Sparte étoit perdue.

Loi pour les jeunes époux.

Cependant le légiſlateur avoit réglé par des lois rigides le commerce des deux ſexes. Un jeune mari ne pouvoit même voir ſa femme qu'à la dérobée : l'amour, loin d'amollir & de corrompre, ne devoit être qu'un encouragement au devoir. On mépriſoit le célibat; il privoit des honneurs & des ſoins qu'on rendoit à la vieilleſſe. Un jeuue homme dédaignât de ſe lever devant un illuſtre capitaine célibataire, & lui dit : *Tu n'as point d'enfans, qui puiſſent un jour me rendre cet honneur, & ſe lever devant moi.*

Mépris du célibat.

Oiſiveté fauſſement reprochée aux Spartiates.

Toute ſcience ſpéculative, tout art mécanique, étant interdits aux citoyens, ils paſſoient leur vie, en tems de paix, à la chaſſe & à d'autres exercices, ou à des converſations qui n'avoient rien de frivole. Etoit-ce une vie oiſive, comme le prétendent quelques auteurs ? non, ſans doute, puiſque jamais peuple ne

s'occupa plus ardemment du bien public. Il falloit, à la vérité, être Spartiate, pour ſe faire une occupation ſérieuſe juſques dans les ſalles d'aſſemblée, où l'on ne faiſoit que diſcourir. Mais des hommes avides d'inſtructions ne manquent pas de matières intéreſſantes, dans un état libre & vertueux; les affaires publiques y ſont l'affaire de chaque citoyen.

Philoſophie des Spartiates

Le reproche d'ignorance groſſiere paroîtra auſſi injuſte, quand on réfléchira ſur les ſoins que donnoient les Spartiates à la culture de la raiſon. Autant ils dédaignoient l'art des ſophiſtes & des rhéteurs, autant s'appliquoient-ils à bien penſer, à bien dire, & à cette eſpèce de philoſophie qui, ſans verbiage, ſans ſubtilité, forme le jugement & les mœurs. *Laconiſer* & philoſopher étoient, diſoit-on, une même choſe. Sparte aimoit la poëſie, comme un moyen d'échauffer l'ame, & de la porter aux actions ſublimes. On ne peut qu'applaudir à cette chanſon lacédémonienne, que Plutarque nous a conſervée: plus elle eſt ſimple & naïve, plus elle devoit produire d'effet. Voici la traduction d'Amiot.

Leur poëſie utile.

CHŒUR DES VIEILLARDS.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

CHŒUR DES JEUNES GENS.

Nous le ſommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

CHŒUR DES ENFANS.

Et nous un jour le ſerons
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Le plan de Lycurgue étoit admirable dans les circonſtances.

Enfin, pour juger du plan de Lycurgue, il faut ſe tranſporter dans ſon ſiècle. Il voyoit, au milieu des troubles de la Grèce, ſa patrie foible par elle-même, agitée de factions, pleine de déſordres, expoſée aux entrepriſes de ſes voiſins. Il voulut former une république guerrière, invincible, à l'abri des malheurs qu'entraîne la corruption au-dedans, & de ceux qu'amènent les attaques du dehors. Projet certainement admirable, & mieux exécuté qu'aucun autre plan de légiſlation. Il n'écrivit point ſes lois: il voulut que l'éducation les imprimât dans les cœurs. Tout ce qui n'étoit pas eſſentiel, & pouvoit dépendre des circonſtances, il crut devoir l'abandonner à la ſageſſe des citoyens, une fois imbus de bons principes. Il réuſſit enfin à rendre durable un gou-

Lois non écrites.

vernement fondé ſur l'auſtérité des mœurs. S'il ferma la porte aux étrangers qui n'apportoient rien d'utile, ce ne fut pas, comme Thucidide le ſuppoſe, de peur qu'ils n'imitaſſent la vertu des Spartiates ; ce fut plutôt de peur que ceux-ci ne contractaſſent les vices des étrangers. Sa *Xénélaſie*, cette loi contre les étrangers, n'excluoit aucun homme de bien, aucun talent digne de Lacédémone : elle n'étoit qu'une barrière oppoſée à la contagion ; & l'on doit convenir qu'elle s'accordoit parfaitement avec le principal objet de Lycurgue.

Xénélaſie, ou excluſion des étrangers.

Courage des Spartiates.

Selon les vues du légiſlateur, les Spartiates vivoient toujours comme dans un camp ; ils marchoient au combat avec autant de gaîté que de bravoure : alors ils ſembloient avoir un dieu à leur tête. Lycurgue connoiſſoit trop le cœur humain, pour ne pas craindre que tant de courage ne fît naître l'ambition. Il s'efforça d'en extirper le germe ; perſuadé que Sparte ne ſeroit véritablement heureuſe, qu'en ſe contentant de ſa liberté, de ſa pauvreté, & en repouſſant ſes ennemis, ſans aſpirer jamais à la domination ni aux conquêtes. Il ordonna qu'on ne feroit la guerre que pour ſe défendre ; qu'on ne pourſuivroit point l'ennemi vaincu ; qu'on n'enlèveroit point

Lycurgue veut prévenir leur ambition.

point ſes dépouilles ; & qu'on n'auroit point de flotte, afin de n'être pas tenté de courir la mer.

Une preuve de la ſageſſe de ces réglemens, en général, c'eſt qu'ils produiſirent un effet durable. Les paſſions enchaînées par les mœurs, excepté peut-être l'ambition du commandement, furent preſque toujours ſoumiſes aux lois, dans un eſpace de cinq ſiecles. Sparte obtint l'eſtime & la confiance de la Grèce ; elle en fut long-tems l'arbitre, parce qu'elle méritoit de l'être. Le tems qui altere tout, mina enfin & abattit ce grand ouvrage ; mais ſa durée doit paroître prodigieuſe à quiconque obſerve les penchans de la nature.

Effet durable des lois de Lycurgue.

Je ne prétends point que les mœurs des Spartiates, ni leur forme de gouvernement, ſoient un modele accompli. On outre ſouvent les éloges comme la critique ; &, en exaltant une perfection imaginaire, on dépouille la vertu réelle de ſa douceur & de ſes charmes. L'auſtérité lacédémonienne, pouſſée à l'excès, offroit des ſpectacles terribles pour l'humanité. Elle étouffoit la pitié & les affections naturelles, ces précieux ſentimens, qu'il ſeroit affreux de ne pouvoir concilier avec les devoirs de citoyen. C'étoit une barbarie de faire

Dureté quelquefois barbare des Spartiates

Ils fai-

Soient périr les enfans infirmes.

périr, pour n'avoir que de bons ſoldats, les enfans infirmes ou d'une complexion délicate ; d'autant plus que le tempérament pouvoit ſe fortifier, & les talens militaires ſuppléer à la foibleſſe du corps*. C'étoit une barbarie, pour accoutumer les enfans à la douleur, de les déchirer de coups de verges ſur l'autel de Diane, quelquefois juſqu'à la mort, ſans qu'ils oſaſſent lâcher une plainte. Les meres ſe piquoient de recevoir ſans émotion, de recevoir même avec des tranſports de joie, la nouvelle que leurs fils avoient expiré glorieuſement les armes à la main : comme ſi l'amour de la patrie devoit éteindre la tendreſſe maternelle. De ſemblables excès donnoient au caractere des Spartiates une âpreté farouche qui les porta ſouvent à la cruauté.

Enfans cruellement traités.

Mères trop inſenſibles.

Cruauté envers les Hélotes.

On ne peut lire ſans horreur les traitemens inhumains dont ils accabloient les Ilotes ou Hélotes. C'étoit un peuple voiſin, qu'ils avoient réduit en eſ-

---

* On vouloit même que les rois fuſſent de haute taille. Les éphores, ſelon Théophraſte, condamnèrent à une amende Archidamus, pour avoir épouſé une très-petite femme. *Elle nous donnera*, diſoient-ils, *non des rois, mais des roitelets.*

clavage. Ces malheureux eſclaves, employés à l'agriculture & aux travaux mécaniques, étoient traités moins en hommes qu'en bêtes. Non-ſeulement on les enivroit, pour inſpirer aux enfans l'horreur de l'ivreſſe & de l'intempérance, mais encore on envoyoit quelquefois la jeuneſſe en embuſcade pour les maſſacrer. On faiſoit mourir tout Hélote, diſtingué par ſa taille ou par ſa mine, comme un ennemi de la nation. De telles barbaries ne peuvent être imputées à Lycurgue; elles commencerent probablement, ſelon Plutarque, après une révolte des eſclaves contre les maîtres. En ſont-elles moins odieuſes.

N'examinons point ſi l'eſclavage eſt compatible avec le droit naturel, excepté le cas où des ennemis vaincus ne pourroient être remis en liberté, ſans que les vainqueurs s'expoſaſſent à un danger imminent. Ne recherchons point à quel titre on peut vendre la liberté d'un homme, ni comment il peut la perdre en naiſſant, quoique attachée à ſa nature. L'ancien uſage de toutes les nations ſoutiendroit difficilement cet examen. Du moins diſons hardiment qu'un eſclave ne ceſſe pas d'être homme, que ſes ſervices Droit des eſclaves.

augmentent les droits de la nature ; & que, l'opprimer ſans juſtice, c'eſt lui fournir des raiſons de s'armer contre ſes tyrans.

Les Spartiates dignes de grands éloges, malgré leurs défauts.

Les Spartiates mériteroient donc beaucoup plus d'éloges, ſi la douceur avoit tempéré leurs vertus auſteres, s'ils avoient eu la première de toutes les vertus, l'humanité. Mais le mépris des richeſſes & l'amour de la gloire & de la patrie, l'obéiſſance aux lois, le courage héroïque, les ont immortaliſés dans les annales du monde. Une infinité de traits admirables les caractériſent. Ils avoient en général la grandeur d'ame de ce Pédarète, qui, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents membres du conſeil, témoigna ſa joie de ce que *Sparte avoit trouvé trois cents citoyens meilleurs que lui.*

Trait de Pédarète.

Ils étoient beaucoup moins ſuperſtitieux que la plupart des autres nations, & le culte ſe ſentoit de la ſupériorité de leur jugement. Toutes les ſtatues des divinités, même de Vénus, étoient armées, afin que la religion concourût avec les vues politiques. Les ſacrifices & les offrandes étoient de peu de valeur, afin qu'une dépenſe inutile ne dégoûtât point de la piété, ou ne la rendît point onéreuſe aux

citoyens & à l'état. Les longues prieres étoient interdites, & on demandoit ſeulement aux dieux qu'ils favoriſaſſent les gens de bien; priere dont Socrate faiſoit plus de cas, que des offrandes & des cérémonies de ſon pays. Les funérailles étoient fort ſimples comme le reſte, & tendoient à faire mépriſer la mort. Ainſi la philoſophie pratique ſembloit diriger tous les actes de religion.

Temple conſacré à la Crainte; pourquoi.

Sparte avoit un temple conſacré à la Crainte, près du lieu où s'aſſembloient les éphores. C'eſt que les Spartiates regardoient la crainte, comme un reſſort eſſentiel du gouvernement. En effet, ſelon la penſée de Plutarque, *les plus timides, à l'égard des lois, ſont les plus courageux contre les ennemis; & ceux-là craignent le moins de ſouffrir, qui craignent davantage d'être blâmés.* Sparte en eſt la preuve.

Précaution de Lycurgue, pour faire obſerver ſes lois.

Environ 900 ans avant notre ère, fut établie cette république fameuſe qui préſida long-tems aux affaires de la Grèce. Lycurgue trouva de grands obſtacles, & les ſurmonta par ſon génie & ſa patience. On dit qu'il alla conſulter l'oracle de Delphes, pour rendre plus inviolables ſes ordonnan-

ces ; qu'il en fit jurer auparavant l'obſervation juſqu'à ce qu'il fût de retour ; que l'oracle confirma ſes lois, & déclara que Sparte, en les obſervant, ſeroit la plus illuſtre ville du monde ; qu'alors il ſe laiſſa mourir de faim, dans la vue de réduire les Spartiates à ne pouvoir ſe dégager de leur ſerment. Mais les circonſtances de ſa mort ſont incertaines. Le merveilleux, toujours ſuſpect, ne relève point la gloire des grands hommes : il répand plutôt des nuages ſur leurs actions & ſur leur mérite.

Sa mort.

Guerre contre les Meſſéniens.

L'hiſtoire de Sparte, depuis Lycurgue juſqu'à l'invaſion des Perſes, offre peu d'objets avérés & intéreſſans. Deux guerres contre les Meſſéniens, voiſins de cet état, finirent par la ruine d'Ithome, de leurs autres places, & enfin de leur liberté. Les paſſions, parurent dès-lors violer les lois de Lygurgue. Selon M. l'abbé de Mably, ce ne furent que *des momens de diſtraction réparés par un long exercice de vertu* ; mais nous ne connoiſſons point aſſez de détails pour vérifier cet éloge ; & l'on peut douter ſurtout que la vertu de Sparte ait été la modération. Les traits fréquens d'injuſtice, qu'on verra dans la ſuite de

l'hiſtoire, répandent beaucoup de nuages ſur la réputation d'un peuple ſi vanté.

Dans la ſeconde guerre des Meſſéniens, l'oracle ordonna, dit-on, aux Spartiates qui avoient été vaincus, de faire venir d'Athènes un général. Les Athéniens, charmés de leur embarras, leur envoyérent le poëte Tyrtée, boiteux, contrefait, mépriſé dans ſa patrie; & ce ridicule général leur procura la victoire, par l'enthouſiaſme guerrier dont ſes chants embraſerent les ſoldats. C'eſt apparemment une fiction de poëte.

Avant J. C. 684. Le poëte Tyrtée, général.

Croyons plutôt les belles paroles que l'on cite de Léon, un des rois de Sparte. Quelqu'un lui demandant ſous quel gouvernement les hommes pouvoient vivre avec le plus de ſureté; il répondit, *ſous celui où les ſujets ne ſont ni riches ni pauvres, où la probité trouve beaucoup d'amis, & où la fraude n'en trouve aucun.* Le même prince dit un jour, au ſujet de ceux qui avoient remporté le prix aux jeux olympiques: *Leur gloire ſeroit bien plus grande, s'ils avoient pris tant de peine pour devenir vertueux.* Ces traits nous inſtruiſent, au-lieu que les détails de la guerre contre les Meſſéniens, & d'une

Belles paroles du roi Léon, ſur le meilleur gouvernement.

Autres belles paroles de ce prince, ſur les jeux olympiques.

autre guerre contre les Argiens, ne pourroient que nous ennuyer.

On verra bientôt Lacédémone trouver une rivale dans Athènes. Le tableau qu'il faut tracer auparavant de cette derniere république, fera connoître la différence de leur caractere, de leurs principes & donnera l'idée d'une légiſlation toute nouvelle.

CHAPITRE IV.

République d'Athènes. — Lois de Solon. — Piſiſtrate.

Gouvernement d'Athènes, établi par Théſée, vers l'an 1259 avant J. C.

L'ATTIQUE fut long-tems diviſée en douze bourgades indépendantes. Vers le tems de la guerre de Troie, Théſée les réunit en un corps de peuple, & forma une eſpece de république, dont la capitale étoit Athènes. Il diſtribua les citoyens en trois claſſes, nobles, laboureurs, & artiſans. Celle des nobles, beaucoup moins nombreuſe que les autres, les égaloit ou même les ſurpaſſoit en pouvoir, parce qu'elle avoit toutes les dignités entre les mains. Cette forme de gouvernement ſe maintint juſqu'au roi Codrus, qui ſe dévoua pour la patrie à

Codrus, vers l'an 1095.

une mort glorieuſe, s'il faut en croire des récits pleins d'oracles & de prodiges, où l'hiſtorien ſemble n'être qu'un rédacteur de traditions populaires.

Archontes

Les Athéniens plus qu'aucun autre peuple de la Grèce, reſpiroient l'indépendance. Un différend, ſurvenu entre les deux fils de Codrus, fournit l'occaſion d'abolir la royauté. On déclara Jupiter ſeul roi d'Athènes. Des magiſtrats, nommés archontes, furent chargés du gouvernement. Leur magiſtrature, perpétuelle & héréditaire pendant trois ſiècles, reſſemblant trop à la puiſſance royale, on en réduiſit la durée, d'abord à dix ans, enſuite à un; & l'on créa neuf archontes, afin que partageant l'autorité, ils donnaſſent moins d'ombrage. Le premier des neuf s'appeloit proprement l'*archonte*. Son nom déſignoit l'année courante.

Avant J. C. 624. Dracon, légiſlateur.

Athènes n'avoit point encore de lois écrites. Ainſi les magiſtrats ſe régloient, dans les jugemens ſur leurs idées du juſte ou de l'injuſte, c'eſt-à-dire, ſouvent ſur leurs caprices; car où les regles manquent, tout eſt arbitraire. Le déſordre fit connoître la néceſſité des lois. Dracon, vertueux archonte, vers l'an 624 avant Jeſus-Chriſt, parut digne du glorieux miniſtere de légiſlateur;

Extrême sévérité de ses lois.

mais il tomba dans un excès de sévérité. Il ordonna des peines capitales pour tous les délits sans distinction ; disant que les plus légers lui paroissoient mériter la mort, & qu'il ne pouvoit trouver d'autre punition pour les plus graves. Maxime absurde & cruelle, propre à détruire la société, sous prétexte d'en bannir le vice. Il voulut même qu'on fit le procès aux choses inanimées, (telles qu'une statue) qui auroient tué un homme par accident ; & qu'on les bannît avec exécration, pour inspirer l'horreur du meurtre. Ces petits moyens, susceptibles de ridicule, semblent dégrader plutôt qu'affermir la législation. Les lois de Dracon, écrites avec le sang, comme le disent les anciens, se détruisirent d'elles-mêmes, parce qu'elles étoient impraticables.

Divisions entre les citoyens.

Ce joug une fois brisé, les Athéniens, par la pente naturelle de leur génie, passerent d'un extrême assujettissement à une licence extrême. Les pauvres, accablés de dettes, tourmentés par leurs créanciers, réduits à devenir esclaves & à vendre même leurs enfans, se soulevoient sans retenue contre les riches ; & ceux-ci étoient exposés à des violences capables d'a-

néantir leur fortune. Tous vouloient changer la forme de la république, au gré de leurs différens intérêts. Les montagnards qui étoient pauvres, demandoient la démocratie; les riches, habitans de la plaine, préféroient l'ariſtocratie; les habitans de la côte étoient décidés pour un gouvernement mixte, plus conforme à l'intérêt général. Solon eut la gloire de s'attirer la confiance de tous les partis, & d'être choiſi pour légiſlateur en des conjonctures ſi épineuſes.

Diſtingué par ſa naiſſance, inſtruit par ſes voyages, éclairé ſurtout par la philoſophie, qu'on dirigeoit alors à la politique; eſprit ſtudieux, homme aimable, bon citoyen, puiſqu'il refuſa même la royauté; Solon auroit pu, ſans doute, établir d'excellentes lois, ſi, ne conſultant que ſes lumieres, il n'avoit pas été entraîné par la force du caractère national. Pour ſatisfaire tous les partis à la fois, il uſa de tempéramens, qui laiſſerent ſubſiſter la racine de tous les maux. Ses lois, dit-il lui-même, étoient les meilleures que les Athéniens puſſent recevoir. En ce cas, Athènes étoit incapable d'un bon gouvernement, & l'on ne doit pas s'en prendre au légiſlateur.

Avant J. C. 594. Solon, nouveau légiſlateur.

Il veut contenter tous les partis.

Forme de la démocratie.

Le pouvoir ſuprême fut remis entre les mains du peuple, & les magiſtratures confiées aux principaux membres de l'état. Rien n'étoit plus ſage, pourvu que l'autorité des magiſtrats fût de nature à pouvoir réprimer le peuple, & contrebalancer ſa puiſſance ; mais le défaut d'équilibre devoit être pernicieux. Quoique les citoyens riches, ou d'une fortune honnête, formaſſent trois claſſes, & les pauvres une ſeule ; cependant les derniers, comme plus nombreux, ſe trouverent, par les diſpoſitions du légiſlateur, arbitres des affaires les plus importantes. C'étoit livrer la république à une populace inquiete, turbulente, aveugle. Dans les aſſemblées publiques, chacun eut droit de ſuffrage ſur la paix, la guerre, les finances, & ſur tout ce qui intéreſſoit directement la patrie. On pouvoit y appeler des jugemens du ſénat. Solon fit même ſes lois aſſez obſcures, pour que les appels fuſſent fréquens. Ainſi les lois, qu'on doit rendre également ſimples & claires, puiſqu'elles ſont la regle commune de la vie civile, devinrent une matiere de diſputes ; & la quatrieme claſſe, l'emportant ſur les trois autres enſemble, devint juge de ce qu'il ne lui

Quatre claſſes de citoyens.

Le petit peuple maître des délibérations & juge des délits.

convenoit pas de décider. Nous la verrons ſouvent expoſer l'état aux derniers malheurs.

D'un autre côté, le ſénat établi par Solon, compoſé de quatre cents perſonnes, (cent de chaque tribu *,) & qu'on augmenta dans la ſuite de deux cents; outre qu'il étoit trop nombreux pour délibérer avec ſageſſe, avoit trop peu d'aſcendant pour diriger la multitude. Les aſſemblées ordinaires du peuple ſe tenoient preſque tous les huit jours; tout citoyen, âgé de cinquante ans, avoit droit d'y haranguer; les talens d'un orateur ſéditieux, ou corrompu, pouvoient aiſément ſurmonter la prudence des ſénateurs, qui ne faiſoient que propoſer les affaires : il devoit y avoir un conflit perpétuel entre la tête & les membres, & par conſéquent de terribles convulſions dans tout le corps. *J'admire*, diſoit le Scythe Anacharſis à Solon, *que chez vous les ſages aient ſeulement le droit de délibérer, & que celui de décider appartienne aux fous.*

Le ſénat trop nombreux & trop foible.

* Cécrops avoit diviſé le peuple d'Athènes en quatre tribus, qu'il ne faut pas confondre avec les claſſes de Solon. Le nombre des tribus augmenta juſqu'à dix.

L'expérience prouva bien qu'Anacharſis avoit raiſon.

Solon rétablit l'Aréopage, & augmente ſon autorité.

L'unique remède à cet inconvénient fut le rétabliſſement de l'aréopage, preſque anéanti par Dracon, qui lui avoit ſubſtitué le tribunal des *éphètes*. Solon lui rendit ſon ancien luſtre. Il lui donna l'inſpection ſur les affaires publiques, & ſur l'éducation de la jeuneſſe, objet ſi important & ſi négligé de nos jours. Il le compoſa uniquement d'anciens archontes. Ce changement ne pouvoit être qu'avantageux à l'état; mais l'aréopage lui-même, quoique infiniment reſpecté, n'étoit pas une barrière aſſez forte contre les mouvemens populaires : une multitude effrénée, diſpoſant de tout, n'a plus d'oreilles pour les ſages, lorſque la paſſion l'emporte & la précipite.

Lois particulières.

En général, les lois particulières de Solon valoient beaucoup mieux que ſa forme de gouvernement; elles doivent être étudiées par ceux qui aiment à connoître les principes de la ſociété civile. J'en rapporterai quelques-unes ſur leſquelles la raiſon peut s'exercer utilement.

Sur les dettes.

Après avoir aboli toutes les lois de Dracon, excepté celles contre le meurtre, il réprima la dureté des créan-

ciers, & défendit les empriſonnemens pour dettes (ce qu'il ne faudroit pas étendre au commerce, ſelon la remarque de Monteſquieu ; l'intérêt public en ſouffriroit trop). On ajoute même qu'il abolit les dettes, afin de tirer facilement les pauvres de la miſere & de l'oppreſſion.

Sur les accuſations, & les cas d'émeute.

Pour animer le zele en faveur de tous les membres de l'état. il ordonna que chaque citoyen pourroit attaquer en juſtice quiconque feroit tort à un autre. Il ordonna que dans les émeutes & les factions, où l'on en viendroit aux voies de fait, tout citoyen ſeroit obligé de prendre parti ; (parce que les plus ſages embraſſeroient ſans doute le meilleur, & ſeroient auſſi les plus capables de ménager l'accommodement.)

Sur les teſtamens.

Il régla qu'au défaut d'enfans, on pourroit laiſſer ſon bien à qui l'on voudroit : (les teſtamens étant inconnus juſqu'alors, les biens paſſoient au plus proche héritier ; & reſtoient du moins dans les familles, ce qui étoit un avantage.) — Qu'un homme convaincu d'oiſiveté ſeroit réputé infâme après la troiſieme accuſation ; & que l'aréopage veilleroit ſur les moyens par leſquels chacun ſubſiſtoit : (les Egyptiens

avoient fourni cette loi, dont il ſemble que les nations modernes pourroient profiter.) — Qu'un fils qui diſſiperoit follement le bien de ſon pere, ou qui refuſeroit la ſubſiſtance à ſes parens, ſeroit de même déclaré infâme ; mais que ſi le pere ne lui avoit point fait apprendre de métier, le fils ne ſeroit pas obligé de le nourrir, ni ſujet aux peines de cette loi : (par-là le pere & les enfans ſe trouvoient également intéreſſés à remplir le vœu de la ſociété & de la nature.) — Qu'une femme ne porteroit à ſon mari que trois robes & des meubles de peu de valeur : (les dots, moins néceſſaires dans les républiques, pouvoient faire du mariage une eſpece de trafic très-dangereux, & d'ailleurs trop morceler le partage de familles.) — Qu'un citoyen qui fréquenteroit des femmes de mauvaiſe vie, ſeroit exclu de la tribune aux harangues, comme indigne par ſes mœurs de la confiance du peuple. — Qu'un archonte, coupable d'ivreſſe, ſeroit puni de mort ; (tant la tempérance eſt eſſentielle aux magiſtrats.) — Que les enfans, dont les peres auroient été tués en combattant pour la patrie, ſeroient élevés aux frais de l'état juſqu'à l'âge de vingt

Contre l'oiſiveté, les mauvais fils & les mauvais peres.

Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens tués, eſtropiés à la guerre, &c.

ans : (c'étoit un moyen efficace d'exciter & d'entretenir la valeur, comme l'infamie étoit pour la lâcheté une punition fort utile.) Piſiſtrate ordonna auſſi, quelque tems après, que les ſoldats eſtropiés à la guerre ſeroient nourris par la république.

Loi concernant les accuſateurs.

L'accuſateur qui n'avoit pas pour lui la cinquieme partie des ſuffrages, devoit payer une groſſe amende. » Solon, dit le célebre Monteſquieu, ſut » bien prévenir l'abus que le peuple » pourroit faire de ſa puiſſance dans » le jugement des crimes : il voulut » que l'aréopage revît l'affaire, que » s'il croyoit l'accuſé injuſtement ab» ſous, il l'accuſât de nouveau devant » le peuple ; que s'il le croyoit in» juſtement condamné, il arrêtât l'exé» cution, & lui fit rejuger l'affaire : » loi admirable qui ſoumettoit le peu» ple à la cenſure de la magiſtrature » qu'il reſpectoit le plus, & à la » ſienne même *. » Pourquoi donc Athènes commit-elle tant d'énormes injuſtices ?

Jugemens revus par l'aréopage

L'oſtraciſme.

On doit connoître l'oſtraciſme, par lequel des hommes illuſtres, devenus

* *Eſprit des Lois*, *l.* 6. *c.* 5.

ſuſpects, étoient bannis pour dix ans. Ce n'étoit pas une peine flétriſſante, mais une précaution pour diſſiper les ombrages du peuple. Il falloit ſix mille ſuffrages contre celui que l'on pourſuivoit. Le nombre des citoyens montant au plus à vingt mille, un homme irréprochable ſembloit devoir être en ſureté. Cependant l'ingratitude, l'envie & la cabale, triomphèrent quelquefois de la vertu même. L'époque & l'auteur de cette inſtitution politique ſont inconnus. Quelques-uns l'attribuent à Théſée; d'autres la diſent poſtérieure à Solon. L'oſtraciſme, ſous d'autres noms, étoit en vigueur dans un nombre de démocraties; mais il n'y produiſoit que du mal, parce qu'il n'y étoit pas reſtreint par de bonnes lois.

Loiſomptuaires. Sans étendre plus loin ces détails, il eſt à propos d'obſerver que le légiſlateur d'Athènes mit des bornes à la dépenſe de femmes, & aux frais des enterremens & des cérémonies religieuſes : deux objets qui intéreſſent plus ou moins la proſpérité publique, ſuivant la nature & les richeſſes d'un état. Les étrangers furent admis dans Athènes, mais exclus du gouvernement: une loi condamnoit à mort ceux qui paroîtroient dans les aſſemblées du peuple.

Etrangers exclus du gouvernement.

Il eſt certain que Solon n'atteignit pas au grand but de la légiſlation, à la tranquillité & au bonheur des citoyens : cependant il en connut les vrais principes. On en jugera par ce trait. Anacharſis lui parloit un jour de l'inutilité des lois, & les comparoit à des toiles d'araignée, où les foibles & les petits vont ſe prendre, mais que les riches & les puiſſans rompent ſans peine. *Les hommes*, répondit Solon, *gardent leurs conventions quand ils n'ont pas d'intérêt à les violer*; *il en ſera de même de mes lois* : *je les accommode tellement aux intérêts des citoyens*, *que tous ſentiront qu'il vaut mieux les obſerver que de les enfreindre.* Soit en politique, ſoit en morale, peut-on rien imaginer de mieux pour attacher les hommes au devoir, que de leur y faire trouver leur intérêt ? Et ne doivent-ils pas le trouver dans un bon gouvernement, où tout ſe rapporte au bonheur public, où le bien des particuliers eſt toujours uni au bien général ? Si donc l'effet ne répondit point aux eſpérances du légiſlateur, c'eſt que le gouvernement & les lois qu'il établit, s'accordoient peu avec le véritable intérêt des Athéniens. Anacharſis avoit tort de ſuppoſer que les lois ſont

Penſée d'Anacharſis & de Solon ſur les lois.

toujours impuiſſantes pour une partie du corps politique : Solon eut tort peut-être de ne pas donner aux ſiennes aſſez de force pour contenir la multitude. Mais il faut en convenir, les Athéniens étoient trop difficiles à gouverner. Qui ſait ſi les nouvelles lois n'étoient pas réellement les meilleures qu'ils euſſent voulu recevoir.

Dégoût de Solon.

Avant la mort du légiſlateur, ce peuple volage donna l'eſſor à ſon caractere. Chaque jour on propoſoit à Solon des changemens. Il ſe dégoûta au point d'abandonner ſa patrie ; & on lui permit de s'abſenter pour dix ans. De nouveaux voyages augmenterent ſes connoiſſances, tandis qu'on préparoit une révolution dans l'état. Il revint ; le mal étoit déjà incurable.

Ambition de Piſiſtrate.

Piſiſtrate ſon parent, homme riche, généreux, populaire, poſſédant l'art d'éblouir les citoyens par des qualités brillantes, & de les gagner par des careſſes trompeuſes, aſpiroit ſecrettement au pouvoir ſuprême. Mais Solon avoit pénétré ſes vues : *A votre ambition près*, lui diſoit-il, *vous êtes le meilleur des Athéniens.* Comme l'ambition change d'ordinaire les vertus en vices, Piſiſtrate devint fourbe pour s'élever. Il ſe bleſſa un jour de ſa pro-

Il ſe rend maître de l'état.

pre main, ſe montra en public couvert de ſang, réclama la protection du peuple, ſe diſant aſſaſſiné par les ennemis du peuple même. Un de ſes complices demande auſſitôt des gardes pour la ſureté d'un citoyen ſi précieux. On les accorde ; Piſiſtrate les emploie à s'emparer de la citadelle, & à établ r ſa domination.

Fin de Solon.

Solon fit des vains efforts pour ranimer dans les arts l'amour de la liberté. Un jour que l'uſurpateur lui envoya demander, ce qui lui inſpiroit tant d'audace ; il répondit hardiment *ma vieilleſſe.* Cependant gagné par la modération de Piſiſtrate, qui obſervoit & faiſoit obſerver ſes lois, il ſe rapprocha de lui, il lui donna des conſeils, & approuva ce qu'il voyoit d'équitable dans le nouveau gouvernement. La noble paſſion de s'inſtruire l'accompagna juſqu'au tombeau. *Je vieillis*, diſoit-il, *en apprenant beaucoup de choſes.*

Quelques vers de galanterie, compoſés dans ſa jeuneſſe, n'ont point obſcurci ſa réputation de ſage, acquiſe par tant de travaux & de vertus. Une de ſes lois portoit défenſe aux eſclaves de ſe parfumer, & de ſe livrer à un amour criminel, trop commun parmi

les Athéniens. Plutarque en conclut qu'il ſembloit l'autoriſer dans les autres, & qu'il ne ſut pas lui-même ſe défendre de l'amour. On pourroit en conclure ſeulement que les mœurs d'Athènes lui paroiſſoient impoſſibles à réformer.

Piſiſtrate chaſſé & rétabli.

Un tyran (les anciens donnoient ce nom à tout prince uſurpateur, & ſouvent aux rois légitimes), un tyran ne pouvoit vivre tranquille, ſur-tout dans cette cité orageuſe. Malgré ſa douceur & ſon habileté, Piſiſtrate fut bientôt contraint de s'enfuir. Il fut rétabli par un des principaux conſpirateurs, Mégaclès, à condition d'épouſer ſa fille. Selon le récit d'Hérodote, une femme déguiſée en Minerve, montée ſur un char, conduiſant Piſiſtrate, le fit recevoir, comme ramené par Minerve même. La ſuperſtition populaire fournit d'étranges reſſources aux impoſteurs. Cependant les factions ſe renouerent : Piſiſtrate ſe retira encore ; il demeura onze ans en exil ; mais il recouvra ſa puiſſance par de nouveaux artifices.

Il ſe ſert de l'agriculture, pour empêcher les cabales.

Alors il prit un meilleur ſyſtême de gouvernement. Au lieu d'attirer à la ville les habitans de la campagne, comme avoit fait le fameux Théſée ; il les aſſujettit prudemment aux ſoins de l'a-

griculture. Soit qu'il y employât l'autorité ou la perſuaſion, il en recueillit de grands avantages. On ceſſa de remplir la place publique & d'y cabaler ; l'agriculture occupa des hommes inquiets, les détourna de tout autre objet, les rendit moins attentifs au gouvernement qu'au produit de leur travail : on défricha les terres incultes, on améliora les autres. Piſiſtrate s'en fit payer le dixieme pour les beſoins de l'état. Ce ne fut pas ſans exciter des murmures ; mais ſon humanité adouciſſoit les rigueurs de l'impôt, & les cultivateurs gouterent les fruits de la paix. Il favoriſa les arts & les ſciences ; autre moyen de rendre un peuple docile. Il fit connoitre aux Athéniens les poëſies d'Homère, il éleva de ſuperbes édifices, il jeta les fondemens du temple de Jupiter Olympien. En un mot, il enſeigna aux princes l'art de régner ; &, quoique uſurpateur, il fit aimer un joug qui ſembloit aſſurer le bonheur public.

Il favoriſe les arts & les lettres.

Hipparque & Hippias, ſes deux fils, partagerent après lui l'autorité ſouveraine. Le premier avoit tout le mérite du père, & fut néanmoins aſſaſſiné par Ariſtogiton & Harmodius, ſes ennemis perſonnels ; le ſecond, naturel-

Avant J. C. 514. Enfans de Piſiſtrate.

lement doux, irrité de ce meurtre, & du péril auquel il s'étoit vu exposé lui-même, se rendit odieux par des excès de sévérité. Aristogiton, mis à la torture, nomma au lieu de ses complices plusieurs amis d'Hippias, qui les fit mourir sur le champ. Il finit par dire au tyran avec insulte : *Je ne connois plus que toi digne de mort.* Une femme, nommée Léœna, subit de même la question : craignant que la douleur ne lui arrâchat l'aveu qu'on demandoit, elle se coupa la langue avec les dents. Ces traits frappans ranimèrent l'esprit national. Le tyran fut chassé, & le gouvernement populaire fut rétabli. Nous verrons la liberté romaine naître d'une cause peu différente.

Le gouvernement populaire est rétabli.

Sparte opposée à la liberté d'Athènes

Sparte avoit secouru les Athéniens contre les Pisistratides. Cependant elle prit bientôt les armes pour leur donner de nouveaux maîtres, & même pour rétablir Hippias. Une pareille conduite ne peut se concilier avec cette vertu qu'on célebre tant ; mais l'ambition de préſider aux affaires de la Grèce entraînoit les Spartiates : ils commençoient à être jaloux de la puissance d'Athènes, ils craignoient que la liberté n'accrût sa réputation & ses forces, ils ne vouloient point de rivaux.

Leur

Leur rivalité même deviendra funeſte. Avant de voir ces deux républiques lutter contre les forces de l'Aſie, réfléchiſſons un moment ſur la différence de leur caractere, & ſur les progrès de l'eſprit humain parmi les Grecs.

CHAPITRE V.

Parallèle de Sparte & d'Athènes. — Progrès de l'eſprit humain. — Les ſept Sages, &c.

LYCURGUE & Solon ayant ſuivi des ſyſtêmes tout différens, ſoit parce que leurs idées n'étoient pas les mêmes, ſoit parce que le génie de leurs citoyens ne comportoit pas les mêmes lois; Sparte & Athènes devoient néceſſairement former entre elles un contraſte ſingulier. Celle-là étoit dévouée à la guerre; aucun citoyen ne pouvoit avoir d'autre objet, ni choiſir d'autre occupation; il falloit être un héros ou renoncer à ſa patrie: celle-ci n'excluoit rien, admettoit tous les arts, toutes les études; chaque Athénien devoit être ſoldat au beſoin, & pouvoit être d'ailleurs tout ce qu'il vouloit, pourvu qu'il fît quelque choſe. Là, Lafortune

Différence de Sparte & d'Athènes.

Les occupations.

une pauvreté rigoureuſe, briſant les reſſorts de l'avarice & de l'intérêt, ne laiſſoit aux paſſions d'activité que pour la gloire & pour les choſes publiques : ici, la vue des richeſſes animoit l'induſtrie, le commerce, les talens, & partageoit le cœur entre l'intérêt de l'état & celui de la fortune. Là, on contractoit dès le berceau l'habitude d'une parfaite obéiſſance, la vie ſe paſſoit à obéir, les magiſtrats & les généraux n'avoient beſoin que d'un ſigne pour l'exécution de leurs volontés : ici, on ſouffroit impatiemment la ſujétion & la contrainte ; on aimoit la licence ſous le nom de liberté ; on ſe livroit à ſes caprices ; on bravoit ſouvent les lois & les magiſtrats, parce que leur foible autorité pouvoit devenir le jouet d'une aſſemblée populaire.

L'obéiſſance aux lois.

L'extrême auſtérité des Spartiates, devenue par l'éducation une ſeconde nature, affermiſſoit un gouvernement fondé ſur les mœurs, & la vigueur du gouvernement la ſoutenoit à ſon tour contre les penchans de l'humanité. Les mœurs athéniennes, amollies par le goût des plaiſirs, flottantes par l'inſtabilité des principes, ne pouvoient être corrigées par un mauvais gouvernement, & devoient en augmenter les

Les mœurs par rapport au gouvernement.

vices & les abus. Le Spartiate fier, dur, impérieux, voudra toujours donner la loi ; il deviendra ſouvent injuſte & cruel, en ſuivant un ſyſtême régulier de politique : l'Athénien vaillant, magnanime, ſpirituel, induſtrieux, doux & poli, mais vain, frivole, inconſtant, fera de belles actions, de beaux ouvrages, & une infinité de grandes fautes qui entraîneront la ruine d'Athènes. Ce parallèle peut ſervir d'explication aux événemens.

Le caractère national.

La maniere dont les deux peuples traitoient les eſclaves, montre aſſez la différence de leur caractère. En comparaiſon des Hélotes, les eſclaves d'Athènes étoient les hommes les plus heureux. Ils avoient action en juſtice contre leurs maîtres, en cas de vexation ; on leur permettoit d'acheter des fonds de terre, & de ſe racheter eux-mêmes quand ils avoient amaſſé une ſomme ; on les affranchiſſoit ſouvent par récompenſe, ou par pure généroſité, & alors ils ſe choiſiſſoient des patrons qui prenoient en main leurs intérêts. Autant les Hélotes abhorroient, à juſte titre, les Spartiates ; autant les eſclaves des Athéniens devoient s'attacher à leurs maîtres, s'il eſt poſſible de faire aimer l'eſclavage.

Les Athéniens traitoient humainement leurs eſclaves.

Les lettres commencent à fleurir.

Cette humanité, qui s'étendoit juſqu'aux animaux, venoit, ſans doute, en grande partie de la culture de l'eſprit. Déjà ſe développoit en Attique le goût des lettres, ſi capable d'adoucir les mœurs.

Théâtre.

Theſpis inventa le théâtre du tems de Solon. Quoique le légiſlateur lui reprochât de débiter en public des menſonges, l'art dramatique bien dirigé pouvoit être une ſource d'inſtruction comme de plaiſir.

Bibliothèque publique. Poëtes à la cour.

Piſiſtrate enrichit Athènes d'une bibliothèque publique. Son fils Hipparque eut à ſa cour le Poëte Simonide : il y attira cet Anacréon, qui charme encore les eſprits par l'élégante naïveté de ſes vers. Archiloque, Stéſichore, Alcée & Sapho, avoient déjà mis en vogue la poëſie lyrique. Les anciennes colonies grecques ſe glorifioient alors d'être la patrie des auteurs célebres. Rien n'eſt plus favorable au génie, que la tranquillité & le bonheur dont on jouiſſoit depuis long-tems.

Philoſophie, d'abord toute morale & politique.

Dès que les rayons de la littérature & du goût ſe font ſentir, ils produiſent une fermentation avantageuſe dans les têtes bien organiſées. De nouvelles idées naiſſent en foule : on cherche le beau & le vrai ; on travaille à s'inſtruire ; on ſent la néceſſité de l'étude :

la philoſophie commence à paroître. Heureuſement ſes premiers regards ſe porterent vers les objets les plus eſſentiels, la morale & la politique. Il étoit naturel que des citoyens ſtudieux, dans un pays de liberté, s'occupaſſent d'abord de ce qui pouvoit contribuer au bonheur de l'homme & à celui de l'état.

Converſation des anciens ſages.

Plutarque rapporte une converſation des anciens Sages, dans laquelle on diſcute cette queſtion ; *Quel eſt le gouvernement populaire le plus parfait* ? Voici leurs réponſes, traduites par Rollin. Solon dit que c'eſt *celui où l'injure faite à un particulier intéreſſe tout les citoyens.* Bias ; *celui où la loi tient lieu de tyran*, (c'eſt-à-dire, de roi). Thalès ; *celui où les habitans ne ſont ni trop riches ni trop pauvres.* Anacharſis ; *celui où la vertu eſt en honneur, & le vice abhorré.* Pittachus ; *celui où les dignités ne ſont accordées qu'aux gens de bien & jamais aux méchans.* Cléobule ; *celui où les citoyens craignent plus le blâme que la loi.* Chilon ; *celui où les lois ſont écoutées & ont du crédit, & non les orateurs.* Périandre *, tyran de Corinthe, leur

* Il eſt bien étrange qu'on ait mis ce Pé-

hôte, conclut en faveur du gouvernement populaire qui approcheroit le plus de l'ariſtocratie, où l'autorité eſt entre les mains d'un petit nombre d'hommes vertueux. Cet entretien, quoique vraiſemblablement ſuppoſé, nous apprend ſur quelles matieres s'exerçoit l'eſprit des philoſophes, avant qu'ils devinſſent des ſophiſtes.

Aſtronomie, diviſion de l'année par Thalès & par Solon.

Cependant Thalès, de Milet en Ionie, qu'on met à la tête des ſept Sages de la Grèce, ſe diſtinguoit auſſi par la philoſophie ſpéculative, dont nous parlerons ailleurs. Il étoit aſtronome; & Solon le ſurpaſſoit dans cette ſcience très-peu connue chez les Grecs. Thalès diviſa l'année en douze mois de trente jours; s'étant apperçu de ſon erreur, il la corrigea par une autre erreur, en intercalant un mois entier après deux années. Solon réforma l'année de Thalès, la rendit purement lunaire de trois cent cinquante-quatre jours, & intercala vingt-trois jours au bout de deux ans, pour la faire cadrer

---

riandre au nombre des Sages, quoique ſon gouvernement fût deſpotique & ſes mœurs corrompues. Mais il careſſa les philoſophes, il parut l'être avec eux: leur reconnoiſſance, mêlée de flatterie, fit ſans doute ſa réputation.

avec l'année véritable. C'étoit beaucoup dans la Grece, puiſque l'on n'y connoiſſoit pas ſeulement la diviſion de la ſemaine en ſept jours. Les Egyptiens & les Phéniciens étoient bien plus ſavans depuis pluſieurs ſiecles.

Déjà les beaux arts commençoient à ſe perfectionner. On avoit inventé les deux premiers ordres d'architecture, le Dorique & l'Ionique. Les talens préparoient en quelque ſorte le ſiecle de Périclès & de Philippe. Corinthe donnoit l'exemple du commerce maritime; elle joignoit à la liberté les richeſſes & la ſplendeur. Enfin, la Grèce touchoit à l'époque d'une gloire ſolide & brillante, qui fut d'abord le fruit des armes & du patriotiſme, enſuite du génie exercé dans tous les genres.

Architecture; commerce.

Corinthe.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perſes, juſqu'au gouvernement de Périclés.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens de la guerre contre les Perſes. — Miltiade vainqueur à Marathon.

Idée générale de la guerre ſoutenue contre les Perſes.

SI la guerre eſt horrible en elle-même, puiſqu'elle ne préſente à nos yeux que des hommes tués par des hommes, que des ruines couvertes de ſang humain ; elle devient une ſource d'actions ſublimes & admirables, quand elle eſt entrepriſe ou ſoutenue pour la défenſe de la patrie, par des citoyens qui joignent au courage héroïque la diſcipline & la ſcience militaire. Affronter les périls, mépriſer la mort, ſuppléer au petit nombre à force de génie & de bravoure, profiter des moindres avantages, répa-

rer les plus grands malheurs, vaincre des ennemis preſque ſûrs de la victoire, ſauver la vie & la liberté des membres de l'état, mériter par ſes ſervices une reconnoiſſance & une renommée immortelles : c'eſt de quoi effacer en partie les horreurs inſéparables de toute expédition ſanglante. La guerre des Grecs avec les Perſes intéreſſera ſurtout par ce magnifique ſpectacle.

Avant d'en commencer le récit, rappelons-nous que les violences des Héraclides, dans le Péloponnèſe, firent déſerter une multitude d'habitans, qui allerent s'établir ſur les côtes de l'Aſie-mineure. Ces colonies induſtrieuſes & tranquilles devinrent bientôt floriſſantes. Les arts & les lettres y jeterent de profondes racines. Mais elles ne purent échapper au joug de la Perſe. L'eſprit de liberté qu'elles conſervoient dans l'aſſujettiſſement, occaſionna la guerre des deux nations. E des colonies aſiatiques.

Nous avons laiſſé le vaſte empire de Cyrus entre les mains de Darius fils d'Hyſtaſpe, dont l'ambition trop reſſerrée en Aſie ſe portoit à de nouvelles conquêtes. Un motif de vengeance, joint à cette paſſion inſatiable, lui inſpira le deſſein d'aſſervir la. Occaſions de cette guerre.

Grèce. Les Ioniens s'étant révoltés contre lui, réclamerent le ſecours des Grecs d'Europe. Cléomene roi de Sparte, protecteur du tyran Hippias chaſſé d'Athènes, refuſa d'aider les Ioniens. Athènes plus généreuſe leur accorda vingt vaiſſeaux. Elle étoit irritée contre les Perſes, parce qu'ils avoient reçu Hippias, & qu'ils vouloient le rétablir. L'enthouſiaſme de la liberté ſe trouvoit alors dans la plus vive fermentation. Ce peuple, languiſſant ſous les Piſiſtratides, reſpiroit l'héroïſme depuis qu'il avoit briſé ſes chaînes.

Avant J. C. 501. Athènes ſe déclare pour les Ioniens contre Darius.

Les Ioniens marchent en Lydie, brûlent Sardes, & ſe croient libres. Mais Darius ſe venge bientôt par la ruine de Milet. Il fait rentrer dans l'obéiſſance & l'Ionie & les îles voiſines. Il envoie des hérauts en Grèce demander la terre & l'eau, c'eſt-à-dire, qu'on le reconnoiſſe pour ſouverain. Dans leur indignation, les Spartiates font périr deux de ces hérauts, que le droit des gens auroit dû rendre ſacrés. Cependant pluſieurs villes ſe ſoumettent en particulier Egine, ſituée près d'Athènes dans la mer Egée. Les Athéniens portent leurs plaintes de cette lâcheté à Sparte, qui préſidoit à la confédération grecque; & l'on fait en-

Darius veut aſſervir la Grèce.

Athènes & Sparte unies contre lui.

lever les principaux Eginètes, comme des traîtres envers la patrie. C'étoit un grand bonheur pour la Grece, que pluſieurs petits états, indépendans les uns des autres, fuſſent unis par des traités & des obligations réciproques, depuis l'établiſſement des Amphyctions, de maniere que l'intérêt commun eût force de loi, & qu'une eſpece de tribunal commun punît l'infidélité. Sans cet avantage, elle auroit bientôt ſubi le joug.

Darius avoit envoyé une armée de terre & une flotte pour exécuter ſon projet. La flotte fait naufrage en doublant le promontoire d'Athos, (aujourd'hui *Capo Santo* ;) les Thraces attaquent de nuit & diſſipent l'armée de terre, commandée par Mardonius, jeune ſeigneur ſans expérience. Des troupes plus nombreuſes, ſous de meilleurs généraux, viennent inonder l'Attique, après avoir ſaccagé Erétrie dans l'île d'Eubée. Athènes en péril s'adreſſe aux confédérés, & ſollicite les ſecours néceſſaires. Sparte promet des ſoldats; mais en déclarant qu'il faut attendre quelques jours, parce qu'une coutume religieuſe empêche de ſe mettre en campagne avant la pleine lune : ſuperſtition bien indigne de cette répu-

Les Perſes pénètrent dans l'Attique.

Athènes ſollicite le ſecours des alliés.

blique ſage & belliqueuſe. Les autres peuples gardent le ſilence de la conſternation. Platée ſeule envoie un millier de combattans. On eſt obligé, pour la premiere fois, d'armer les eſclaves.

Armée athénienne ſous dix généraux.

L'armée athénienne n'étoit que de dix mille hommes, & les Perſes en avoient plus de cent mille. * Cette inégalité de forces doit être regardée comme un moindre mal, que le partage du commandement entre dix généraux, nommés par les dix tribus, & qui ſe ſuccédoient alternativement chaque jour. Comment eſpérer qu'ils ſuivroient un plan uniforme, qu'ils agiroient tous de concert, que les fautes de l'un ne rendroient pas inutile l'habileté de l'autre ? L'imprudence des Athéniens ſe montre dans cet uſage, qu'une fauſſe jalouſie de liberté avoit établi. Heureuſement Miltiade étoit du nombre des généraux, & il avoit pour

* Rollin fait leur armée de cent mille hommes de pied & de dix mille chevaux, après avoir dit à la page précédente qu'elle étoit de cinq cent mille hommes. Juſtin lui en donne ſix cent mille. Cornelius Nepos, avec plus de vraiſemblance, la ſuppoſe dix fois ſeulement plus nombreuſe que celle d'Athènes. Qui en croire ?

collégues de bons citoyens. Ce fut le ſalut d'Athènes.

Il falloit décider ſi on attaqueroit l'ennemi, ou ſi on l'attendroit dans la ville. Le dernier parti ſembloit le plus ſur, & entraînoit les ſuffrages. Miltiade oſa inſiſter pour le premier, comme néceſſaire dans une circonſtance où l'on avoit beſoin d'un coup de vigueur. Le vertueux Ariſtide, un des généraux, ſoutint le ſentiment de Miltiade, & le fit prévaloir. Enſuite, convaincu que l'exécution demandoit une ſeule tête, il eut la généroſité, lorſque ſon jour de commandement arriva, de mettre ce grand homme à ſa place : tous les autres ſuivirent ſon exemple.

Miltiade propoſe le combat.

Ariſtide lui cède le commandement.

La bataille de Marathon fut le triomphe du patriotiſme. L'art militaire, peu connu auparavant, y ſeconda parfaitement la bravoure. Miltiade s'étoit poſté au pied d'une montagne ; il avoit couvert ſes flancs, pour n'être pas enveloppé ; il avoit mis ſur les ailes ſes plus grandes forces, pour ſe ménager plus de reſſources. Les Grecs coururent au combat. Leur impétuoſité inattendue troubla l'ennemi ; leurs deux ailes ayant renverſé celles de l'armée des Perſes, fondirent ſur le

Avant J. C. 409. Bataille de Marathon

corps de bataille déjà triomphant, & le mirent en déroute. Hippias fut tué dans le combat, lorſqu'il ſe flattoit ſans doute de réduire ſa patrie en ſervitude.

Fuite honteuſe des Perſes.

Cette grande armée, qui avoit ordre d'envoyer à Darius tous les Athéniens chargés de fers, & qui avoit apporté du marbre pour en faire des trophées, s'enfuit avec précipitation vers ſes vaiſſeaux, dont ſept furent pris & pluſieurs autres brûlés par les vainqueurs. Le lendemain arriverent les Spartiates, après une marche forcée de trois jours. Quel dut être leur chagrin d'arriver trop tard ! Ils euſſent regardé comme un opprobre ce retardement, ſi la ſuperſtition ne leur en avoit fait un devoir.

La gloire, récompenſe des vainqueurs.

La gloire étoit alors la récompenſe des grands hommes : elle ſuffiſoit à la vertu républicaine. On érigea des monumens aux morts ; on peignit la bataille de Marathon, & toute la faveur accordée à Miltiade fut de le repréſenter dans ce tableau à la tête de ſes collégues.

Injuſtice d'Athènes envers Miltiade.

Croiroit-on que le ſauveur de la patrie pût devenir la victime de l'ingratitude ? mais les Athéniens furent toujours ſi ombrageux, que le moindre

ſoupçon leur faiſoit oublier les plus grands ſervices. Miltiade leur ayant demandé une flotte, pour punir les inſulaires, qui avoient trahi l'intérêt commun, échoua dans ſon expédition contre l'île de Paros : il revint bleſſé après un long ſiege. Soit que des motifs de haine perſonnelle l'euſſent excité à cette entrepriſe, comme le dit Hérodote ; ſoit qu'on ne pût lui reprocher que ſon malheur ; le peuple injuſte le traita en criminel. Il fut accuſé, condamné à une amende de cinquante talens *,

* « Le talent, dit M. l'abbé de Mably, (*Entretiens de Phocion*, *p.* 189.) » peſoit » ſoixante livres de douze onces, qui, ſelon » notre manière de compter, ſont quatre-» vingt-dix marcs. Notre marc d'argent valant » aujourd'hui cinquante livres, le talent grec » valoit quatre mille cinq cents de nos livres » numéraires. Le talent d'or peſoit de même » ſoixante livres, ou quatre-vingt-dix de nos » marcs. » Il y avoit ſoixante mines dans le talent, cent drachmes dans la mine, & ſix oboles dans la drachme.

Le P. Rothe, continuateur de l'Hiſtoire Romaine du P. Catrou, évalue le talent trois mille ſix cents livres ; M. Goguet, quatre mille deux cent cinquante-ſix livres trois ſous huit deniers. C'eſt, à-peu-près, l'évaluation qu'en donnent les auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle.

ſomme égale aux frais de la flotte ; il mourut en priſon, étant hors d'état de payer une telle amande : héros d'autant plus reſpectable, qu'il avoit renoncé au pouvoir ſouverain dans la Cherſonnèſe, pour ſe dévouer au ſervice de ſa patrie. Il laiſſa un fils digne de lui, l'illuſtre Cimon, que l'on verra ſignaler ſes talens & ſes vertus.

Emulation qu'excite la gloire de Miltiade.

Quels biens l'émulation ne peut-elle pas produire, quand elle eſt excitée par des objets vraiment admirables ! La victoire de Marathon immortaliſe Miltiade ; & la gloire de ce héros devient un germe d'héroïſme. Thémiſtocle, né pour ſuivre ſes traces, frappé des éloges qu'on lui donne, s'éloigne des compagnies, ſe concentre en lui-même, eſt agité, rêveur, juſqu'à perdre le ſommeil. Ses amis le queſtionnent ſur ce changement. *Ah* ! dit-il, *les trophées de Miltiade ne me laiſſent point de repos.* Il ſe dévoue à la carriere des armes, comme à celle de la politique ; & malgré ſes vices, il ſera auſſi le ſauveur d'Athènes & de la Grèce.

* *
*

CHAPITRE II.

Commencement d'Ariſtide & de Thémiſtocle ; invaſion de Xerxès dans la Grèce.

DEUX citoyens illuſtres, Ariſtide & Thémiſtocle, eurent après la mort de Miltiade, la principale influence dans les affaires publiques. Dès leur jeuneſſe, la différence de caractere & de principes avoit excité entre eux une diviſion éclatante. Ariſtide, d'une vertu auſtère & à toute épreuve, déteſtoit tout ce qui ne pouvoit s'accorder avec la juſtice la plus exacte, & méritoit l'application qu'on lui fit en plein théâtre de ce vers d'Eſchyle, *il veut être juſte, & non le paroître* ; éloge parfait de l'homme de bien. Thémiſtocle, plein de feu, d'ambition & d'audace ; nullement ſcrupuleux ſur les moyens, pourvu qu'ils aſſuraſſent le ſuccès ; pliant ſes principes au gré des circonſtances & de la fortune ; cherchant moins à être eſtimable, qu'à ſe faire des admirateurs & des partiſans ; ne pouvoit manquer avec ſes talens extraordinaires, comme

Ariſtide & Thémiſtocle.

Différence de leur caractère & de leurs principes.

l'avoit prédit ſon précepteur, de faire ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal à ſon pays.

Leur ſyſtême de politique, différent.

Athènes étoit toujours un théâtre de diſputes politiques. Quand le gouvernement eſt mauvais dans un état libre, on s'agite ſur le fond du gouvernement. Imbu des maximes de Lycurgue, qui avoit donné au peuple un frein néceſſaire, Ariſtide penchoit du côté de l'ariſtocratie. Thémiſtocle ſe déclaroit pour le peuple, qu'il avoit intérêt de flatter. Le ſurnom de *Juſte*, accordé généralement à ſon rival, ne bleſſa point ſon orgueil, parce qu'il prévit qu'un ſi beau titre déplairoit à ceux mêmes qui l'accordoient, & deviendroit pour eux un motif de jalouſie & de haine.

Thémiſtocle rend Ariſtide ſuſpect.

En effet, pour ſe débarraſſer de cet émule, toujours oppoſé à ſes ſentimens, il fit valoir contre lui le titre qui atteſtoit ſa vertu, repréſentant Ariſtide comme un juge ſouverain des procès, comme un monarque dont l'autorité faiſoit la loi, ſans avoir beſoin de l'appareil du trône. Ses émiſſaires remplirent l'état de ſoupçons, & le peuple demanda enfin l'aſtrociſme. C'étoit la coutume d'écrire ſur une coquille (*oſtracon*) le nom de celui qu'on

Oſtraciſ-

vouloit bannir. Un payſan, ne ſachant point écrire, ne connoiſſant point Ariſtide, s'adreſſe à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Ariſtide ſur ſa coquille. *Quel tort vous a fait cet homme*, lui dit le vertueux citoyen? *aucun*, répond le payſan; *mais je ſuis las de l'entendre par-tout appeler le* JUSTE. Ariſtide écrivit ſon nom. Six mille ſuffrages au moins, (car il falloit ce nombre,) lui furent contraires. Il reçut avec ſoumiſſion la ſentence, & dit en partant pour ſon exil : *Je prie les dieux de ne pas permettre que les Athéniens aient lieu de ſe ſouvenir d'Ariſtide.* me contre Ariſtide.

Thémiſtocle, après cette indigne manœuvre, eût été couvert d'opprobre aux yeux de la poſtérité, ſans les ſervices éclatans qu'il rendit bientôt à la patrie. Perſonne, en fait de politique & de guerre, n'avoit de plus grandes vues, & n'étoit plus propre à l'exécution. Loin de s'endormir, comme les autres Athéniens, ſur les périls dont la victoire de Marathon ſembloit les avoir délivrés; il ne doutoit point que la guerre, commencée à peine avec les Perſes, ne dût continuer avec fureur. Il conſidéroit la foibleſſe & les reſſources d'Athènes. Il voyoit qu'avan- Prévoyance de Thémiſtocle. Il s'attache

à la marine

tageuſement ſituée pour la marine, ſes flottes étoient fort inférieures à celles des Eginètes ſes voiſins ; & que cependant la marine ſeule pouvoit la mettre en ſureté, accroître ſes richeſſes, & lui procurer de la puiſſance. S'attachant donc principalement à cet objet, il perſuada aux Athéniens d'y conſacrer le revenu de leurs mines d'argent, quoiqu'ils euſſent coutume de le partager pour leur avantage particulier. On en conſtruiſit cent galeres, qui devinrent le rempart de la république.

Entrepriſe de Xerxès contre la Grèce.

Sans cette prévoyance & ces meſures, la Grèce entiere étoit infailliblement perdue. Darius ſe préparoit à l'envahir avec toutes les forces de l'Aſie. Il mourut ; mais ſon fils Xerxès hérita de ſon reſſentiment, & y ajouta encore toute la chaleur d'une jeuneſſe altière & fougueuſe *. Les figues d'Attique étoient excellentes : *Je ne veux*

---

* Xerxès étoit fils d'un ſecond lit, né de la princeſſe Atoſſe, fille de Cyrus, que Darius épouſa étant déjà ſur le trône. Darius le préféra aux enfans du premier lit, & le nomma ſon ſucceſſeur comme l'aîné des enfans *du roi*, quoiqu'il ne le fût pas des enfans *de Darius*. Un Spartiate ſuggéra cette diſtinction, en diſant qu'elle ſervoit de règle à Sparte.

plus en manger, diſoit-il, *que lorſque le pays m'appartiendra.* Cette fantaiſie contribua peut-être à le décider. Après d'immenſes préparatifs, il envoye demander la terre & l'eau. Thémiſtocle, pour animer davantage ſes concitoyens, en leur ôtant toute eſpérance de conventions, (car il falloit en conſerver la liberté, ou s'enſévelir avec elle,) fit mourir l'interprète qui avoit traduit le décret du roi de Perſe. Cette démarche impoſoit la néceſſité d'être invincibles.

Prodigieuſe armée de Xerxès.

Cependant Xerxès, à la tête d'une armée innombrable, que Rollin, d'après Hérodote, fait monter à plus de cinq millions deux cent mille hommes, en y comprenant les gens de mer & toute la ſuite de l'armée, venoit en triomphe écraſer un petit peuple qu'il mépriſoit. Diodore de Sicile diminue beaucoup le nombre de ces troupes, ainſi que Pline, Elien & d'autres auteurs.

Hérodote peu croyable ſur les détails de cette expédition.

Quelque abſurde que ſoit évidemment le calcul d'Hérodote, c'eſt, dit-on, l'hiſtorien le plus croyable, parce qu'il vivoit dans le ſiècle de l'expédition. Mais il ne faut qu'examiner ſon récit, les diſcours, les ſonges, les circonſtances qu'il y ajuſte, pour ſe dé-

fier de ſon témoignage. Il ſemble avoir imité Homère plutôt que d'écrire en hiſtorien. Il fait de Xerxès, tantôt un philoſophe qui verſa des larmes à la vue de cette multitude infinie, dont il ne reſtera pas un ſeul homme dans l'eſpace de cent ans ; tantôt un furieux & un inſenſé, qui ordonne de fouetter la mer, parce qu'une tempête a rompu le pont de bateaux, ſur lequel ſes troupes devoient paſſer l'Helleſpont (aujourd'hui les Dardanelles) : tous les entrepreneurs de l'ouvrage ſont condamnés au ſupplice, comme s'ils avoient pu enchaîner les vents & les vagues : on conſtruit un nouveau pont ; l'armée paſſe en ſept jours & ſept nuits, mais ces ſoldats n'avancent qu'autant qu'on les preſſe à grands coups de fouet. Selon Hérodote, Xerxès fit percer le mont Athos, pour ouvrir un paſſage à ſa flotte ; cependant les voyageurs modernes atteſtent que le mont Athos n'a jamais été percé.

Juſte ſujet de ſe défier des Grecs.

Comment les menſonges des Grecs ont-ils pu en impoſer à tant d'écrivains eſtimables ? En les copiant, on ôte à l'hiſtoire toute vraiſemblance, on s'interdit tout uſage de la critique. Faut-il donc auſſi regarder les Perſes comme des barbares, parce que les an-

ciens les nomment ainſi ? & ne ſait-on pas que cette nation étoit policée & floriſſante, lorſque la Grece étoit encore plongée dans une affreuſe barbarie ? La vanité grecque, digne de paſſer en proverbe, nous doit rendre fort circonſpects ſur les détails ; d'autant plus que nous en tirerions peu d'avantages réels.

Démarate, un des rois de Lacédémone, étoit exilé depuis quelque tems ; parce que dans ſa patrie, diſoit-il lui-même, *la loi étoit plus forte que les rois.* (Cet exil venoit cependant de l'inimitié de ſon collègue Cléomène, qui ſuborna la prêtreſſe de Delphes pour le faire condamner.) Il avoit cherché un aſyle en Perſe, & y jouiſſoit d'une conſidération particuliere. Xerxès, après la revue des troupes, lui ayant demandé ſi les Grecs oſeroient bien l'attendre, il répondit avec franchiſe, ſurtout au ſujet des Spartiates, que l'amour de la liberté les rendroit ſourds à toute propoſition ; & que, fuſſent-ils réduits à une poignée de combattans, ils ne refuſeroient point le combat. *Ils ſont libres*, ajouta-t-il, *mais dominés par la loi ; & cette loi leur ordonne de vaincre ou de mourir.* L'événement juſtifia ſon diſcours.

Démarate roi de Sparte, réfugié en Perſe.

Ce qu'il dit à Xerxès ſur les Grecs.

L'hiſtoire va nous apprendre ce que peut la liberté contre les forces du deſpotiſme.

Sparte & Athènesſe diſpoſentà la guerre.

Avertis par Démarate lui-même de l'invaſion qui les menaçoit, les Spartiates & les Athéniens excitèrent toute la nation à prendre les armes. Mais la terreur, d'une part; la jalouſie du commandement, de l'autre; détachèrent de la ligue preſque tous leurs alliés. Gélon qui regnoit à Syracuſe, & dont on ſollicita le ſecours, offrit une flotte de deux cents galères & une armée conſidérable, à condition qu'il en auroit le commandement. Cette condition fut rejetée avec dédain, tant le courage inſpiroit de confiance. Il faut avouer que Gélon auroit eu peine à tenir parole, puiſque la cour de Perſe avoit engagé les Carthaginois à faire une invaſion en Sicile.

Thémiſtocle ſe fait élire général.

Ayant renoncé au ſecours des Syracuſains, on n'en fut pas moins ferme dans le deſſein d'une vigoureuſe défenſe. Athènes s'empreſſa d'élire ſon général. Un orateur nommé Epicyde, auſſi avare que préſomptueux, ſe mit ſur les rangs avec Thémiſtocle; & comme le peuple eſt toujours facile à tromper, il fut ſur le point d'obtenir la préférence. Thémiſtocle le prit par ſon foible, le

le combla de préſens, l'engagea de la ſorte à ſe déſiſter, & ſe fit élire. Le bien public le demandoit. C'eſt alors qu'un homme ſupérieur, ſans bleſſer la modeſtie, peut ſe rendre juſtice à lui-même, & ambitionner des places où l'honneur eſt environné de périls.

Euribiade, général de la flotte.

Quoique les Athéniens euſſent équipé les deux tiers de la flotte, les Spartiates leur en diſputerent le commandement. Tous les alliés ſe déclarerent pour ces derniers; & l'on donna le commandement à Euribiade, qui ne le méritoit point. Thémiſtocle y conſentit dans la crainte d'une rupture; mais il annonça aux Athéniens qu'on ne tarderoit pas à leur céder cet honneur, pourvu qu'ils fiſſent leur devoir. Il avoit déjà ſignalé ſa modération, en appuyant un décret pour le rappel des bannis, d'Ariſtide en particulier. L'union de ces deux rivaux, quand les beſoins de l'état l'exigeoient, eſt une des plus touchantes leçons de patriotiſme. Nous les verrons agir de concert, avec le zèle généreux qui ſacrifie au bien public les animoſités perſonnelles.

Sage conduite de Thémiſtocle.

Enfin Xerxès arrive aux Thermopyles, défilé fort étroit entre la Phocide & la Theſſalie, où l'attendoient quatre mille hommes ſous les ordres de Léo-

Avant J. C. 480. Combat des Thermopyles.

nidas, roi de Sparte. Ayant tenté inutilement de le corrompre, il lui écrit en maître, & lui ordonne de livrer ſes armes. Léonidas répond en Spartiate : *Viens les prendre.* Les ennemis ſont repouſſés, malgré leur nombre prodigieux. Ils découvrent malheureuſement un ſentier, par lequel ils gagnent la hauteur ſans être apperçus. Ce poſte ne pouvoit plus ſe défendre. Léonidas avec trois cents Spartiates, après avoir obligé les autres Grecs de ſe retirer, ne laiſſe pas d'attaquer les Perſes ; ſe dévouant à une mort certaine, ſoit pour la gloire de ſa patrie, ſoit pour intimider l'ennemi par un prodige de vaillance. Tous ces héros périrent dans le combat, excepté un ſeul, qui en porta la nouvelle. Il fut traité à Sparte, comme un infâme déſerteur, juſqu'à ce qu'il eût effacé glorieuſement ſa honte dans la premiere occaſion. Les Amphictyons firent mettre dans la ſuite aux Thermopyles cette inſcription, admirable par ſa ſimplicité même : *Paſſant, annonce à Lacédémone que nous ſommes morts ici pour obéir á ſes lois.*

Léonidas y périt avec les Spartiates

Les Grecs, aux jeux olympiques, malgré le danger.

Le paſſage des Thermopyles coûta vingt mille hommes à Xerxès ; perte légère pour une armée ſi nombreuſe. Sans lui ſuppoſer, avec les hiſtoriens trop

crédules, trois millions de combattans, ni même le quart de ce nombre; ſes ennemis, dont l'armée montoit ſeulement à onze mille deux cents hommes, ſembloient ne pouvoir échapper au dernier malheur. Il continua ſa route; l'incendie & le ravage marquoient ſes pas. S'étant informé de ce que faiſoient les Grecs, on lui apprit qu'ils étoient aux jeux olympiques; on lui donna une idée de ces jeux, où une ſimple couronne d'olivier excitoit tant d'émulation. *Quels hommes*, s'écria un ſatrape; *quels hommes qui ne combattent que pour l'honneur!*

Athènes n'a plus de reſſources que dans ſa flotte.

Cependant Athènes alloit périr. Les peuples du Péloponnèſe l'abandonnoient pour ſe retrancher derriere l'iſthme de Corinthe. L'oracle avoit déclaré qu'elle ne trouveroit ſon ſalut que *dans des murailles de bois*. Cet oracle, inſpiré vraiſemblablement par Thémiſtocle, lui procura le moyen d'amener le peuple où il vouloit. Voyant que la ville étoit hors d'état de ſe défendre contre un déluge d'ennemis, & que la mer ſeule offroit un aſyle aux citoyens, il perſuada que les murs de bois étoient les vaiſſeaux, où les dieux mêmes ordonnoient de s'embarquer. Comme la religion attachoit les Athéniens à leurs foyers, à leurs tombeaux & à leurs tem-

Thémiſtocle fait abandonner la ville.

ples, il falloit les en détacher par un motif ſupérieur de religion. Encore eut-il beaucoup de peine à faire paſſer un décret, portant qu'Athènes ſeroit miſe ſous la ſauve-garde de Minerve; que tous les citoyens qui pouvoient ſervir, monteroient ſur les vaiſſeaux; & que chacun prendroit des meſures pour la ſureté de ſa famille.

Xerxès, maître d'Athènes.

On ſe ſépara en verſant des torrens de larmes. La ville de Trézène, dans l'Argolide, reçut généreuſement la plupart des femmes, des enfans, des hommes avancés en âge, & pourvut à leur ſubſiſtance. Quelques citoyens s'obſtinerent à ne point partir, ils s'enfermerent dans la citadelle, dont les murs étant de bois, leur paroiſſoient déſignés par l'oracle. Ils s'y défendirent juſqu'à la mort. Xerxès brûla cette fortereſſe, & goûta le plaiſir de la vengeance, ſans prévoir la révolution qui le menaçoit.

CHAPITRE III.

Batailles de Salamine, de Platée & de Mycale; les Perſes chaſſés pour toujours de la Grèce.

UN premier combat naval, (près d'Artémiſium,) ſans être déciſif, avoit été avantageux aux Grecs, en les formant à la manœuvre, & en leur apprenant qu'ils pouvoient tenir tête à l'ennemi, malgré la ſupériorité de ſes forces. Ils s'étoient raſſemblés dans le détroit de Salamine. Là on tint conſeil ſur le parti qu'il falloit prendre. Eurybiade vouloit, & le plus grand nombre avec lui, gagner le golfe de Corinthe, pour être à portée de défendre le Péloponnèſe. Thémiſtocle ſoutenoit qu'abandonner le détroit, où la flotte des Perſes ne pouvoit agir librement, ſeroit une faute inexcuſable. *Frappe, mais écoute*, dit-il à Eurybiade, qui, dans la chaleur de la diſpute, s'emportoit juſqu'à lever le bâton ſur lui. Ce mot fit une telle impreſſion ſur le Spartiate, qu'il ſe laiſſa depuis gouverner par Thémiſtocle. Heureuſement on ne connoiſſoit pas le faux honneur que les barbares ont introduit parmi nous: on ſa-

Diſpute de Thémiſtocle & d'Eurybiade.

voit mépriſer une injure, ou s'en venger glorieuſement.

Préſomption de Xerxès.

Si Xerxès avoit ſuivi le conſeil d'Artémiſe, reine d'Halicarnaſſe; héroïne prudente dont il étoit accompagné, il eût évité une bataille dangereuſe; en avançant avec lenteur, il eût écraſé les Grecs ſans courir de riſque. Son orgueil n'écoutoit pas la raiſon. Rien ne lui ſembloit capable de réſiſtance. Thémiſtocle, pour l'attirer dans le piege, lui fit annoncer ſecretement que les Grecs alloient s'éloigner de Salamine, & qu'alors il perdroit l'occaſion de ruiner leur flotte d'un ſeul coup. Cet avis le décida. Il donna promptement l'ordre de combattre; il ſe plaça ſur une hauteur, d'où ſa préſence devoit animer les troupes: un grand prince les auroit animées par l'exemple & l'action.

Thémiſtocle l'attire dans le piege.

Ariſtide & Thémiſtocle réunis pour défendre la patrie.

Ariſtide, qui commandoit à Egine, étoit venu de nuit, à travers la flotte ennemie, joindre Thémiſtocle, & ſe dévouer aux périls en citoyen. Après l'avoir invité à finir toute diſſention, il lui offrit de ſervir ſous ſes ordres, & de l'aider de ſes conſeils. Thémiſtocle étoit trop grand homme, pour ne pas ſentir

le prix de ces offres. Une confiance mutuelle les unit dès ce moment; préſage infaillible du ſuccès.

La bataille de Salamine, comme celle de Marathon, fit voir qu'un excellent général vaut presque lui seul une armée. Thémistocle, sans en avoir le titre, en remplit les fonctions. Il sut prendre l'avantage du vent; il mit un ordre admirable dans les dispositions de la flotte. Les vaisseaux des Perses, lourds, embarrassés par leur nombre, & par le peu de largeur du détroit, ne purent tenir contre la manœuvre des Grecs. Ceux-ci, avec moins de quatre cents voiles, dissiperent une armée navale où l'on en comptoit plus de deux mille. La reine Artémise donna lieu par son courage, de dire que les femmes s'étoient montrées des hommes, & les hommes, des femmes. Le grand roi prit honteusement la fuite. Sur un faux avis donné adroitement par Thémistocle, qu'on pensoit à rompre son pont de bateaux, il se hâta de repasser en Asie, laissant à Mardonius trois cents mille hommes, pour réparer ce désastre.

Bataille de Salamine.

Artémise.

Xerxès s'enfuit en Asie.

Mardonius, quoique présomptueux & imprudent, avoit appris que la victoire ne dépend pas du nombre des troupes. Diviser les Grecs lui parut un moyen plus sûr de les vaincre. Il envoya le roi de Macédoine aux Athéniens, pour leur faire des propositions avan-

Mardonius veut séduire les Athéniens.

tageuſes : il promettoit même de leur donner le commandement de la Grèce, s'ils ſe détachoient des alliés, Ariſtide étoit premier archonte : la ſéduction ne pouvoit rien ſur ſon cœur. Sa réponſe fut, en préſence des ambaſſadeurs de Sparte, que tout l'or & toutes les promeſſes du monde ne corromproient point la vertu des Athéniens ; qu'ils ſeroient toujours les mortels ennemis des Perſes ; & qu'ils vengeroient éternellement ſur eux les maux que leur patrie en avoit ſoufferts. Il fit prononcer des anathèmes contre quiconque propoſeroit de s'allier avec eux, où de trahir l'alliance nationale. On étoit ſi éloigné de toute foibleſſe à cet égard, qu'un Athénien ayant été d'avis d'écouter un ſecond député de Mardonius, fut lapidé à l'inſtant, & que les femmes en furie lapiderent ſes enfans & ſa femme comme des criminels. Le droit des gens fut plus reſpecté alors que les lois civiles ; car on renvoya le député ſans lui faire d'inſulte.

Réponſe d'Ariſtide.

Sentimens des Athéniens à l'égard des Perſes.

Pour ſoutenir de pareilles démarches, il falloit une conſtance à l'épreuve de toutes les calamités de la guerre. Mardonius fondit ſur Athènes. & acheva de la détruire. Les Athéniens s'étoient retirés, comme auparavant, à Salamine. Les Spartiates ne s'étoient pas preſſés

Les Spartiates envoient une armée.

de les ſecourir, réſervant leurs troupes pour la défenſe de Péloponnèſe ; mais touchés enfin des reproches de leurs alliés, ils firent marcher cinq mille citoyens, qui avoient chacun ſept Hélotes à leur ſuite. L'armée grecque ſe trouva forte de ſoixante-ſix mille hommes au moins, parmi leſquels on ne compte que huit mille Athéniens. C'étoit aſſez contre un mauvais général, & contre une multitude ſans diſcipline. Pauſanias, tuteur d'un roi de Sparte, avoit le commandement ; les Athéniens avoient à leur tête Ariſtide.

On s'avança dans la Béotie, que les ennemis préférerent à l'Attique pour champ de bataille, parce que le pays eſt découvert, uni, & plus favorable aux grandes armées. Mardonius, craignant de manquer de vivres, ſe livrant à ſon impétuoſité naturelle, voulut combattre, malgré les repréſentations d'un de ſes meilleurs officiers. Le mépris des bons conſeils conduit ordinairement au précipice. La bataille de Platée ne fut pas moins fatale aux Perſes que celle de Salamine. Leur imprudent général tomba mort d'une bleſſure ; un corps de quarante mille hommes ſe ſauva par une prompte fuite : preſque tout le reſte fut taillé en pieces. Ja-

Avant J. C. 479. Bataille de Platée.

mais les Perſes n'ont pénétré depuis en Europe.

Modération de Pauſanias après la victoire.

Un Eginète propoſant à Pauſanias de venger, ſur le cadavre de Mardonius, les outrages faits à celui de Léonidas, que les ennemis avoient traité indignement ; il répondit avec une noble fierté, qu'on connoiſſoit bien peu la gloire, ſi on l'attachoit à imiter les barbares ; que Sparte ſe glorifioit de la moderation, & non d'une baſſe vengeance ; que d'ailleurs les Spartiates étoient aſſez vengés par la mort de tant de milliers de Perſes. Peu de jours après le combat, pour donner une leçon intéreſſante à ſes officiers, il fit préparer un feſtin avec tout le luxe aſiatique, & un petit repas conforme à la frugalité de Sparte. Le contraſte étoit frappant. *Quelle folie*, s'écria-t-il, *pour Mardonius, accoutumé à vivre ſi délicieuſement, de venir attaquer des hommes qui ſavent ſe paſſer de tout* ! Cependant le butin de Platée corrompit les mœurs même de ce général.

Les Spartiates & les Athéniens ſe diſputent le prix de la valeur.

L'émulation n'avoit pas moins contribué que la vertu aux ſuccès des Grecs. Chaque peuple prétendoit au prix de la bravoure, qu'on décernoit ſolemnellement. Les Athéniens & les Spartiates, après la bataille de Pla-

tée, ſe le diſputerent avec une chaleur qui pouvoit dégénérer en violences. L'unique moyen de les calmer, fut de réunir les ſuffrages en faveur d'un autre peuple. On accorda le prix aux Platéens, Ariſtide & Pauſanias ſouſcrivirent à ce jugement. Quand la gloire eſt le premier mobile d'une nation, l'héroïſme y devient comme naturel; une branche d'olivier ſuffit pour exciter aux plus grands efforts : il paroîtroit honteux d'évaluer le mérite à prix d'argent. C'eſt ce que l'hiſtoire des anciennes républiques offre ſouvent à notre admiration. La victoire de Salamine valut à Thémiſtocle l'honneur de voir tous les Grecs ſe lever en ſa préſence, aux jeux olympiques, & le regarder avec reſpect comme leur libérateur. Il avouoit que cette récompenſe étoit au-deſſus même de ſes deſirs.

Récompenſe de Thémiſtocle.

Tous les ſoldats partageoient les nobles ſentimens des capitaines. Avant la bataille de Platée, les Athéniens ſe diſoient entre eux : » Ce n'eſt pas pour » un pays ou pour une ville ſeulement » que nous combattrons, c'eſt pour » les trophées de Marathon & de Sa» lamine. Prouvons qu'ils furent l'ou» vrage des Athéniens, non de Mil-

Amour de la gloire.

» tia'e & de la fortune. » Athènes devoit périr un jour, quand la ſoif de l'or ou la manie des ſophiſmes l'emporteroit ſur ce ſentiment.

Cauſes du ſuccès des Grecs dans cette guerre.

Une ſi noble émulation, l'amour de la liberté & de la patrie, une diſcipline exacte, & ſurtout l'habileté des généraux grecs, comparés à l'eſprit de baſſeſſe & de ſervitude, à l'aviliſſement des Perſes, au ſot orgueil & à l'infâme lâcheté de leur maître, à l'imprudence de leurs généraux, expliquent le dénouement de cette guerre. Comment des millions de combattans, avec des chefs ſeulement médiocres, auroient-ils pu échouer, pour ainſi dire, contre un atôme ? le nombre ſeul ne devoit-il pas accabler les Grecs, pourvu qu'une tête dirigeât l'action des membres ? La Grèce, diviſée & remplie de traîtres, n'étoit elle pas une proie facile pour le monarque de l'Aſie ? Il falloit un Xerxès & un Mardonius, il falloit auſſi un Thémiſtocle, un Ariſtide & un Pauſanias, pour que les événemens tournaſſent d'une maniere ſi étrange.

Xerxès vaincu auſſi en Aſie.

Les Perſes, battus en Europe, le furent de même en Aſie, au combat naval de Mycale, qui ſe donna le même jour que la bataille de Platée. Avec le

ſecours des Ioniens, les Grecs acheverent de ruiner la flotte & l'armée de Xerxès. Il s'enfuit de Sardes où il étoit, après avoir ordonné que tous les temples des colonies grecques fuſſent brûlés & démolis. L'impiété ne dicta point cet ordre, puiſque la religion des mages proſcrivoit les temples & les idoles. Reconnoiſſons ici l'imbécillité d'un Prince lâche qui, n'oſant combattre des hommes, ſe venge de ſon ignominie ſur des murailles; ou qui, ayant épuiſé follement ſes coffres, cherche une reſſource dans le pillage des temples, & ſe rend ainſi exécrable aux peuples, qu'il comptoit auparavant parmi ſes ſujets. Toutes les villes d'Ionie entrerent dès lors dans la confédération grecque: elles prirent les ſentimens des braves républicains, dont l'origine & la langue leur étoient communes: elles ſe trouverent dignes de la liberté, dont l'influence opéroit alors tant de prodiges.

Il fit brûler les temples.

CHAPITRE IV.

Rétabliſſement d'Athènes, malgré la jalouſie de Sparte. — Adminiſtration d'Ariſtide.

Commencemens de diviſion entre Sparte & Athènes.

SI les Grecs avoient été auſſi ſages que courageux, ils n'auroient penſé qu'à s'unir plus étroitement. Leur force dépendoit de cette ligue dont ils devoient ſentir la néceſſité. Qu'une émulation mutuelle les portât à ſe ſurpaſſer les uns les autres, c'étoit un bien, pourvu qu'elle ne dégénérât point en odieuſe jalouſie; mais l'ambition, ordinairement funeſte aux grands empires, eſt la ruine des petits états. Enflées de leurs victoires, les deux républiques rivales devinrent ennemies; elles ſe firent infiniment plus de mal, qu'elles n'en avoient reçu des Perſes. Suivons les progrès & les ſuites de cette diſcorde, dont le germe caché ſe développa bientôt, & fit naître de ſiniſtres deſſeins qui annonçoient la guerre civile.

Sparte s'oppoſe au deſſein de rebâtir Athènes.

Les Athéniens penſerent à rebâtir & à fortifier leur ville, dès que la défaite entiere des Perſes eut diſſipé leurs

alarmes. Rien n'étoit plus juſte ni plus néceſſaire. Cependant ils y trouverent un obſtacle dans la politique ambitieuſe de Sparte, qui conſidérant d'un œil jaloux leur puiſſance maritime, & la gloire qu'ils venoient d'acquérir, craignoit de voir paſſer entre leurs mains l'honneur du commandement. Elle allégua de faux prétextes de bien public. A l'entendre, l'intérêt de la Grèce exigeoit qu'on ne ſouffrît aucune place forte hors du Péloponnèſe, de peur que l'ennemi n'en fît une place d'armes, en cas de nouvelle invaſion. Thémiſtocle crut devoir oppoſer l'artifice à cette politique injuſte.

Pendant qu'il négocioit lui-même auprès des Spartiates, qu'il les amuſoit par des lenteurs & par des paroles, hommes, femmes, enfans, tous à l'envi travailloient au rétabliſſement des murs d'Athènes. Sparte s'en plaint hautement. Thémiſtocle nie le fait, & demande qu'on le faſſe vérifier ſur les lieux. On envoie des députés : il avertit ſecrétement Athènes de les retenir pour otages. Quand tout eſt prêt, il déclare que les Athéniens ont uſé du droit commun, en pourvoyant à leur ſureté ; que la ville eſt en état de défenſe ; qu'après tant de ſervices ren-

Thémiſtocle trompe les Spartiates, & leur parle enſuite avec fermeté.

dus à la Grèce, on ne peut ſans outrage les ſoupçonner de mauvais deſſeins ; que Sparte a tort de vouloir établir ſa puiſſance ſur la foibleſſe de ſes alliés ; qu'au reſte, il ne rougit point d'avoir employé la ruſe, parce que *tout eſt permis pour le bien de la patrie.* Les Spartiates diſſimulerent, ne pouvant donner l'eſſor au reſſentiment.

Il y a, ſans doute, des circonſtances où la ruſe devient néceſſaire contre la force & la mauvaiſe foi ; mais le principe de Thémiſtocle ne peut autoriſer la perfidie & l'injuſtice. On ceſſe d'admirer ce grand homme, dès qu'il ceſſe de reſpecter les lois inviolables, qui doivent préſider à la conduite des gouvernemens, comme à celle des particuliers. Nous allons juger de ſa politique. Après avoir relevé Athènes, il vouloit en faire la premiere ville de la Grèce, & lui aſſurer le commandement dont Sparte ſe montroit trop jalouſe. Le port du Pirée conſtruit par ſes ſoins, un décret d'ajouter vingt vaiſſeaux par an à la flotte, des privileges pour attirer un grand nombre d'ouvriers & de matelots ; toutes ces meſures n'annonçoient que de la prudence, puiſque la mer étoit proprement la reſſource de ſa patrie.

Projet injuſte de Thémiſtocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes.

Il ne s'en tint pas là. Un jour il demande à l'assemblée du peuple qu'on lui donne quelqu'un, pour conférer sur un dessein de la derniere importance, qui étoit de nature à exiger le secret. On jette les yeux sur Aristide; on s'en rapporte à son jugement. Thémistocle lui communique un projet de brûler la flotte des alliés, moyen infaillible de rendre Athènes l'arbitre de toute la Grèce. Le rapport d'Aristide fut tel que la vertu devoit le dicter. Il déclara qu'il n'y auroit rien de plus utile, mais en même temps de plus injuste que le projet de Thémistocle; & tous les suffrages furent pour le parti de l'équité.

Ce projet rejeté comme injuste.

L'utilité de ce plan étoit au moins fort douteuse, quoi qu'en pensât Aristide. La Grèce, justement indignée, n'auroit pas manqué de réunir ses efforts contre une ville parjure : la haine publique l'auroit poursuivie, sa gloire auroit disparu pour jamais; & quel avantage enfin auroit pu compenser les pernicieux effets de cette entreprise ? Si la politique a pour but le bonheur des nations, elle n'y atteindra qu'en suivant les regles de la morale; car toute injustice expose au malheur, ne fût-ce que par l'infamie qui l'accompagne.

Il n'auroit produit que du mal.

Thémiſtocle empêche d'affoiblir la confédération des Grecs.

Thémiſtocle montra bien plus de prudence dans l'aſſemblée des Amphictyons. Les Spartiates propoſoient d'en exclure tous ceux qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès. Les Theſſaliens, les Argiens, les Thébains, & pluſieurs autres étant de ce nombre; & la ligue des Amphictyons ne comprenant qu'une trentaine de villes, très-médiocres pour la plupart, le décret propoſé l'auroit pu anéantir, ou l'auroit miſe à la diſcrétion de deux ou trois villes principales. Thémiſtocle s'y oppoſa, & ſes raiſons l'emporterent. Il n'avoit en vue que l'intérêt particulier d'Athènes, comme auſſi les Spartiates ne cherchoient qu'à dominer dans le conſeil amphictyonique; mais ſon ſentiment étoit avantageux à toute la Grèce : le bien public demandoit qu'on reſſerrât les liens de la confédération, plutôt que d'en détacher les membres.

Décret populaire d'Ariſtide.

D'un autre côté, le peuple remuoit dans Athènes, & vouloit enlever aux riches le peu d'autorité que leur laiſſoit la démocratie. Ariſtide crut devoir céder à la fougue populaire. Il régla, par un décret, que le gouvernement ſeroit commun à toutes les claſſes de citoyens, & que les archontes pour-

soient être choisis indifféremment parmi le peuple & parmi les riches. Une aveugle populace qu'on ne savoit comment réprimer, devint alors plus insolente que jamais.

Cependant Athènes touchoit au moment d'enlever à Sparte son ancienne supériorité sur la Grèce. Elle n'eut besoin pour cela que du mérite de quelques citoyens, & que des fautes d'un Spartiate corrompu. Les Grecs avoient envoyé une flotte, pour affranchir de la domination des Perses ceux des alliés qui en portoient encore le joug. Pausanias la commandoit en chef; Aristide & Cimon, fils de Miltiade, conduisoient les Athéniens. Pausanias, devenu arrogant & même voluptueux, depuis sa victoire de Platée, ne conservoient qu'une écorce des mœurs de sa patrie. Le dégoût de la vertu dispose au crime : il méditoit déjà une trahison, en paroissant encore servir la Grèce. Ses hauteurs, son faste, sa dureté, les manieres & la magnificence des Perses qu'il affecta enfin, exciterent l'indignation des alliés; tandis que les deux généraux d'Athènes leur inspiroient le respect & la confiance par une conduite pleine d'équité, de sagesse & de douceur.

Avant J. C. 476. Pausanias corrompu depuis la victoire de Platée.

Le commandement eſt déféré aux Athéniens

On ſe déclara bientôt; on ſe mit ſous la protection d'Athènes, on lui déféra le commandement; & Sparte eut aſſez de modération ou de prudence pour y renoncer. Quelle gloire Athènes auroit perdue, ſi elle avoit ſuivi auparavant le conſeil odieux de Thémiſtocle!

Sparte rappelle & punit Pauſanias.

Suſpect d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, Pauſanias fut rappelé. Il exerçoit la puiſſance royale, comme tuteur d'un jeune roi, mais les lois de Sparte le ſoumettoient au jugement des éphores. Une de ſes lettres écrite à Xerxès, fut la conviction de ſon crime. Ne pouvant éluder cette preuve, il ſe réfugia dans le temple de Pallas. On n'oſoit l'arracher de cet aſyle: on en mura la porte, & ſa mere s'empreſſa elle-même à porter des pierres. Les éphores le laiſſerent mourir de faim. Comme la ſuperſtition ſe gliſſe partout, on craignit bientôt d'avoir violé le temple; & l'oracle de Delphes, conſulté ſur cet objet, ordonna d'y élever deux ſtatues en l'honneur du criminel, pour appaiſer la déeſſe Pallas.

Thémiſtocle eſt banni par l'oſtraciſme, & ac-

Thémiſtocle, quelque tems auparavant, avoit ſubi l'oſtraciſme. Son banniſſement étoit le fruit de la haine qu'il s'étoit attirée, en relevant trop ſes

ſervices. D'ailleurs, il méritoit de grands reproches : une fortune immenſe, acquiſe depuis qu'il ſe mêloit des affaires, prouvoit aſſez qu'il n'avoit pas toujours pris pour regle l'intérêt public. Les Spartiates l'accuſerent comme complice de Pauſanias, dont en effet il avoit été le confident, mais dont il avoit déſapprouvé les deſſeins. Le peuple d'Athènes, le croyant coupable, voulut lui faire ſon procès. Il s'enfuit d'un lieu dans un autre, juſques chez Admète, roi des Moloſſes; qui, malgré d'anciens ſujets d'inimitié, refuſa généreuſement de le livrer à ſes ennemis. Des amis zélés mirent à couvert la plus grande partie de ſes tréſors. Il y eut néanmoins cent talens de confiſqués; ſa premiere fortune n'avoit été que de trois talens.

cuſé enſuite comme complice de Pauſanias.

Un admirable déſintéreſſement rehauſſa au contraire le crédit & la gloire d'Ariſtide. Juſqu'alors la répartition des ſommes que les alliés fourniſſoient pour la guerre, avoit excité beaucoup de murmures, parce qu'elle n'étoit point ſoumiſe à des regles équitables. Quand Athènes fut en poſſeſſion du commandement, on forma un autre ſyſtême, pour établir l'ordre dans les finances publiques, dont la bonne adminiſtra-

Ariſtide eſt chargé des finances de la Grèce.

tion décide principalement de la proſpérité des peuples. On réſolut de fixer les taxes en proportion des revenus de chaque ville, & d'avoir un tréſor commun dans l'île de Délos. Le plus difficile étoit de trouver un homme capable d'exécuter ce plan. Les ſuffrages ſe réunirent ſur Ariſtide. Son intégrité juſtifia un choix ſi glorieux. Il impoſa les taxes, il mania les finances, en homme auſſi éclairé qu'incorruptible. Il vint à bout de contenter tout le monde, (prodige inoui!) & de ſoutenir toutes les dépenſes avec quatre cent ſoixante talens, par une économie qui ſembloit doubler le tréſor. Les taxes augmenterent conſidérablement après lui. On devoit bien s'y attendre.

Admirable déſintéreſſement d'Ariſtide.

Ce grand homme conſerva ſa pauvreté, en diſpoſant des revenus de la Grèce. Callias, ſon proche parent, le plus riche des Athéniens, ayant été accuſé; l'accuſateur lui reprochoit comme un crime l'indigence où il laiſſoit Ariſtide avec ſa famille. Pour ſe laver de ce reproche, il proteſte d'avoir ſouvent, & toujours inutilement, preſſé Ariſtide de recevoir de groſſes ſommes pour ſes beſoins; il en appelle à ſon témoignage. Ariſtide l'a-

voue, en ajoutant que les desirs superflus multiplient les besoins de l'homme, & que le moyen de n'avoir ni soucis ni embarras étoit de se borner, comme lui, au pur nécessaire.

Il mourut dans cette honorable pauvreté. La république fit les frais de ses funérailles, & se chargea de l'entretien de sa famille. Platon le met d'un seul mot au-dessus de ce qu'il y avoit alors de plus grand : Aristide s'est appliqué, dit-il, *à remplir Athènes de vertu.* Sa mort dans sa pauvreté.

Peut-être fut-il redevable de son mérite à un excellent citoyen, nommé Clisthène; auquel il s'étoit attaché dans sa jeunesse, & dont les leçons, ainsi que les exemples, développerent en lui le germe de tant de qualités sublimes. Heureux le jeune homme qui se sent pénétré d'admiration pour les grands hommes! rien n'annonce mieux qu'il est capable de les imiter. Heureux sur-tout, s'il en peut avoir un pour guide! ses progrès seront plus rapides & plus sûrs. Ce bonheur n'étoit point rare chez les anciens. Avec de l'émulation & du talent, on trouvoit bientôt quelque illustre personnage, dont le zèle se plaisoit à cultiver les espérances de la patrie. On le sui- Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

voit conſtamment, on ſe formoit à ſon école, on ambitionnoit de ſe montrer digne d'un ſi beau modele. Plutarque obſerve combien cette coutume fut avantageuſe. Elle l'a été quelquefois parmi nous, & le deviendra encore quand la frivolité fera place aux ſentimens d'honneur & de vertu.

CHAPITRE V.

Cimon augmente la gloire d'Athènes. — Guerre entre les deux républiques.

Cimon, digne ſucceſſeur d'Ariſtide.

UN digne éleve d'Ariſtide, Cimon fils de Miltiade, eut après lui la plus grande autorité. Il augmenta même la gloire de ſa patrie, non-ſeulement par ſes exploits, mais par cette vertu douce & cette probité invariable qui ont tant d'empire ſur les cœurs. Une jeuneſſe déréglée l'avoit d'abord expoſé au mépris du peuple. Son exemple prouve que, ſi les égaremens du premier âge ſont toujours nuiſibles, on peut du moins les réparer. Les leçons du plus juſte des Grecs l'ayant formé également à la politique & à la vertu, il fit chaque jour des progrès dans la carriere du mérite. Athènes lui étoit

Sa politique.

en

en partie redevable du commandement. Il tourna l'inquiétude des citoyens contre les ennemis du dehors ; il enleva aux Perſes beaucoup de places ; il attaqua & détruiſit leur flotte ; il remporta le même jour une grande victoire ſur leur armée de terre ; il les chaſſa de la Thrace, ſoumit l'île de Thaſe après un ſiège de trois ans, & répandit la terreur juſqu'à la cour du *grand-roi*. Ses ſuccès contre les Perſes.

Xerxès avoit été aſſaſſiné par Artaban, capitaine de ſes gardes. Son fils Artaxerxès, ſurnommé Longuemain, regnoit alors. Thémiſtocle, toujours pourſuivi par les Grecs, ne trouvant plus de ſureté en Europe, s'étoit retiré auprès de ce prince, dont il gagna la confiance en jurant une haine implacable à ſa patrie. Selon Plutarque, le roi de Perſe, quelques années après, voulant lui faire porter la guerre au ſein de l'Attique, il s'empoiſonna pour ſe délivrer d'une commiſſion qui le révoltoit. Au contraire, Thucydide, preſque contemporain, le croyoit mort de maladie. * Thémiſtocle réfugié auprès d'Artaxerxès.

* Thémiſtocle ne mourut qu'après le banniſſement & le rappel de Cimon. L'enchaînement des idées m'a fait anticiper un peu

On doit le blâmer, même en l'admirant

Thémiſtocle fut un de ces hommes preſque auſſi dignes de blâme que de louanges, dont le génie enleve l'admiration, & dont le cœur paroît ſouvent mépriſable. Il ſauva la Grèce du danger où elle ſe trouvoit ; il créa la puiſſance d'Athènes. Un peuple reconnoiſſant lui auroit pardonné bien des fautes. On vante avec raiſon, cette parole qu'il dit, après avoir donné ſa fille à un honnête homme pauvre : *J'aime mieux le mérite ſans bien, que le bien ſans mérite* ; mais il avoit amaſſé de quoi enrichir ſa fille & ſon gendre. En un mot, l'intérêt & l'ambition étoient la principale regle de ſa conduite, l'équité le touchoit peu, & il ne le diſſimuloit point. Quelqu'un lui conſeillant d'être impartial envers tous les citoyens, & lui diſant qu'il mériteroit par-là les plus grands éloges : *A dieu ne plaiſe*, répondit-il, *que je ſois aſſis ſur un tribunal où mes amis ne trouvent pas plus de faveur que les autres* ! Mais les amis de l'ambitieux ſont d'ordinaire ou ſes compli-

---

ſur les dates. Ce n'eſt point ici un abrégé chronologique ; ce doit être plutôt un ouvrage de raiſonnement.

ces ou ſes flatteurs. Reprenons le fil des événemens.

Les Egyptiens ſe révolterent contre les Perſes, & furent ſecourus par les Athéniens, qui d'abord leur firent gagner des batailles. Si l'Egypte avoit été auſſi belliqueuſe que la Grèce, auſſi jalouſe de la liberté, elle eût, ſans doute, profité des circonſtances & rétabli ſa réputation. La guerre finit par un nouvel eſclavage. Les Perſes, quoique amollis, conſervoient une grande ſupériorité ſur ce peuple. Ils battirent même les Athéniens, dont le nombre étoit inſuffiſant. Artaxerxès avoit ſollicité les Spartiates contre Athènes, ſans que ſes offres ni la jalouſie puſſent leur faire trahir la confédération. Cependant un funeſte levain de diſcorde devoit bientôt diviſer cruellement les deux républiques.

Les Egyptiens révoltés contre les Perſes, & vaincus.

Des malheurs que Sparte eſſuya coup ſur coup, ſervirent à manifeſter les ſentimens que les Athéniens avoient pour elle. Un horrible tremblement de terre en renverſa preſque toutes les maiſons; les Hélotes briſèrent leurs chaînes, prirent les armes, ſe liguerent avec les Meſſéniens, & avec d'autres ennemis de leurs maîtres. On réclama dans cette extrémité le ſecours

Avant J. C. 470. Malheurs de Sparte.

d'Athènes. L'orateur Ephialte, partisan de Périclès qui étoit déjà en crédit, soutint que loin de secourir l'ambitieuse rivale d'Athènes, il falloit se féliciter de sa disgrace, & la laisser ensevelie sous ses ruines. Cimon avoit trop de lumieres & de grandeur d'ame, pour adopter cette fausse politique, quoique les Spartiates en eussent donné l'exemple. Indépendamment de la foi des traités, de l'intérêt commun de la Grece, des principes de générosité & d'honneur, il voyoit que Sparte étoit un frein nécessaire à la licence des Athéniens. Il combattit fortement les prétextes spécieux de l'ambition; il démontra qu'on ne devoit pas laisser *la Grèce boiteuse*, *ni Athènes sans contre-poids*; enfin, il persuada; & chargé de porter lui-même le secours, il remplit sa commission en vrai patriote.

Cimon détermine les Athéniens à la secourir.

Quelque tems après, les Spartiates ayant sur les bras les mêmes ennemis, s'adresserent encore aux Athéniens. Cimon leur amena encore des troupes; mais ils les renvoyerent par une défiance injurieuse. Cette insulte mit en fureur la populace d'Athenes. Elle se vengea sur l'homme le plus innocent & le plus respectable. Cimon fut banni

Guerre entre les deux républiques.

Injuste

par la faction de Périclès, comme s'il eût favorisé Sparte contre les intérêts de sa patrie. (Nous verrons dans le chapitre suivant, les ressorts que Périclès employoit pour dominer.) Bientôt la guerre s'allume entre les deux républiques. L'illustre exilé vient avec empressement offrir ses services à l'armée athénienne. On lui ordonne de se retirer. Ses amis, au nombre de cent, soupçonnés comme lui, & voulant dissiper des soupçons injustes, animés par ses exhortations, s'étant fait de son armure une espece d'étendard, combattirent pour leur patrie avec tant de bravoure, qu'ils se firent tous tuer. Les Athéniens furent vainqueurs à cette bataille de Tanagre, en Béotie; triste prélude des horreurs que devoit produire la discorde.

bannissement de Cimon.

Les préjugés contre Cimon se dissiperent, parce que l'on sentoit chaque jour combien son absence étoit nuisible. Il fut rappelé après cinq ans; Périclès, son rival, proposa lui-même le décret. Ces exemples de patriotisme réparoient du moins de tems en tems les fautes des passions. Le premier soin du vertueux citoyen fut de conclure une trève avec les Spartiates. Il reprit ensuite son excellent système,

Cimon rappelé.

Il finit la

guerre civile, & occupe les Athéniens contre les Perſes.

qui étoit d'occuper les Athéniens contre l'ennemi étranger, ſoit pour augmenter leur puiſſance par des moyens légitimes & glorieux, ſoit pour fixer leur inquiétude & prévenir les effets de leurs cabales. Il remporta de nouvelles victoires ſur les Perſes ; il achevoit la conquête de l'île de Chypre, pour paſſer de-là en Egypte, où les ennemis avoient eu des avantages conſidérables. Le trône de Cyrus ſembloit être alors menacé d'une révolution prochaine.

Avant J. C. 449. Traité d'Artaxerxès avec les Grecs.

Artaxerxès eut la prudence de chercher la paix. On fit un traité dont voici les conditions : « Que toutes les » villes grecques de l'Aſie ſeroient libres, & pourroient choiſir les lois » & le gouvernement qui leur conviendroient le mieux ; que les Perſes ne navigueroient plus depuis le » Pont-Euxin juſques aux côtes de la » Pamphylie ; qu'aucun de leurs généraux n'approcheroit de ces mers, » avec des troupes, à la diſtance de » trois journées ; & que les Athéniens » ne feroient aucune hoſtilité contre » les états du Roi. »

Fin de la guerre Médique.

La guerre Médique (c'eſt le nom qu'on lui donne) avoit duré cinquante & un ans, depuis la priſe & l'incen-

die de Sardes. Dans le cours ordinaire des choſes humaines, elle auroit dû écraſer la Grèce : la Grèce triompha cependant. On ne peut trop obſerver que ce prodige fut l'ouvrage du génie & de la ſageſſe, encore plus que de la valeur. Miltiade fit beaucoup à Marathon, & Pauſanias à Platée ; mais les conſeils de Thémiſtocle, d'Ariſtide & de Cimon firent plus encore. La marine & les finances entre leurs mains étoient les ſources fécondes de la proſpérité publique.

Mort de Cimon ; ſa vertu dans les richeſſes.

La mort de Cimon fut une perte irréparable. Riche & déſintéreſſé, ſes richeſſes, ſans donner la moindre atteinte à ſa vertu, la rendirent plus avantageuſe aux citoyens. En tout tems ſes jardins leur étoient ouverts ; ſa table, frugale & abondante, étoit celle des pauvres, auſſi-bien que de ſes amis, & loin de capter par ce moyen la faveur du peuple, il ſe déclara toujours contre les abus de la démocratie. On lui fit un crime d'être juſte & modéré envers les Spartiates. C'eſt ainſi que jugent les paſſions.

TROISIEME ÉPOQUE.

Depuis le gouvernement de Périclès, juſqu'au regne de Philippe de Macédoine.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Périclès juſqu'à la guerre du Péloponnéſe.

Caractère de Périclès

UN génie s'étoit élevé dans Athenes, auſſi vaſte, auſſi profond, plus cultivé par l'étude qu'aucun de ceux dont elle avoit reçu tant de gloire, mais plus dangereux, s'il abuſoit de ſes talens. Je parle de Périclès, homme d'une naiſſance illuſtre, d'un goût exquis, d'une ſagacité admirable, grand orateur, grand politique, quelquefois grand citoyen, & qui cependant fit beaucoup de mal à ſa patrie, parce qu'il eut l'ambition d'y dominer.

Son éloquence perfectionnée

Son principal inſtrument, pour l'exécution de ſes deſſeins, fut l'éloquence, cet art tantôt divin, tantôt funeſte,

ſuivant l'uſage qu'on en fait. Elevé par le philoſophe Anaxagore, il avoit appris de lui à reconnoître l'intelligence ſuprême, & à mépriſer les vaines terreurs & les puérilités biſarres de la ſuperſtition ; à nourrir ſon ſtyle de penſées & non de mots, & à lui donner une énergie victorieuſe, qui ne peut naître que de la raiſon épurée. Athènes étoit remplie d'orateurs, depuis que la tribune aux harangues ſervoit de théâtre à quiconque vouloit briller & acquérir du crédit ; mais aucun n'avoit pu, comme Périclès, ſubjuguer la multitude par la perſuaſion. par la philoſophie.

Il étudia ſurtout les hommes ; il connut à fond le génie des Athéniens, & tous les reſſorts par leſquels un fin politique pouvoit devenir leur maître. Les voyant amoureux d'une liberté exceſſive, juſqu'à prendre ombrage de la réputation des grands hommes, juſqu'à les bannir lorſque leurs ſervices les rendoient le plus reſpectables, il affecta d'abord de l'éloignement pour les affaires, ſe montra peu à la ville, & parut n'ambitionner que la gloire des armes. Enſuite, ſaiſiſſant l'occaſion favorable, où Cimon, le ſeul concurrent qu'il pût avoir, étoit occupé au-dehors d'entrepriſes militaires, Sa politique pour parvenir au gouvernement.

il ſe produiſit, déguiſa ſon caractere, flatta le peuple, prit le rôle d'homme d'état, renonça aux plaiſirs, aux ſociétés, & ſe livra entièrement aux affaires publiques.

Il ſe montre rarement dans les aſſemblées.

Plus habile que Thémiſtocle, il ſut prévenir les dégoûts de la multitude, en évitant les aſſemblées, quand ſa préſence n'y étoit pas néceſſaire : ſes amis, ſes agens y parloient pour lui. Moins il faiſoit étalage de ſes talens, plus il étoit applaudi, lorſqu'il jugeoit à propos de les déployer.

Il corrompt les Athéniens par des profuſions pernicieuſes.

Sa fortune ne lui permettoit pas d'imiter les libéralités de Cimon : c'étoit pourtant le meilleur moyen de s'attacher beaucoup d'amis ou de partiſans. Il y ſuppléa aux dépens de la patrie. Non-ſeulement il fit partager aux citoyens les terres conquiſes, mais encore il leur fit diſtribuer les deniers publics pour des jeux, des ſpectacles, & même pour les fonctions preſcrites par les lois. Quiconque aſſiſtoit aux tribunaux, ou aux aſſemblées du peuple, avoit ſon ſalaire. Les Perſes, on peut le dire, n'avoient pas fait tant de mal aux Athéniens en ravagant leur pays. Les finances diſſipées par d'inutiles profuſions, les mœurs corrompues par le goût des plaiſirs & par l'avidité des richeſſes, la

fureur des ſpectacles irritée par un attrait invincible, l'oiſiveté nourrie par des reſſources auparavant inconnues, la licence des aſſemblées populaires augmentée par le concours d'une populace avide, les fonctions de citoyen avilies par une ſorte de vénalité : tels furent les fruits de l'ambitieuſe politique de Périclès.

Il alla encore plus loin. Comme le ſort ne lui avoit procuré aucune des charges qui ouvroient l'entrée de l'aréopage, cet illuſtre tribunal devint l'objet de ſa haine, ſans doute parce qu'il en redoutoit l'autorité & la juſtice. Il anima contre lui le peuple dont il dirigeoit tous les mouvemens ; il vint à bout de le dépouiller des cauſes les plus importantes. Athènes oublia ſes lois ; le gouvernement changea au gré d'un ſeul homme. Cimon vivoit alors ; & étoit occupé contre les Perſes. Lorſqu'à ſon retour, il gémit de ce renverſement de principes ; lorſqu'il répéta, ſelon ſa coutume, que l'on ne voyoit rien de pareil à Lacédémone ; il fut regardé comme l'ennemi d'Athènes, & ſacrifié par l'oſtraciſme au corrupteur de l'état.

Il affoiblit l'aréopage

Après la mort de Cimon, l'autorité de Périclès s'accrut toujours. Maître des finances, il les prodigua en édifices ;

Il orne Athènes de ſuperbes édifices.

ſtatues, en décorations, propres à charmer le peuple, & à faire d'Athenes la plus belle ville du monde. Alors s'éleverent, ſous la direction de Phidias, ces chefs-d'œuvre d'architecture & de ſculpture qui ont été des modeles du bon goût, & qui, pluſieurs ſiécles après, conſervoient encore toute leur beauté; monumens auſſi ſupérieurs à ceux des Egyptiens, que la perfection eſt au-deſſus du giganteſque.

Plaintes des alliés ſur la diſſipation du tréſor.

Les alliés ſe plaignirent hautement que le tréſor commun, deſtiné à la défenſe du pays & à la guerre contre les barbares, fût conſacré à l'embelliſſement d'une ſeule ville. Ils avoient raiſon; mais Périclès avoit le talent de la parole & les ſuffrages du peuple. A l'entendre cet argent appartenoit aux Athéniens, dès qu'ils rempliſſoient leurs engagemens, dès qu'ils fourniſſoient aux dépenſes néceſſaires de la ligue; Athènes étant bien pourvue d'armes & de vaiſſeaux, elle devoit, par un noble uſage de ſes richeſſes, mériter l'admiration des ſiecles futurs, & en même tems aſſurer la ſubſiſtance des citoyens; où rien n'y contribuoit davantage que les ouvrages publics, qui excitent tous les arts, exercent tous les bras & tous les talens, & font naître de la même ſource l'ornement & l'abondance.

On voit au premier coup-d'œil ce qu'il y a de foible dans ces réponſes. Les contributions des alliés pouvoient-elles donc tourner au profit d'Athènes ? l'uſage n'en étoit-il pas fixé ? s'il y avoit du ſuperflu, ne devoit-il pas ſervir au ſoulagement des alliés mêmes ? Loin de diminuer les taxes, Périclès les augmenta de près d'un tiers ; pour quel beſoin ? ſans doute pour ces faſtueuſes dépenſes. Trois mille ſept cents talens qu'elles coûtèrent, étoient une ſomme exceſſive, comparés au revenu de l'Attique, qui, ſelon Démoſthène, ſe réduiſoit à cent trente talens*. En diſſipant le tréſor, on s'expoſa aux malheurs d'un avenir incertain. L'ancienne ſimplicité de mœurs ſe perdit, ce qui fut un plus grand mal. Dans une riche monarchie, Périclès auroit mérité les mêmes éloges que Colbert en France ; mais il doit être blâmé comme miniſtre d'une république. On en jugera par les faits. Périclès inexcuſable en ce point.

Plutarque vante ſon déſintéreſſement, ſa frugalité, ſon économie domeſtique. Ces vertus ſont très reſpectables, mais ne juſtifient point ſon gouvernement. D'ailleurs, s'il n'ajouta pas une obole à Son déſintéreſſement vanté par Plutarque.

* Troiſieme Philippique.

ſon patrimoine; comment expliquer ce que rapporte le même hiſtorien? Il aſſure que Périclès, entendant les clameurs qui s'élevoient contre lui, offrit au peuple de payer à ſes propres dépens tous les ouvrages, pourvu que les inſcriptions ne portaſſent que ſon nom. La vanité des Athéniens ne pouvoit y conſentir, quand la choſe eût été poſſible. On s'écria qu'il étoit le maître de puiſer dans le tréſor.

Il offre de payer à ſes frais les ouvrages publics; à quelle condition?

Périclès, maître de la république.

Les riches lui avoient ſuſcité un adverſaire puiſſant, dans la perſonne de Thucydide, beau-frere de Cimon. L'un ou l'autre devoit ſuccomber. Thucydide fut le plus foible, & ſubit la rigueur de l'oſtraciſme. Alors s'érigeant une eſpece de royauté, Périclès maîtriſa tellement le peuple, que, ſans avoir la même complaiſance qu'autrefois pour ſes caprices, il conſerva toujours le même empire ſur ſes délibérations. Une haute réputation de probité fortifioit l'aſcendant que lui donnoient l'éloquence & la politique. Il y ajouta la gloire des armes, par quelques expéditions militaires, où il réuſſit toujours en ménageant avec ſoin le ſang des citoyens, qu'il auroit voulu, diſoit-il, rendre immortels.

Il établit des colo-

Athènes étoit ſurchargée d'une multitude d'hommes également pauvres &

oiſifs, inquiets & turbulens. Il ſentoit le beſoin de les occuper, de les éloigner même de maniere à les rendre utiles. Pour cela il établit pluſieurs colonies, dont les liaiſons avec la métropole devoient augmenter ſa puiſſance : celle de Thurium en Italie, devint célèbre. Chaque année, il équipoit une flotte de ſoixante vaiſſeaux : il y ſoudoyoit pendant huit mois un grand nombre de miſérables, qui ne ſervoient auparavant qu'à troubler l'état, & il en faiſoit des marins, capables de le bien ſervir. En un mot, Périclès ſavoit employer les hommes : c'eſt un des plus grands ſecrets de la politique.

nies. Sa flotte.

Tant de gloire & d'autorité augmentent la haine de ſes envieux. On cherche les moyens de le perdre ; on commence par attaquer ſes amis. Phidias eſt accuſé d'avoir volé le public, ſurtout en faiſant la magnifique ſtatue de Minerve. Il prouve ſon innocence : l'or qui lui avoit été donné pour cet ouvrage, détaché de la ſtatue & peſé, ſe retrouve tout entier. On ne laiſſe pas de le traîner en priſon, & il y meurt. La fameuſe Aſpaſie de Milet, femme d'un génie ſupérieur, que Périclès aimoit tendrement, & qu'il avoit enfin épouſée ; cette femme, dont Socrate ſe glorifioit d'avoir été le

On accuſe ſes amis pour le perdre.

Procès de Phidias, d'Aſpaſie & d'Anaxagore.

disciple, est accusée d'impiété & de débauches. Son éloquence & les larmes de Périclès la sauvent à peine. On venoit de faire passer en loi un décret perfide, par lequel il étoit ordonné de dénoncer quiconque, sous prétexte de philosophie, expliquoit les phénomènes de la nature, d'une maniere opposée à la religion du pays, c'est-à-dire, sans y faire intervenir les divinités de la mythologie grecque. En conséquence, Anaxagore, qui le premier avoit établi par la raison l'existence de Dieu, est cité comme impie, & Périclès désespérant de sa justification, l'engage à prendre la fuite. (Tous les grands hommes, disciples de ce philosophe, furent accusés du même crime.) C'étoit moins à lui qu'à Périclès qu'on prétendoit porter le coup.

Décret absurde contre les philosophes.

Périclès accusé lui-même.

Enfin le succès enhardit les accusateurs. Ils l'attaquèrent directement lui-même comme voleur des deniers publics; on fit un décret pour l'obliger à rendre ses comptes. Tandis qu'il s'y préparoit, Alcibiade encore jeune dit un jour : *il devroit plutôt penser à ne les pas rendre.* En effet, Périclès se délivra de ce soin par la guerre du Péloponnèse, à laquelle, selon les uns, il cessa pour lors de s'opposer, ou qu'il excita, selon

On lui ordonne de rendre ses comptes.

Il se délivre de ce soin par la guerre du Péloponnèse.

les autres, pour ſon intérêt particulier. Plutarque accuſe de malignité ceux qui lui font ce reproche ; Thucydide, hiſtorien encore plus croyable, aſſure que ſon adminiſtration intègre le mettoit au-deſſus de la calomnie. Mais quand on réfléchit ſur le caractere de Périclès, ſur ſon ambition & ſa politique, ſur les affaires que lui ſuſciterent ſes ennemis, il paroît impoſſible de le laver de tout ſoupçon à cet égard. C'eſt une témérité, comme l'obſerve Plutarque *, de fouiller dans le cœur des grands hommes pour leur prêter des intentions, & de donner une mauvaiſe tournure à ce qui peut être interprêté favorablement. Cette maxime vraie, il l'applique à Périclès, en ſuppoſant que ſa conduite paſſée n'annonçoit que le zele du bien public. Mais en cela il ſe contredit lui-même. On ſe trompe rarement, lorſqu'on juge des actions par le caractere & les principes des hommes.

Si les ſoupçons contre lui ſont légitimes.

Quoi qu'il en ſoit, différentes cauſes produiſirent la guerre du Péloponneſe, l'un des principaux événemens de cette hiſtoire. Athènes, fiere de ſes ſuccès & de ſa puiſſance, n'ayant plus cette modé-

Griefs des alliés contre Athenes.

* *De Herodoti malignitate.*

ration, qui lui avoit procuré le commandement, inſpiroit à la Grèce autant de haine que de jalouſie. Elle avoit ruiné les Samiens, aſſujetti les Eginètes, interdit aux Mégariens l'entrée de ſes ports & de ſes marchés; elle avoit aliéné les Corinthiens, en prenant parti pour les Corcyréens qui leur faiſoient la guerre; elle avoit ſoumis au tribut, & enſuite révolté par ſa tyrannie, Potidée en Macédoine, colonie de Corinthe; enfin, les Athéniens aſſiégeoient Potidée, ils preſſoient vivement ce ſiége. C'eſt là que Socrate ſe montra auſſi intrépide guerrier, qu'il étoit grand philoſophe: il ſe fit admirer comme un héros, & comme l'exemple de l'armée; il ſauva ſon cher Alcibiade.

L'affaire eſt agitée à Sparte

Les Corinthiens & les autres mécontens s'adreſſent à Sparte; lui repréſentent l'ambition & les injuſtices des Athéniens, la néceſſité d'y oppoſer une barrière; qu'ils menacent la liberté de toute la Grèce; qu'ils tendent à leur but avec une activité & une promptitude incroyables, tandis que les Spartiates, avec trop de bonne foi & de lenteur, laiſſent croître cette puiſſance, toute prête à les écraſer. L'ambaſſadeur d'Athènes répondit pour ſa patrie, que les Grecs lui avoient déféré eux-mêmes le

commandement ; qu'ils devoient ſe ſouvenir de ſes ſervices ; qu'un funeſte eſprit d'indépendance pouvoit ſeul exciter contre elle leurs murmures ; mais qu'elle ſauroit bien ſe défendre, ſi on l'attaquoit au mépris des engagemens les plus ſacrés. Il inſinua (choſe étrange, même dans un gouvernement monarchique !) que de tous tems les plus forts étoient les maîtres, & que c'étoit l'ordre de la nature.

Cette réponſe ne ſatisfit point. Tous les alliés réſolurent de prendre les armes, quoique le roi de Sparte Archidamus fût pour les voies de douceur. On entama cependant une négociation, afin de gagner du tems. On demanda aux Athéniens pluſieurs articles, ſurtout qu'ils levaſſent le ſiége de Potidée. Périclès, dans la ſituation critique où il ſe trouvoit, inſiſta ſur la gloire d'Athènes, vanta ſes reſſources*, expoſa les riſques

Périclès décide les Athéniens à la guerre.

* Selon Diodore de Sicile, il repréſenta qu'il y avoit encore ſix mille talens dans le tréſor, outre les richeſſes immenſes renfermées dans les temples, ou chez les particuliers ; qu'on avoit ſur pied une armée de douze mille hommes ; ſans compter les garniſons & les troupes des colonies ; que la flotte étoit de trois cents voiles, & pouvoit être augmentée facilement. Périclès, (on doit l'avouer,) n'avoit pas tout ſacrifié au luxe.

d'une molle condeſcendance, & fit rejetter les propoſitions. Ainſi, la guerre devenant inévitable, il en traça le plan général. Son ſyſtême étoit de craindre peu le ravage des terres, & beaucoup la perte des hommes; de ne point haſarder de bataille contre des ennemis ſupérieurs en nombre; mais de pourvoir à la ſureté de la ville, & de s'attacher principalement à la marine, qui faiſoit la grande force d'Athenes.

Son plan.

CHAPITRE II.

Commencement de la guerre du Péloponnèſe. — Alcibiade. — Les Athéniens vaincus en Sicile,

LA guerre du Péloponneſe écrite preſque en entier par Thucydide, un des meilleurs hiſtoriens & des meilleurs capitaines de l'antiquité, fournit dans un eſpace de vingt-ſept ans beaucoup de détails, intéreſſans pour les militaires, mais dont je ne dois point charger cet ouvrage; ils fatigueroient inutilement les autres lecteurs. Les Spartiates avoient dans leur parti preſque tout le Péloponneſe, & de plus la Phocide, la Béotie, les Locriens, les Mé-

Avant J. C. 411.

Forces des deux partis.

gariens, &c. Leur armée montoit à ſoixante mille hommes. Celle d'Athenes ſe réduiſoit à environ quinze mille, ſans compter ſeize mille habitans de tout âge, armés pour la défenſe de la ville. Périclès ne pouvoit tenir la campagne avec ſi peu de troupes. Il eut beſoin de toute ſon éloquence pour engager les Athéniens à quitter leurs terres, comme au tems de l'invention des Perſes ; & à ſe tenir enfermés dans leurs murailles, tandis que les ennemis porteroient le ravage juſqu'aux portes de leur ville. L'Attique fut dévaſtée ; mais les galeres d'Athenes ne firent pas moins de mal au Péloponneſe. On connut alors l'utilité des ſciences : une éclipſe de ſoleil auroit abattu le courage des troupes, frappées des terreurs de la ſuperſtition, ſi Périclès ne leur avoit pas expliqué la cauſe de ce phénomene.

Les Athéniens abandonnent leurs terres.

Eclipſe expliquée par Périclès.

Après la campagne, on le chargea de faire l'oraiſon funebre de ceux qui avoient été tués. C'étoit l'uſage d'Athenes, plus utile ſans doute que celui de célébrer la mémoire des grands, quelque dignes qu'ils ſoient de l'oubli ou de la cenſure. Périclès, dans ſon diſcours, exalte la gloire de ces guerriers, qui ont répandu leur ſang pour l'état ; il enflamme par leur exemple

On le charge de l'oraiſon funebre des morts.

l'émulation & le courage ; il dit à leurs frères & à leurs enfans, qu'ils ne peuvent atteindre à leur renommée ſans de ſublimes efforts, que l'envie & la haine pourſuivent l'homme vivant, pour lui enlever ſa gloire, mais qu'on rend juſtice à ceux qui ne ſont plus. Enfin, cet éloge inſpire la vertu & l'héroïſme. L'orateur fut reconduit en triomphe par les mères & les veuves des morts, tranſportées de joie ou d'enthouſiaſme.

Avant J. C. 430. La guerre continue malgré la peſte.

Une peſte affreuſe ravagea l'Attique. On raconte, malgré le ſilence de Thucydide, qu'elle exerça le zèle du fameux médecin Hippocrate, qui rejetant des offres magnifiques du *grand roi*, ſe conſacra généreuſement au ſervice de ſes concitoyens. Ce fléau n'empêcha point de continuer la guerre. Le malheur aigrit les ames. On s'emporte contre Périclès, & on l'accuſe des maux publics. Il déploie ſon éloquence ordinaire ; il répète les noms impoſans de gloire & de liberté : il repréſente qu'on ne doit point lui imputer ce que la prudence ne pouvoit nullement prévoir ; qu'on eſt trop affecté du mal préſent, & trop peu ſenſible au bien à venir ; qu'il faut ſouffrir patiemment les maux que le ciel envoie, & repouſſer avec courage ceux qui nous viennent des hommes, &c.

Périclès conſidéré comme l'auteur des maux publics.

Toutes ſes raiſons ne calment point le chagrin d'un peuple volage. On le condamne à une amende, on le dépouille du commandement ; mais on ſe repent auſſitôt : on lui demande pardon ; on le détermine à reprendre les rênes du gouvernement de l'état. Tel étoit le caractere des Athéniens. Il eſt condamné & rétabli.

Cet homme rare qui, par un prodige d'habileté, avoit fixé quarante ans la légéreté d'Athénes, mourut peu après de la peſte. Neuf trophées, monumens d'autant de victoires, le progrès des ſciences, des arts, du commerce & de la marine, fourniſſent une ample matiere à ſon éloge. Il dit en mourant que ce qu'il y avoit de plus glorieux dans ſa vie, étoit *de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen.* Mais n'avoit-il pas fait des plaies mortelles à ſa patrie ? & comment Plutarque peut-il tant louer ſa vertu, après l'avoir peint comme le corrupteur des mœurs publiques ? On raconte que ſur la fin, accablé d'affaires, il négligeoit Anaxagore, au point que ce philoſophe alloit mourir de déſeſpoir. Périclès l'ayant appris, courut le conſoler, & le pria inſtamment de vivre, lui repréſentant combien il avoit beſoin de ſes avis. *Ceux qui ont beſoin de la lumiere d'une lampe*, lui répondit Ana- Mort de Périclès. Plaintes d'Anaxagore ſur ſon compte.

xagore, *ont soin d'y verser de l'huile.*

Acharnement entre les deux républiques.

Si Périclès fut l'auteur de la guerre du Péloponnese, la rivalité implacable de Lacédémone & d'Athenes en fut le premier principe. Les effets en devoient être affreux, puisque la haine s'envenimoit par les hostilités. La guerre entre des républicains a un caractere singulier d'acharnement. Comme le remarque M. l'Abbé de Mably, « les monarchies peuvent oublier les injures » qu'elles ont reçues, parce que le » prince imprime son caractere à sa nation, & qu'il peut n'être ni vindicatif, ni ambitieux, ni jaloux. Mais » dans des républiques, telles que celles » de la Grece, où la multitude gouverne, quel magistrat pouvoit résister au torrent de l'opinion publique, & la détourner? Les Grecs ne » devoient plus avoir d'autre politique » que celle de leurs passions *. »

La guerre se fait avec barbarie de part & d'autre.

On vit, en effet, Potidée soutenir trois ans de siége, & la chair humaine y servir d'alimens à des citoyens affamés. On vit Sparte, oubliant son honneur pour satisfaire sa vengeance, rechercher l'amitié du roi de Perse, & lui

* Voyage les *Observations sur les Grecs.*

demander

demander du ſecours. On vit les deux républiques faire mourir des Ambaſſadeurs, arrêtés en chemin, comme pour fermer toutes les voies de réconciliation, par des excès de cruautés. Les ſiéges, les combats, les incurſions perpétuelles, forment une longue ſuite de barbaries. Cléon, homme vil, harangueur inſolent, gouvernoit les Athéniens, & ne leur inſpiroit que des réſolutions violentes. Naturellement moins modérés que les Athéniens, les Spartiates ſuivoient l'impulſion de leur caractere. Craignant un ſoulevement des Hélotes, ils en choiſirent deux mille des plus braves, qui avoient le mieux ſervi dans l'armée; ils les promenerent couronnés de fleurs, comme pour récompenſer leurs ſervices; & tous ces malheureux diſparurent, victimes ſans doute d'une perfidie atroce. On ne croira pas que les ennemis fuſſent traités plus inhumainement.

Cléon gouverne Athènes.

Cruauté des Spartiates envers les Hélotes.

La guerre duroit depuis dix ans avec la même fureur, & à-peu-près les mêmes ſuccès, ou les mêmes pertes de part & d'autre. Il étoit impoſſible que tant de maux ne fiſſent déſirer la paix. Le déclamateur Cléon, & Braſidas général de Lacédémone, en écartoient les propoſitions; celui-ci par intérêt

Treve inutile après dix ans de guerre.

de gloire, celui-là par fougue d'orgueil & d'arrogance. Tous deux moururent. On fit une ſuſpenſion d'armes; on conclut enſuite une treve pour cinquante ans. Alors on vit renaître une apparence de concorde; mais la haine reſtoit dans les cœurs, la mauvaiſe foi avoit pris la place de l'équité, & l'ambition ne ſavoit plus ſe contenir.

Avant J. C. 422.

Apparence de concorde, mais la haine reſte dans les cœurs.

Un jeune homme, illuſtre par ſa naiſſance, diſtingué par ſa figure & par ſes richeſſes, plein de talens & de vices, vertueux quelquefois, lorſqu'il écoutoit les leçons de Socrate, ſon maître & ſon ami; preſque toujours entraîné aux déſordres, quand il ſuivoit ſes propres penchans & les conſeils de ſes flatteurs; mais capable de revêtir toutes ſortes de caracteres & de formes, pour tirer avantage des conjonctures; Alcibiade, qui aſpiroit au gouvernement d'Athènes, ennemi du calme, fondant ſes projets ambitieux ſur les troubles & ſur la guerre, travailloit à rallumer un feu mal éteint, & ne pouvoit manquer d'y réuſſir. *Courage*, lui diſoit un jour Timon, le fameux miſanthrope; *courage mon fils! tu fais fort bien de t'élever; car c'eſt pour la ruine de tout ce peuple.*

Alcibiade veut renouveller la guerre par ambition.

Il poſſédoit l'art de manier les eſ-

Son adreſ-

prits. Comme ſon libertinage l'expoſoit à la cenſure, pour détourner l'attention des médiſans, il s'aviſa un jour de faire couper la queue à un très-beau chien qu'il avoit. Ce fut bientôt la nouvelle d'Athènes. On vint lui dire que tout le monde le blâmoit d'avoir défiguré cet animal. *Tant mieux*, répondit-il en riant, *je veux que les Athéniens parlent de mon chien, pour qu'ils ſe taiſent ſur ma conduite.* Une bagatelle occupoit ſérieuſement ce peuple léger, & faiſoit diverſion aux choſes les plus ſérieuſes. Il ſe pour tromper le peuple.

Sparte & Athènes ſe plaignant de quelques infractions du traité, Alcibiade ſaiſit l'occaſion de le rompre. Il rendit ſuſpect Nicias, général circonſpect & bon citoyen, qui n'avoit que des ſentimens pacifiques. Il trompa les ambaſſadeurs de Sparte, envoyés avec plein pouvoir de terminer les différends; les ayant engagés à dire une fauſſeté devant le peuple, il s'éleva auſſitôt contre eux, & les fit renvoyer comme des fourbes. Cependant Nicias avoit ſon parti. Les Athéniens étoient diviſés entre lui & ſon rival. L'oſtraciſme alloit décider la querelle. Hyperbolus, homme décrié & audacieux, déclamoit contre l'un & contre l'autre, Il fait rompre le traité. Hyperbolus banni.

afin de ſuccéder à leur pouvoir. Mais les deux factions ſe réunirent contre lui-même. Il fut banni. On renonça dès-lors à l'oſtraciſme, qui parut avili en tombant ſur Hyperbolus. Nous avons déjà obſervé que c'étoit moins un châtiment, qu'une précaution contre l'autorité des principaux citoyens.

Fin de l'oſtraciſme.

Projet d'Alcibiade ſur la Sicile, adopté malgré les remontrances de Nicias.

Si Alcibiade ſe fût contenté de nourrir la haine du peuple contre les Spartiates, il eût prolongé les maux de la patrie, ſans l'expoſer peut-être aux derniers malheurs. Mais ce génie bouillant formoit, au ſein des plaiſirs, les projets les plus audacieux. Il méditoit la conquête de la Sicile, pour conquérir enſuite Carthage, d'où l'on viendroit s'emparer du Péloponnèſe. Son imagination réaliſoit tant de chimeres ; & ſon éloquence les fit adopter aux Athéniens. Nicias leur démontra inutilement la témérité d'une telle entrepriſe, les dangers à quoi l'on s'expoſeroit en courant après des conquêtes ſi incertaines, tandis qu'on étoit environné d'ennemis. Il réfuta en vain les prétextes frivoles de cette guerre. Parce que les Léontins & les Egeſtins, peuples des Sicile, avoient à ſe plaindre des Syracuſains, & imploroient le ſecours d'Athènes, (car on n'alléguoit pas d'autre motif

raiſonnable ;) falloit-il donc qu'Athènes ſacrifiât ſes intérêts, ſa ſureté, pour une cauſe qui ne la regardoit point ? falloit-il aller combattre en Sicile & abandonner l'Attique aux Spartiates ? La raiſon parloit par la bouche de Nicias ; mais la beauté, les talens, les profuſions d'Alcibiade enchantoient le peuple & la jeuneſſe. On réſolut de prendre les armes contre Syracuſe. Alcibiade fut chargé de l'expédition avec Nicias & Lamachus. Du tems de Périclès, les Athéniens avoient déjà eu l'idée de conquérir la Sicile. Périclès étoit trop habile & trop puiſſant, pour ne pas les en diſſuader.

Idée générale du gouvernement de la Sicile.

Nous obſerverons que la Sicile étoit en partie peuplée de colonies grecques. Elle avoit eu, comme la Grèce, beaucoup de petits tyrans, & avoit repris ſa liberté. Au tems de l'invaſion de Xerxès, Gélon s'étoit rendu le maître à Syracuſe. Les Grecs implorerent ſon ſecours. Il demanda le commandement de leur armée : ne l'ayant pas obtenu, il ſe contenta de défendre la Sicile contre les Carthaginois, que Xerxès avoit engagés à l'attaquer ; & il les défit glorieuſement. Gélon mérita, par ſes ſervices & par ſa bienfaiſance, que Syracuſe lui déférât volontairement le titre

Gélon, Hiéron, Thraſibule anciens rois de Sicile

de roi. Il anima l'agriculture, même par ſon exemple, ſe montrant quelquefois à la tête des laboureurs : en quoi il ſe propoſoit non-ſeulement d'augmenter la richeſſe d'un pays fertile, mais d'y exercer les hommes au travail, ſi néceſſaire pour maintenir les bonnes mœurs, & la tranquillité publique. On le regretta, comme le pere de la patrie. Hiéron, ſon frere & ſon ſucceſſeur, s'attira, malgré de grands vices, les éloges des poëtes qu'il favoriſoit, en particulier ceux de Pindare, dont la lyre n'auroit pas dû être vénale, puiſqu'elle étoit digne des héros. Thraſibule, frere d'Hiéron, & plus vicieux que lui, monta enſuite ſur le trône. Sa tyrannie le fit chaſſer, vers l'an 460 avant Jeſus-Chriſt.

Pétaliſme, fort mauvaiſe imitation de l'oſtraciſme d'Athènes.

Les Syracuſains, ayant ſecoué le joug, affranchirent le reſte de la Sicile, & y établirent le gouvernement populaire. Leur *pétaliſme*, mauvaiſe imitation de l'oſtraciſme d'Athènes, ſubſiſta peu, parce qu'il dépeuploit l'état de bons citoyens. Ce n'eſt pas ici le lieu de parler des nouveaux tyrans qui régnerent en Sicile. Denys ne ſubjugua Syracuſe qu'environ ſoixante ans après. Elle goûtoit les avantages de la liberté, & ſe rendoit redoutable à ſes voiſins,

lorſque les Athéniens prirent les armes pour la conquérir.

Preſque au moment du départ, un accident imprévu remplit Athènes de rumeurs ſiniſtres. Les ſtatues de Mercure ſe trouverent mutilées, ſans qu'il fût poſſible de ſavoir par qui. Les ennemis d'Alcibiade, ſoit qu'ils euſſent prémédité le complot, ſoit qu'ils profitaſſent de l'occaſion, l'accuſerent de ce crime, ou d'un autre de même eſpece. Soutenu par les troupes, il montra beaucoup de fermeté; il demanda un prompt jugement. Ses accuſateurs n'eurent garde d'y conſentir: la circonſtance leur étoit trop peu favorable. On ſuſpendit l'affaire, ſous prétexte que l'embarquement ne pouvoit ſe différer. La flotte partit enfin avec un appareil de triomphe.

Avant J. C. 415. Alcibiade accuſé d'impiété avant ſon départ.

Syracuſe, colonie de Corinthe, très-floriſſante par le commerce, alarmée d'abord de l'orage qui la menaçoit, s'étoit préparée enſuite à ſe défendre avec vigueur. La méſintelligence des trois généraux Athéniens lui laiſſa le tems de prendre toutes les meſures néceſſaires. La folie du peuple d'Athènes la ſervit également. A peine arrivoit-on en Sicile: Alcibiade reçoit ordre d'aller ſubir le jugement ſur l'accuſation d'impiété.

Il eſt rappelé de Sicile pour ſubir le jugement.

Ses ennemis avoient gagné du terrain en ſon abſence ; & couverts d'un maſque de religion, ils pouvoient compter de réuſſir au tribunal d'un peuple auſſi ſuperſtitieux que volage. Alcibiade, diffamé comme impie, perdoit tout-à-coup le mérite dont Athènes étoit auparavant extaſiée.

Il ſe réfugie à Sparte, & ſe déclare l'ennemi d'Athènes.

Il n'oſe braver le péril. Echappé des mains de ſes conducteurs, il s'enfuit à Sparte. Là, ſe pliant aux mœurs auſteres du pays, & ſe déclarant l'ennemi mortel d'Athènes, il gagne l'amour de ce peuple qui le haïſſoit. Les Athéniens le condamnent à mort par contumace ; on le livre aux malédictions des prêtres.

Bon mot de la Prêtreſſe Théano.

Une prêtreſſe, nommée Théano, refuſa ſon miniſtere à la vengeance. *Je ſuis prêtreſſe*, dit-elle, *pour bénir, & non pour maudire.* L'accuſation contre Alcibiade, peut-être mal fondée, quoiqu'il mépriſât la religion populaire, étoit du moins fort imprudente ; elle armoit contre la patrie l'homme le plus capable de nuire. En recevant la nouvelle de ſa ſentence de mort, il s'écria ; *Je leur ferai voir que je ſuis encore vivant.* Il tint parole.

Nicias ſe comporte mal au ſiege de Syracuſe.

Dans l'expédition téméraire qu'il avoit fait entreprendre, la vivacité de ſon courage & les reſſources de ſon

génie, auroient été d'un grand ſecours. Il falloit, pour y réuſſir, des événemens extraordinaires qu'il auroit pu amener. Mais les incertitudes, la timide lenteur de Nicias, ne pouvoient que rendre le ſuccès plus difficile. En répétant toujours qu'on avoit eu tort de s'engager dans cette guerre, il décourageoit les troupes & multiplioit les obſtacles. Cependant Syracuſe eſt aſſiégée. Les travaux de l'art, les combats & les viciſſitudes, décrits fort au long par Thucydide, ſe retrouvent dans l'ouvrage de Rollin, auquel je renvoie les curieux. Les Syracuſains, amollis par la paix, par l'opulence, auroient ſuccombé, ſi les ſecours qu'ils demandoient à Sparte & à Corinthe n'étoient arrivés à propos. Alcibiade avoit fortement appuyé leurs ſollicitations; & ſes conſeils contribuerent beaucoup au malheur d'Athènes.

Les aſſiégés penſoient à ſe rendre, lorſque Gylippe, qui commandoit les Spartiates, vint ranimer leur courage abattu & leur eſpérance. Nicias avoit perdu ſon collégue Lamachus. Reſté ſeul, il s'effraye aux approches du péril; il demande un ſucceſſeur, en expoſant dans ſa lettre l'état critique de l'armée. On lui envoie des ſecours avec deux

Avant J. C. 413. Les Spartiates font lever le ſiége.

nouveaux collégues, Démoſthène & Eurymédon. Le premier, hardi, impétueux, mépriſant tout haut la lenteur de Nicias, haſarda imprudemment un combat nocturne, où deux mille Athéniens furent tués. Les fatigues, les maladies, le découragement, le danger même d'Athènes que les Spartiates tenoient bloquée, tout inſpira le deſir de lever le ſiége.

Les Athéniens ſont défaits devant Syracuſe.

La retraite pouvoit alors ſe faire ſans riſque. Les ennemis ne s'y attendoient point; il étoit facile de leur échapper. Mais une éclipſe de lune déconcerta le projet des généraux. Ce phénomène parut ſurnaturel. Nicias, par une ſuperſtition puérile, crut devoir différer le départ. Gylippe & les Syracuſains eurent le tems de ſe préparer au combat; & les Athéniens battus ſur mer & ſur terre, furent entiérement défaits. Eurymédon périt en combattant; Nicias & Démoſthène ſe rendirent priſonniers, après d'inutiles efforts de courage. On eut, ſelon Thucydide, la perfidie & la cruauté de les mettre à mort, quoique Gylippe demandât qu'ils fuſſent envoyés à Lacédémone. Selon d'autres écrivains, ils ſe tuerent en priſon. Les Syracuſains ſe vengerent par des barbaries. Ce fut-là le fruit qu'Athènes retira de cette en-

prise qui avoit coûté des sommes immenses. La témérité ambitieuse d'un jeune homme, ainsi que la légereté d'un peuple vain, entraîna tant de malheurs.

CHAPITRE III.

Suite de la guerre du Péloponnèse. — Prise d'Athènes par Lysandre.

LE peuple d'Athènes étoit encore si infatué de ses chimériques espérances, que le premier qui annonça la nouvelle du désastre de Sicile, fut condamné à mort. Bientôt les chimeres disparurent, les doutes s'évanouirent, & l'on tomba dans une profonde consternation. Le danger étoit d'autant plus terrible, que par le conseil d'Alcibiade, les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, proche d'Athènes, d'où ils portoient impunément le ravage d'un bout de l'Attique à l'autre. Sans la lenteur ordinaire du gouvernement de Sparte, Athènes frappée comme d'un coup de foudre, eût vraisemblablement été la proie de ses ennemis.

Avant J. C. 412. Consternation d'Athènes.

On perdit le moment de l'accabler; elle respira, & se ménagea des ressources. Un conseil des vieillards fut chargé

La lenteur des Spartiates leur

Tems de se reconnoître.

de l'examen des affaires dont le peuple décidoit. Il fallut rétablir les finances & la marine. Mille talens étoient en réserve dans le trésor depuis le commencement de la guerre. Un décret avoit défendu d'y toucher : un décret le permit alors ; & l'expérience fit connoître combien il importe d'avoir un fonds d'épargnes, pour les besoins extraordinaires. Le défaut d'économie & de prévoyance, en ce point, a souvent précipité la ruine des états.

Ingratitude de Sparte envers Alcibiade.

Athènes perdit la plupart de ses alliés, parce qu'elle étoit malheureuse, & qu'elle avoit abusé de son empire. Plusieurs villes, même d'Ionie, embrassèrent le parti des Spartiates. Ce fut principalement l'effet des intrigues d'Alcibiade, qui, respirant toujours la vengeance, soulevoit les peuples contre sa patrie. Mais Agis, roi de Sparte, dont il avoit débauché la femme, cherchoit à le rendre odieux. Son extrême crédit excitoit d'ailleurs la haine & la jalousie des principaux citoyens. Sparte ne conservoit plus qu'une ombre de l'ancienne équité. Les cabales étouffèrent la reconnoissance ; & l'on expédia un ordre en Ionie, pour faire périr Alcibiade, dans le tems qu'il redoubloit ses services. Il le sut ; il chercha un asyle parmi les Perses.

Des révolutions de cour, attachées à la nature du deſpotiſme, affoibliſſoient continuellement cet empire. Artaxerxès Longuemain avoit eu pour ſucceſſeur Xerxès, ſon unique fils légitime, qui fut bientôt aſſaſſiné par Sogdien, ſon frere naturel. Quelques mois après, Ochus, autre enfant d'Artaxerxès, détrôna Sogdien, prit le nom de Darius, & régna au milieu des factions & des troubles. Les Grecs, l'ont appelé Nothus (*le Bâtard.*) Ce Darius étoit ſur le trône, lorſqu'Alcibiade ſe réfugia auprès de Tiſſapherne, ſatrape de Sardes. Révolutions en Perſe.

Il venoit de le faire déclarer contre Athènes, & l'ingratitude des Spartiates en étoit plus odieuſe. Sa réputation, ſa dextérité, ſon goût pour les mœurs voluptueuſes de Perſe, lui gagnerent ſans peine l'amitié & la confiance du ſatrape. Tiſſapherne apprit de lui à entretenir la diviſion entre les Grecs, en balançant les deux partis, de maniere que l'un ne pût dominer par la ruine totale de l'autre. Politique adroite, dont les Perſes avoient peut-être beſoin contre une nation ſi entreprenante & ſi belliqueuſe ! La ruſe ou la force, la tromperie ou la violence : il ſemble que d'un peuple à l'autre, & ſouvent d'un individu à l'autre, ce ſoient les Il paſſe chez Tiſſapherne, & le porte à entretenir la diviſion entre les Grecs.

pivots de la ſociété ; de la ſociété, qui auroit pour baſe une bienveillance univerſelle, ſi les hommes cherchoient le vrai bonheur dans la nature.

Diſſenſions à Athènes.

Cependant de fatales diſſenſions agitoient Athènes, lorſque tout invitoit les Athéniens à ſe réunir pour leur intérêt. Les uns vouloient abolir la démocratie & rappeller Alcibiade ; Piſandre prétendoit que c'étoit l'unique moyen de ſalut : les autres ſoutenoient que ce ne pouvoit être que la ruine de la liberté & de la patrie ; inſiſtant ſur les malédictions que les prêtres avoient prononcées, ſoit contre Alcibiade, ſoit contre ceux qui propoſeroient ſon rappel. Cette malheureuſe ville, toujours flottante au gré du caprice ou de l'opinion, changea un mauvais gouvernement en un plus mauvais. Quatre cents citoyens furent choiſis pour exercer une autorité abſolue. Ils ne furent que des tyrans ; ils caſſerent le ſénat ; ils foulerent aux pieds toutes les lois.

Nouveau genre de gouvernement.

Alcibiade eſt rappelé, & ſert ſa patrie.

L'armée étoit à Samos pour contenir les alliés dans le devoir. Elle refuſe de conſentir à cette innovation, rappelle Alcibiade, le nomme généraliſſime, le preſſe d'exterminer les tyrans. Alcibiade, après avoir joué tant de perſonnages, ravi de commander encore aux Athé-

niens, modere avec prudence l'ardeur des ſoldats, & ſe prépare au retour par des victoires. Il attaque & détruit les flottes de Lacédémone; il reprend l'empire de la mer : l'Helleſpont, Byzance, pluſieurs villes importantes, paſſent ſous la domination d'Athènes. Elle avoit déjà dépoſé les Quatre-cents, & décerné le rappel d'Alcibiade. On le reçut enfin avec tranſport, en ſe reprochant tout ce qu'on avoit fait contre lui. Les miniſtres de la religion eurent ordre de l'abſoudre des anathêmes. L'un d'eux eut la bonne foi de dire : *Je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la république.* C'étoit faire entendre que ces malédictions n'avoient de force que ſur le crime.

On le fait abſoudre par les prêtres.

Alcibiade redevint tout-à-coup l'idole du peuple. Il ſe ſouvenoit des reſſorts que ſes ennemis avoient employés pour le perdre. Sa politique artificieuſe emprunta les dehors de la ſuperſtition, afin de ſe mettre à couvert de tout reproche d'impiété. Il célébra pompeuſement les myſtères de Cérès. On reconnoît ici la ſoupleſſe de ſon caractere; on retrouvera bientôt auſſi l'inconſtance des Athéniens.

Il devient l'idole d'Athènes.

Sparte, effrayée des victoires d'Alcibiade, avoit envoyé des propoſitions

Les Athéniens s'obſ-

tinent à la guerre. de paix. Si la raiſon avoit pu diſſiper le vertige & l'ivreſſe d'Athènes, c'étoit le moment de terminer une guerre, qui depuis vingt-cinq ans faiſoit le malheur de la république. Les déclamations d'un vil harangueur ayant prévalu ſur le ſentiment du bien public, toute eſpérance de paix s'évanouit ; & les Spartiates nommerent pour général Lyſandre, homme digne de lutter contre Alcibiade.

Lyſandre les bat, ils dépoſent Alcibiade Lyſandre ne rougit point de faire ſa cour au jeune Cyrus, fils du roi de Perſe, qui gouvernoit l'Aſie-mineure. Il en obtint des ſommes, pour augmenter la paye des matelots : par ce moyen, il attira ſur ſa flotte une partie de ceux d'Athènes. Enfin, tandis qu'Alcibiade ramaſſoit de l'argent en Ionie, il battit le téméraire Antiochus qui commandoit en ſon abſence. Les Athéniens comptoient ſur des victoires rapides. Cet échec les irrita ; ils dépoſerent Alcibiade, & mirent à ſa place dix généraux.

Callicratidas, ſucceſſeur de Lyſandre, vaincu par ſa faute au combat des Arginuſes. D'un autre côté, Lyſandre, plus ambitieux encore que grand homme de guerre, fut rappelé dans ſa patrie. Callicratidas, ſon ſucceſſeur, donna l'exemple des vertus antiques, qu'on ne pouvoit plus guere concilier avec l'intérêt préſent. Il dédaigna de courtiſer les

Perſes, & l'argent lui manqua au beſoin. Il ne laiſſa pas de remporter des victoires. Il aſſiégea Conon, l'un des généraux athéniens, dans le port de Mitylène ; mais il perdit une grande bataille vers les îles Arginuſes (près de Lesbos), pour s'être fait un devoir de combattre malgré la ſupériorité de l'ennemi. *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un ſeul homme.* Idée fauſſe ; puiſque d'un ſeul homme peut dépendre le ſalut de tous, quand il eſt le chef. Callicratidas fut tué en combattant. Sa mort glorieuſe n'efface point la tache de ſon imprudence. Les Athéniens avoient équipé en moins d'un mois cent dix galeres, pour venir au ſecours de Conon. Les Spartiates & leurs alliés en perdirent plus de ſoixante & dix dans ce combat mémorable.

Athènes condamne ſes généraux après leur victoire, parce que les morts n'ont pu s'enterrer.

On voit preſque toujours la gloire d'Athènes ternie par la fureur populaire ; mais il n'y en eut jamais d'exemple auſſi révoltant que celui-ci. Le préjugé, venu d'Egypte, que le bonheur des morts dépendoit de la ſépulture, étoit un dogme chez les grecs. Ils auroient tout ſacrifié pour jouir des honneurs funebres. Après la bataille des Arginuſes, les Généraux avoient deſtiné cinquante galeres au ſoin d'enlever les

ſur la côte de l'Helleſpont. Les Athéniens, avec cent quatre-vingt galeres, le ſuivirent promptement, & lui préſenterent la bataille. Il la refuſa pluſieurs jours de ſuite, cherchant à nourrir leur confiance orgueilleuſe, pour les ſurprendre avec avantage. Cette ruſe étoit d'autant mieux imaginée, qu'ils n'avoient ni ports ni villes près de-là, & qu'ils devoient tirer d'aſſez loin leurs proviſions. Alcibiade, retiré en Thrace, vint les avertir du danger auquel ils s'expoſoient. On ne l'écouta point : on s'accoutuma à débarquer le ſoir, après avoir inſulté l'ennemi tout le jour. Lyſandre ſaiſit un moment où ils étoient diſperſés, & fondit ſur leur flotte, près d'un lieu appellé Ægos-Potamos. Il s'en rendit maître aiſément ; il tailla en pieces l'armée, & fit trois mille priſonniers, que l'on condamna au ſupplice, comme par droit de repréſailles.

Philoclès un des généraux athéniens, s'étoit ſignalé autrefois par des traits de cruauté contre les priſonniers ſpartiates. Lyſandre lui demandant de quelle peine il ſe croyoit digne : *N'accuſe pas*, répondit-il, *des hommes qui n'ont aucun juge : tu es vainqueur ; uſe de tes droits : traite-nous comme nous t'aurions traité ſi nous t'avions vaincu.* Tant il eſt vrai

Cruauté envers les vaincus.

qu'on doit s'attendre aux mêmes injuſtices qu'on fait à autrui ! Tant il eſt vrai encore que les principes d'humanité, ſi peu connus autrefois, ſervent plus au bonheur du genre humain, que les principes cruels des anciennes républiques !

Siége d'Athènes.

Bientôt Athènes eſt aſſiégée par mer & par terre. Ces fiers républicains, abattus ſous le poids de l'infortune, démentent leur ancien courage. Au lieu de ſe défendre avec ardeur, ils offrent de tout céder, pourvu qu'on leur laiſſe la ville & le port. L'affaire eſt agitée à Sparte. Les Corinthiens & les Thébains vouloient que la ville fût détruite ; les Spartiates, plus généreux dans cette occaſion, ſe ſouvinrent des ſervices qu'elle avoit rendus à toute la Grèce. On fit le traité aux conditions ſuivantes : » Que » les fortifications du Pirée ſeroient démolies, avec le mur qui joignoit ce » port à la ville ; que les Athéniens livreroient toutes leurs galeres, excepté » douze ; qu'ils abandonneroient toutes » les places dont ils s'étoient emparés ; » qu'ils rappelleroient les bannis, & » qu'ils feroient la guerre ſous les ordres des Spartiates. »

Elle ſe ſoumet à des conditions honteuſes.

Ainſi fut terminée cette terrible guerre de vingt-ſept ans, que l'ambition fit

naître, que la haine rendit atroce, & qui fut auſſi funeſte aux Grecs, que l'ancienne confédération leur avoit été avantageuſe.

CHAPITRE IV.

Sparte corrompue par Lyſandre. — Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie. Procès de Socrate. — Retraite des Dix mille,

Ambition de Lyſandre.

L'AMBITIEUX Lyſandre travailloit pour lui, ſans ſe mettre en peine du bien public. Il vouloit dominer partout. Après ſa victoire navale d'Ægos-Potamos, il avoit aboli dans pluſieurs villes maritimes la démocratie, les ſoumettant à des magiſtrats dont il pouvoit diſpoſer. Il changea auſſi le gouvernement d'Athènes, & y mit trente tyrans ſous le nom d'archontes, qui commirent des cruautés inouies. Il corrompit les mœurs de Sparte, en y introduiſant les richeſſes. Quinze cents talens qu'il y envoya devinrent une peſte publique. Gylippe même, ſi célebre par ſa délivrance de Syracuſe, ne put vaincre la tentation d'en dérober une ſomme; & convaincu de ce vol infâme, il s'enfuit pour éviter

Il introduit les richeſſes à Sparte.

le ſupplice. Les plus ſages citoyens voulurent d'abord proſcrire avec exécration l'or & l'argent de Lyſandre. Ses amis propoſerent d'en faire uſage ſeulement pour les beſoins de l'état. L'expédient fut goûté, & l'on décerna peine de mort contre tout particulier qui garderoit une piece de la nouvelle monnoie : comme ſi, ſelon la judicieuſe penſée de Plutarque, le particulier pouvoit mépriſer long-tems ce que l'état trouvoit utile ; comme ſi, en ouvrant les cœurs à l'avarice, on pouvoit eſpérer que la loi empêcheroit l'argent de pénétrer dans les maiſons.

Ce mal étoit devenu comme néceſſaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes.

Il eſt vrai, les richeſſes infecterent Sparte ; mais enfin un tréſor public ne devenoit-il pas néceſſaire dans le nouveau ſyſtême ? Dès que l'on croyoit avoir beſoin d'une marine ; dès que l'on vouloit s'étendre au dehors, ou porter les armes loin du pays, comment ſe paſſer de finances ? n'avoit-on pas plus d'une fois mendié l'or des Perſes ? & n'étoit-ce pas une preuve inconteſtable, qu'en s'éloignant des anciens principes, on ne pouvoit plus ſe gouverner comme autrefois ? Il falloit néceſſairement, ou conſerver en entier les lois de Lycurgue, ou changer de mœurs. La corruption ſe préparoit depuis long-tems. L'ambition

avoit inſpiré une politique ſi odieuſe, que les Spartiates députerent à Syracuſe opprimée par Denys, en apparence pour conſoler les Syracuſains, & en effet pour affermir le tyran dont ils eſpéroient des ſecours. Ainſi je doute qu'on puiſſe regarder comme bien vrai le mot célebre de Pauſanias, qui régnoit alors. On lui demandoit un jour pourquoi les anciennes coutumes ſe perpétuoient à Sparte : *c'eſt que les lois y commandent aux hommes*, répondit-il, *& non les hommes aux lois*.

Mot célebre de Pauſanias.

Sparte jouiſſoit du moins de ſa liberté, tandis qu'Athènes, ſous ſes trente tyrans, ſouffroit tout ce que l'eſclavage a de plus horrible, pour des hommes accoutumés à l'indépendance ; empriſonnemens, exils, confiſcation de biens, ſupplices. Selon Xénophon, les tyrans firent mourir, en huit mois de paix, plus de citoyens que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre. Théramène, un des trente, fut exécuté lui-même, pour s'être oppoſé aux violences de ſes collégues. C'eſt lui qui, après la victoire des Arginuſes, avoit indignement accuſé les généraux de n'avoir pas fait enſevelir les morts. Il ſembloit réparer cette odieuſe injuſtice, mais pouvoit-il ſe montrer juſte & modéré, ſans devenir criminel aux yeux des tyrans ?

Athènes opprimée par trente tyrans.

Théramène exécuté.

Perfidie des Spartiates à l'égard d'Alcibiade.

Ici, on voit reparoître Alcibiade. De ſon exil, il paſſe en Aſie; il veut ſe rendre à la cour de Perſe, dans la vue de faire une révolution en faveur d'Athènes. Les Spartiates le craignent, & par une perfidie honteuſe, ils engagent le ſatrape Pharnabaze à ordonner le meurtre de l'Athénien. Des ſatellites, envoyés pour cet objet, mettent le feu à ſa maiſon, n'oſant y entrer. Alcibiade ſort l'épée à la main, les repouſſe, & accablé enfin des traits qu'ils lui tirent en fuyant.

Sa mort.

Quelques-uns racontent ſa mort différemment. Mais ce qu'il importe de ſavoir, c'eſt qu'avec des qualités ſupérieures, & une diſpoſition admirable aux grandes choſes, Alcibiade fut le fléau de la Grèce; c'eſt qu'il ſe rendit malheureux lui-même, en ſuivant la fougue des paſſions, plutôt que les conſeils de Socrate.

Avant J. C. 403. Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie.

Athènes trouva un autre vengeur, malgré la cruelle précaution des Spartiates, qui avoient défendu aux villes grecques de recevoir les Athéniens que la tyrannie mettoit en fuite. Thraſybule, à la tête de ces fugitifs, attaqua les tyrans & les chaſſa. Le gouvernement fut confié à dix citoyens; mais l'abus de l'autorité eſt d'un exemple ſi contagieux, que ceux-ci devinrent de nouveaux tyrans.

rans. Les Trente réclamoient le ſecours de Sparte ; Lyſandre les protégeoit avec ardeur ; le roi Pauſanias marcha contre Athènes ; deſirant néanmoins au fond du cœur d'y rétablir l'ordre & la paix. Enfin, Thraſybule finit ſon ouvrage. Les tyrans furent tués, l'ancien gouvernement rétabli. De pareilles révolutions ont pour l'ordinaire des ſuites ſanglantes. Il reſtoit beaucoup de complices de la tyrannie, & les déſordres publics avoient fait une infinité de coupables. Le libérateur d'Athènes étoit trop ſage, pour ne pas prévoir qu'en puniſſant, on rouvriroit les plaies de l'état. Il propoſa un acte célebre d'amniſtie, par lequel fut aboli le ſouvenir du paſſé. Malheureuſement, les diſcordes civiles laiſſent un levain, qu'une ſalutaire douceur ne détruit point, ſi les paſſions conſervent leur empire.

Acte d'amniſtie après la mort des tyrans.

Elles régnerent toujours à Athènes. Le procès de Socrate déshonora bientôt cette ville, plus que ne l'avoit pu faire la ſervitude. Socrate, le premier, dit Cicéron *, qui ait fait deſcendre du ciel la philoſophie, qui l'ait placée dans les villes & introduite dans les maiſons ;

Socrate, le plus reſpectable des philoſophes.

* *Tuſcul.* V. 10.

qui l'ait obligée de s'attacher aux mœurs, aux devoirs de la vie, à l'examen du bien & du mal ; ce vrai philoſophe modele des vertus qu'il enſeignoit à ſes diſciples, s'étoit conſacré depuis long-tems au ſoin de former la jeuneſſe. Après avoir exercé la ſculpture, comme ſon pere, il ſe livra au goût de l'étude excité par l'amour de la vérité : les ſyſtêmes & les ſpéculations ſtériles ne pouvant ſatisfaire ſon jugement, il étudia les principes de la ſageſſe, en fit la regle de ſa conduite, apprit à être pauvre ſans regret, patient, humain & bienfaiſant par devoir : bon citoyen dans les armées & dans les tribunaux, bon mari avec une femme acariâtre ; & ſurtout zélé promoteur du bien public par la voie de l'inſtruction, ſi efficace quand elle eſt ſagement employée.

Il ſe livre au goût de l'étude & à l'amour de la vérité.

Le vertueux Socrate mépriſoit les ſophiſtes, dont la vanité couverte d'un vain étalage de ſcience, décidoit de tout ſans rien ſavoir, & ſe répandoit en paroles pour ne donner que de fauſſes idées : les ſophiſtes furent donc ſes ennemis. Il profeſſoit la religion de ſa patrie, en s'élevant au-deſſus des préjugés populaires ; & il dirigeoit vers le dieu unique les adorations qu'on prodiguoit à des fantômes de divinité : les ſuperſti-

Les ſophiſtes & les hypocrites conjurent ſa perte.

tieux & les hypocrites ne pouvoient manquer de le haïr. Ces hommes dangereux conſpiroient ſa perte. On s'étoit déjà ſervi contre Aſpaſie & Anaxagore du prétexte de la religion ; prétexte qui colore ſi aiſément la méchanceté ; on tourna la même batterie contre le plus vertueux des hommes.

Ariſtophane le joue ſur le théâtre.

Anytus & Mélitus, noms infâmes dans l'hiſtoire, furent les chefs du complot. Ariſtophane, dont les comédies licencieuſes & ſatiriques n'étoient point du goût de Socrate ; piqué, ſans doute, de la préférence qu'il donnoit aux tragédies d'Euripide, lui porta les premiers coups, en le jouant ſur le théâtre. Sa piece ſanglante *des Nuées*, mit au grand jour la patience du philoſophe. Il y aſſiſta ; il eſſuya de ſang-froid les riſées publiques : il s'imaginoit, dit-il à ſes amis, *être á un feſtin où il amuſoit tout le monde.* Mélitus, levant enſuite le maſque, l'accuſe de corrompre la jeuneſſe, & d'introduire de nouvelles divinités. Socrate enſeignoit depuis quarante ans ; chacun connoiſſoit ſa doctrine : lui en faire un crime ſi tard, étoit une abſurdité choquante ; mais la paſſion ne rougit de rien, pourvu qu'elle ſe ſatisfaſſe.

Mélitus l'accuſe.

Il ſubit le jugement

L'accuſé, ſans vouloir ni avocats ni ſolliciteurs, ſe juſtifie par la ſimple ex-

avec courage.

position de sa conduite : « Je crois l'exis-
» tence de Dieu plus que mes accusa-
» teurs, dit-il avec force ; & j'en suis
» tellement convaincu, que je m'aban-
» donne à Dieu & à vous, afin que vous
» me jugiez de la maniere qui vous pa-
» roîtra la plus utile pour vous & pour
» moi. »

On le condamne à la mort.

On le condamne d'abord sans fixer la peine. Il pouvoit choisir une amende ; ses amis se chargeoient de la payer. Il refuse généreusement de prendre ce parti, de peur de se reconnoître coupable, déclarant au peuple qu'il croit plutôt avoir mérité par ses actions d'être nourri aux dépens de la république. Cette noble fierté irrite davantage les esprits ; on opine une seconde fois, selon la coutume ; on le condamne à boire la ciguë : c'étoit la peine capitale. Il dit tranquillement à ses juges : « Je vais mourir par
» votre ordre ; la nature m'y avoit con-
» damné dès ma naissance ; mais la vé-
» rité condamnera bientôt mes accusa-
» teurs à l'infâmie. »

Il refuse de s'échapper de prison, & meurt en sage.

Ses amis voulant le tirer de prison, & l'invitant à prendre la fuite, il répond que ce seroit un attentat contre les lois. Le jour du supplice, il s'entretient avec eux sur l'immortalité de l'ame, & sur les sentimens que doit

inſpirer l'attente d'une autre vie ; il prouve que cette vérité, quand elle ne ſeroit que douteuſe, doit régler la conduite de tout homme raiſonnable. Il les anime & les conſole. On apporte la ciguë : il la boit ſans émotion ; il meurt, en diſant à Criton, un de ſes diſciples ; *Je dois un coq à Eſculape ; acquittez ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas.*

Repentir des Athéniens.

Les Athéniens, pénétrés de honte & de remords, après avoir perdu ce vrai philoſophe, rendirent les plus grands honneurs à ſa mémoire, punirent ſévérement ſes accuſateurs, & déteſterent quiconque avoit eu part au complot. C'étoit leur coutume de commettre des fautes énormes, de s'en repentir toujours, & de ne jamais ſe corriger. Pour comble de folie, on permettoit aux poëtes de jouer les dieux ſur le théâtre, tandis qu'on puniſſoit les ſages d'inſpirer aux citoyens des ſentimens dignes de la divinité. Les trente tyrans avoient épargné Socrate, quoique déclaré ouvertement contre leur tyrannie. Ce fut peu après leur expulſion (l'an 400 avant notre ère,) que la ſentence du peuple le fit mourir. Un peuple ſans frein n'eſt pas le tyran le moins injuſte ni le moins cruel.

Abſurdité de leur conduite.

La morale eſt bien plus intéreſſante dans l'hiſtoire, que les détails d'expéditions.

On lit avec plaiſir dans Rollin tout ce qui regarde un ſeul homme, tel que Socrate ; mais on s'ennuie bientôt de ſes longs détails ſur la fameuſe retraite des Dix-mille. C'eſt que la morale en action inſtruit toujours & intéreſſe, au-lieu que ces autres détails, faſtidieux par eux-mêmes, n'ont preſque aucune utilité. Chacun apprendroit l'hiſtoire, chacun en profiteroit, ſi on ne l'avoit pas ſurchargée de minuties, qui fatiguent même dans les gazettes. Qu'un militaire étudie dans Xénophon, ou dans Rollin, la retraite des Dix-mille, quand il ſaura des choſes encore plus eſſentielles à ſon état. C'eſt aſſez pour nous d'avoir une idée de cet événement mémorable.

Le jeune Cyrus veut détrôner ſon frere Artaxerxès Mnémon.

Darius II (Nothus) étoit mort, & avoit laiſſé l'empire à ſon fils aîné, Artaxerxès Mnémon. Le jeune Cyrus, frere de celui-ci, commandoit dans l'Aſie-mineure. Par une faute inſigne, on lui laiſſa ce gouvernement, quoiqu'il eût manifeſté l'ambition qui le dévoroit. Réſolu de détrôner ſon frère, il engagea dans ſon parti les Spartiates, dont il s'étoit montré le protecteur ; & qui, oubliant leurs vrais intérêts & ceux de la Grece, ſe laiſſerent ſéduire par de frivoles apparences. Treize mille

Avant J. C 401. Les Spartiates ſe joignent à lui.

Grecs marchent avec Cyrus, ſans ſavoir où il les mene. Il augmente leur paye en chemin, parce qu'il les voit rebutés d'une ſi périlleuſe entrepriſe *. On arrive près de Babylone. Le roi s'avance avec une armée innombrable. Cléarque, général lacédémonien, conſeille au jeune Cyrus de ne point expoſer ſa perſonne. *Quoi*, répond ce prince, *lorſque je cherche à me faire roi, tu veux que je me montre indigne de l'être* ? Les deux freres s'acharnent l'un contre l'autre dans la bataille. Cyrus eſt tué. Cependant les Grecs, par leur courage & leur diſcipline, ſe montrent ſupérieurs à cette multitude d'ennemis Ils déclarent qu'ils mourront plutôt que de rendre les armes ; & à travers une infinité d'obſtacles & de périls, ſans ceſſe attaqués, toujours vainqueurs, ils reviennent, au nombre de dix mille dans leur patrie, par l'Helleſpont, après avoir parcouru cinq à ſix cents lieues de pays.

Cyrus eſt tué dans le combat.

Retraite des Dix-mille.

Xénophon les commandoit à la fin

Xénophon trop prévenu en faveur du jeune Cyrus.

* Il leur promit un darique & demi par mois ; c'eſt-à-dire, ſelon Rollin, quinze livres de notre monnoie. Mais les évaluations de Rollin ſont fort au-deſſous de la valeur numéraire d'aujourd'hui ; il ne met le talent qu'à mille écus, comme on faiſoit du tems de Louis XIV.

de la retraite. L'hiſtoire qu'il nous en a laiſſée, paroît néanmoins ſuſpecte à quelques égards. Il y peint le jeune Cyrus comme un prince accompli, ſans blâmer l'entrepriſe odieuſe que lui inſpira l'ambition. Ce prince l'avoit charmé par ſon eſprit & ſon mérite ; mais un hiſtorien philoſophe pouvoit-il pallier ſes excès ? La rebellion contre ſon roi, la haine contre ſon frere, la fureur d'uſurper le trône par une guerre civile, ſouilleront éternellement la mémoire de Cyrus, quelques éloges qu'on lui ait donnés. Dans la lettre qu'il écrivit aux Spartiates, pour leur demander des troupes, il s'élevoit fort au-deſſus de ſon rival, ſe vantant d'avoir le cœur plus royal, de ſavoir mieux la religion & la philoſophie, de pouvoir même (ce qui étoit, ſans doute, un grand mérite chez les Perſes,) boire plus de vin ſans s'en être incommodé. La lettre entière annonce peu de goût des bienſéances.

Il envoie une lettre aux Spartiates, pour leur demander du ſecours

L'hiſtoirien Ctéſias, dont nous avons parlé quelquefois, étoit attaché à ce prince, & paſſa au ſervice de Mnémon, en qualité de médecin. Phocius a conſervé des fragmens de ſes ouvrages. Diodore l'a ſouvent copié, & ne pouvoit choiſir un guide moins ſûr.

Ctéſias, médecin de Cyrus.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

PRÉFACE, Page v

PROGRAMME d'un cours d'Hiſtoire générale, publié en 1768, par les ordres de S. A. R. L'INFANT duc de Parme, &c. &c. . . . page xj

TABLE de Géographie ancienne, pour faciliter l'intelligence de cet ouvrage, page 1

INTRODUCTION, page 25

COMBIEN l'hiſtoire intéreſſe l'humanité. Elle fait connoître l'homme. Ses effets ſur l'eſprit & ſur le cœur. Deux regles de cette étude; chercher le vrai, & ſe borner à l'utile.

Erreurs ſans nombre mêlées à l'hiſtoire ancienne. Source des erreurs & des menſonges dans l'hiſtoire. Il faut donc examiner & choiſir. Le ſcepticiſme auſſi peu raiſonnable qu'un excès de crédulité Hérodote en eſt la preuve. Laiſſer aux ſavans les recherches d'érudition. N'apprendre que ce qu'il eſt poſſible & utile de retenir. Critique du plan d'etude de Langlet Dufreſnoy. Objets les plus dignes d'attention. Incertitude des ſyſtêmes chronologiques. Différence entre les trois textes de l'écriture ſainte. La révélation doit faire des ſaints, & non des ſavans. Idée chimérique du P. Pétau. Nouveauté du monde, prouvée par toutes ſes hiſtoires, quoique les époques ſoient incertaines. La méthode de Boſſuet, pour les époques, eſt ſuſceptible de critique. S'il convient de mêler l'hiſtoire ſainte avec la profane. Plan de cet ouvrage.

HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIERE PARTIE.

OBSERVATIONS GENERALES ſur les anciens peuples, 39

Les hommes, d'abord ſauvages, dans pluſieurs pays. Commencemens de la ſociété. Anthropophages. Les nations civiliſées par le mariage, l'agriculture & les arts. L'écriture inventée fort tard; preuve de l'incertitude des anciennes hiſtoires. Les Grecs amis des fables.

EGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienne hiſtoire d'Egypte, 43

Avantages de l'Egypte. Le Nil. Cauſes & effets des débordemens du Nil. Spectacle ſingulier de l'Egypte. Chronologie fabuleuſe des Egyptiens. Les dynaſties de Manéthon, rejettées par les uns, reçues par les autres. Combien le travail des ſavans eſt ſtérile ſur cet objet. L'ancienneté de l'Egypte, ſelon l'écriture. Iſis, Oſiris, Hermès, &c. déifiés pour leurs ſervices. Intervalle depuis Ménès. Bibliothèque d'Oſymandias. Lac Mœris, très-mal décrit par les anciens. Fables débitées ſur Séſoſtris. Ses conquêtes. Son retour & ſes ouvrages. Son orgueil barbare. Il ne fait travailler que les étrangers à ſes ouvrages. Conjecture frivole ſur Séſoſtris. Pſammétichus. L'hiſtoire d'Egypte s'éclaircit. Conte d'Hérodote ſur la langue la plus ancienne. Entrepriſes de Néchos. Amaſis célèbre. Solon & Pythagore en Egypte. Trait d'Amaſis pour ſe faire reſpecter. L'Egypte aſſervie par les Perſes.

CHAPITRE II.

Gouvernement & lois des Egyptiens, 54

Naissance du gouvernement civil. Gouvernement monarchique, le plus ancien & le

plus naturel. Progrès de la monarchie. Couronne héréditaire. Le roi d'Egypte ſoumis aux lois. Comment on l'avertiſſoit de ſes devoirs. Pouvoir de la religion. Coutume de juger les morts, même les rois. Préjugé qui rendoit cette coutume utile. Le royaume diviſé en départemens. Partage des terres. Part des ſoldats. Grande puiſſance des prêtres. Contradiction au ſujet des tributs. Grand tribunal; manière d'adminiſtrer la juſtice. Lois d'Egypte. Mariage du frère avec la ſœur. Polygamie. Punition de l'adultere, de la lâcheté, du faux, &c. Peines contre l'homicide & le parricide. Education des enfans. Lois concernant les débiteurs. Loi contre l'oiſiveté & la mauvaiſe conduite. Abus des profeſſions héréditaires. L'émulation incompatible avec la ſéparation des claſſes. Si toute profeſſion étoit honorée. Loi favorable aux voleurs.

CHAPITRE III.

RELIGION & mœurs des Egyptiens, 66

UTILITÉ de la religion. La ſuperſtition l'altère & devient funeſte. L'idée de l'Etre ſuprême conſervée en Egypte, malgré la ſuperſtition. Idolâtrie égyptienne. Animaux dieux. Excès de zèle pour ces animaux. Diviſions cauſées par le culte. Diverſes ſuperſtitions des Egyptiens. Pouvoir exceſſif des prêtres d'Egypte. Prêtre-roi. Politique de ces prêtres. Ils cachoient la vérité par intérêt. Epreuves des initiés. Mœurs des Egyptiens. Vanité na-

tionale ; haine des nouveautés. La nouveauté eſt ſouvent néceſſaire. Figure de mort apportée dans les repas.

CHAPITRE IV.

Arts & ſciences des Egyptiens, 75

PREMIERS arts inventés en Egypte. La charrue. Le fer long-tems inconnu. Réflexions ſur la naiſſance des arts. Ils ſont nés du beſoin & de l'induſtrie. Faux ſyſtême de Poſidonius ſur l'invention du pain. Le haſard a contribué aux découvertes. On a long-tems ignoré l'uſage du feu. Les arts cultivés en Egypte de tems immémorial. Les pyramides La ſuperſtition & la politique ont fait conſtruire les pyramides. Les conſtructeurs déteſtés pour leurs vexations. Momies des Egyptiens. Préjugé ſur la ſépulture. Les Egyptiens manquoient de goût. Labyrinthe. Obéliſques. Thèbes. Induſtrie à tranſporter des pierres énormes. Sciences. Les ſciences liées aux arts. Néceſſité de l'aſtronomie. L'année lunaire & l'année ſolaire, trouvée par les Egyptiens. Juſqu'où s'étendoit leur aſtronomie. La ſuperſtition leur faiſoit abhorrer la mer. Géographie cultivée en Egypte. Leur médecine ſuperſtitieuſe. Ils n'oſoient diſſéquer les cadavres. Philoſophie. L'œuf, ſymbole du premier être. Invention de l'écriture. Hiéroglyphes. Caractères alphabétiques. On conjecture qu'ils viennent tous de la même ſource. Les Egyptiens ont été trop admirés. Un moderne les rabaiſſe trop.

CHINOIS.

93
PRODIGIEUSE antiquité que s'attribuent les Chinois. Combien leur ancienne hiſtoire eſt ſuſpecte. Leur premiere obſervation aſtronomique. Syſtême de M. de Guignes, qui fait des Chinois une colonie égyptienne. Reſſemblance des Chinois avec les Egyptiens. Témoignage d'Anſon ſur les Chinois. Il y a de bons principes à la Chine mais mal obſervés. Cauſe de la ſtabilité antique du gouvernement chinois. Le philoſophe Confucius. Maximes de Confucius.

ASSYRIENS ET BABYLONIENS.

CHAPITRE PREMIER.

SUR les antiquités de ces peuples, 102

LES Aſſyriens & les Babyloniens confondus en un même état. Ctéſias, auteur des fables ſur l'Aſſyrie. Copié par Diodore. Indigne de créance. Récit de Ctéſias & de Diodore ſur Ninus. Sur Sémiranis & Babylone. Vide dans l'hiſtoire d'Aſſyrie après Ninyas. Antiquités de Babylone, ſelon Béroſe. Epoque de Nabonaſſar. Obſervations aſtronomiques. L'empire aſſyrien, très-peu ancien, ſelon les anglais. On perd du tems à vouloir éclaircir les antiquités & concilier les hiſtoriens.

CHAPITRE II.

RELIGION, ſciences, mœurs des Babyloniens. 108

L'ASTRONOMIE, très-ancienne chez les Chaldéens. Culte des aſtres établi dans cette contrée. Aſtrologie judiciaire. Progrès des Chaldéens dans l'aſtronomie. La circonférence de la terre. Cadrans ſolaires. Obſervatoire. Coſmogonie des Chaldéens. Leurs fables étoient allégoriques. Ils exigeoient une ſoumiſſion aveugle de leurs diſciples. Le déluge dans Béroſe. Les arts, le luxe & la débauche, réunis. Loi honteuſe de la proſtitution. Motif de cette loi. Mœurs des Babyloniens. Fête de cinq jours. Coutume ſinguliere pour le mariage des filles. Divorce. Punition de l'adultère. Syrie. Superſtitions ſyriennes. *Galli.*

PHÉNICIENS. 118

IDÉE des nations commerçantes. Néceſſité du commerce. Ses progrès. La navigation très-ancienne chez les Phéniciens. L'obſervation des aſtres les dirigeoit. Grande étendue de leur commerce. Leur voyage autour de l'Afrique, du tems de Néchos. Forme de leurs vaiſſeaux. Teinture des Phéniciens. Leurs ſciences. Les Phéniciens plus induſtrieux que les Egyptiens. Effets de l'avidité du gain. La pareſſe eſt pire. Sidon, Tyr. Fondation de Carthage. Superſtitions des Phéniciens. Culte

d'Adonis. Les exemples de ſuperſtition utiles pour attacher à la vraie religion. Ouvrage de Sanchoniaton, le plus ancien après ceux de Moyſe. Sa coſmographie. Opinions haſardées ſur cet auteur. Enfance du genre humain, ſelon Sanchoniaton.

HÉBREUX ou JUIFS.

127

COMMENCEMENT de la nation Juive. Gouvernement théocratique, tout différent des autres. Obſcurité des Juifs parmi les anciennes nations. Leur caractère. Lois de la religion mêlées aux loix civiles. Sévérité des lois judaïques. Cérémonies légales, en grand nombre. Eaux de jalouſie. Année ſabbatique & jubilé. Villes de refuge. Partage des prêtres. Leur autorité. Ignorance des Juifs dans les ſciences. Ils cachoient leurs livres ſacrés. Origine de la poéſie. Si l'hébreu eſt la mere-langue. Circonciſion commune en Orient.

MEDES ET PERSES.

CHAPITRE PREMIER.

LES Medes avant Cyrus, 136

ANCIENNES hiſtoires fabuleuſes avant Cyrus. Les Medes ſecouent le joug des Aſſyriens. Ils choiſiſſent Déjocès pour juge, enſuite pour roi. Son deſpotiſme. Fables ſur Ecbatané, & ſur le mont Bagiſtan. Immutabilité des lois. Education des princes. Polygamie étrange.

CHAPITRE II.

L'EMPIRE des Perſes ; Cyrus & ſes premiers ſucceſſeurs, 140

ANTIQUITÉ des Perſes. Epoque de Cyrus. Rien n'eſt plus incertain que ſon hiſtoire. Cyropédie de Xénophon. On ne peut y ajouter foi. Principaux faits concernant Cyrus. Contradictions ſur la mort de Cyrus. Cyrus tout différent dans Xénophon & dans Hérodote. Créſus. Ce que l'on peut conjecturer du caractère de Cyrus. Conquête de l'Egypte. Cambyſe. La ſuperſtition des Egyptiens avança leur ruine. Expédition d'Ethiopie. Mariage inceſtueux de Cambyſe, approuvé par les juges. Cruauté de Cambyſe, & baſſeſſe d'un favori. Mort de Cambyſe. Darius I. Zopyre lui fait prendre Babylone.

Tyrannie de Darius. Son expédition malheureuſes contre les Scythes.

CHAPITRE III.

GOUVERNEMENT, lois, coutumes & mœurs des Perſes, 151

LE deſpotiſme né en Aſie. Si ce gouvernement peut exiſter ſans limites. Idée du deſpotiſme Perſan. Combien un bon roi eſt au-deſſus d'un deſpote. Bonne éducation des princes en Perſe. Cauſes qui rendoient cette éducation inutile. Edit infâme de Xerxès. Satrapes; établiſſement des poſtes. Les provinces viſitées par le roi ou par des commiſſaires. Avis donné au roi tous les jours. Adminiſtration des finances. Nature des impôts. La population encouragée. L'agriculture honorée. Cruelle néceſſité de la guerre. Les Perſes, bons ſoldats du tems de Cyrus. Armés en tout tems. Préjugé & uſages pour la guerre. Juſtice. Trait de Cambyſe. Confrontation. On ne puniſſoit pas de mort pour un premier crime. Soin des mœurs. Education des enfans. Les Vices punis. Droit des peres. Amour de la vérité chez les Perſes. Eunuques. Mariages inceſtueux. Flatterie qui les approuve. Servitude honteuſe des Perſes. Cauſe de la ruine de ce peuple. Cyrus les fit dégénérer.

CHAPITRE IV.

RELIGION des Perſes, 165

LES Perſes n'adoroient qu'un dieu. Ils ne vouloient ni temples ni ſtatues. Zoroaſtre.

Doctrine des deux principes. Le ſadder, livre ſacré des Perſes. Préceptes pour les mages. Vie auſtère des mages. Leur autorité exceſſive. Leur ſcience myſtérieuſe. Comment les anciens prêtres acquirent trop de pouvoir. Morceau remarquable d'un ancien livre des Perſes. Sur les devoirs des rois. Remarques ſur cet écrit perſan.

INDIENS.

173

ANTIQUITÉ des Indiens. Diviſion des claſſes. Surveillans. Laboureurs. Inconvénient de cet uſage. Sciences & mœurs des Brachmanes. Ils mouroient volontairement. Doctrine de la métempſycoſe. Théologie des Brachmanes. Ce qu'enſeigne le védam. Brahma. Viſtnou. Ignorance des Indiens en aſtronomie, &c. Leur génie inventif. Les femmes ſe brûlent par ſuperſtition ſur le bûcher de leurs maris.

SCYTHES ET CELTES.

180

RÉFLEXIONS ſur les Scythes & les Celtes. Barbarie extrême des Scythes. Nations Celtiques.

OBSERVATIONS générales ſur les anciens peuples d'Aſie. 183

PEUPLES de l'Aſie mineure. Les Aſiatiques devoient être ſubjugués. Ancienne ſimplicité de mœurs. Cette ſimplicité ne venoit pas de vertu. L'Europe ſupérieure à l'Aſie.

HISTOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE GRECQUE.

186

IDÉE générale de l'hiſtoire Grecque. Fables de ce peuple.

PREMIERE ÉPOQUE.

Depuis les tems fabuleux, juſqu'à la guerre contre les Perſes.

CHAPITRE PREMIER.

DES tems fabuleux & héroïques. 188

LES premiers Grecs furent des ſauvages. Des étrangers s'établirent dans la Grece. Obſtacles au progrès de la ſociété en Grece. Fondation d'Athènes par Cécrops. Il établit l'aréopage. Danaüs & Cadmus introduiſent les arts dans la Grece. Paſſion des Grecs pour les fables. Ils s'oppoſerent d'abord à l'agriculture. Ligue & conſeil des Amphyctions. Temple de Delphes. Guerre de Thebes. Expédition des Argonautes. Guerre de Troie.

Priſe de Troie, en 1209, ſelon les marbres d'Arundel. Malheurs qui ſuivent la priſe de Troie. Les Héraclides. Colonies aſiatiques. Lois de Minos en Crète.

CHAPITRE II.

BARBARIE des ſiècles héroïques ; ſuperſtition, &c. 197

Les ſiècles héroïques furent barbares. Pouvoir des rois très-limité. Ils préſidoient à la religion. Les Grecs ignoroient le droit des gens. Idée de ce droit. Ce qu'ils appeloient vertu. Férocité dans la guerre ; cruauté envers les vaincus. Ignorance de l'art militaire, prouvée par le ſiege de Troie. Quelle étoit la flotte des Grecs ? Point d'aſtronomie chez les anciens Grecs. Les ſciences & les lettres ne purent être cultivées qui fort tard. Homere dans l'Aſie mineure. Groſſiereté des mœurs héroïques. Lois favorables à l'agriculture. Autres lois. Myſteres d'Eleuſis, très-vantés. Le ſecret inviolable des initiés paroît ſuſpect. Les oracles nés de l'impoſture & de la ſuperſtition. La mythologie des Grecs eſt inexplicable. Théologie d'Homère & d'Héſiode, pleine d'abſurdités populaires. Théologie ſublime, fauſſement attribuée à Orphée. Les Grecs croyoient la vie future. Utilité des jeux de la Grece. Abus qui en réſulterent. Jeux olympiques. Olympiades.

CHAPITRE III.

Gouvernement, législation & mœurs de Sparte, 210

Révolution de la Grece. Etabliſſement des républiques. Etat de Sparte avant Lycurgue. Lycurgue renonce à la couronne. Ses voyages & ſon retour. Il entreprend de tout réformer. Gouvernement mixte ; les trois pouvoirs. Etabliſſement des éphores, cent trente ans après Lycurgue. Lycurgue ſoutient les lois par les mœurs. Il bannit la pauvreté & les richeſſes. Tables publiques. Education des enfans pour la république. Autorité des anciens. Pourquoi on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture. Comment on exerçoit la raiſon. Les femmes s'exerçoient comme les hommes. Abus contraires à la pudeur. Empire qu'avoient les femmes ſur les hommes. Lois pour les jeunes époux. Mépris du célibat. Oiſiveté fauſſement reprochée aux Spartiates. Philoſophie des Spartiates. Leur poéſie utile. Le plan de Licurgue étoit admirable dans les circonſtances. Lois non écrites. Xénelaſie, ou excluſion des étrangers. Courage des Spartiates. Licurgue veut prévenir leur ambition. Effet durable des lois de Lycurgue. Dureté quelquefois barbare des Spartiates. Ils faiſoient périr les enfans infirmes. Enfans cruellement traités. Meres trop inſenſibles. Cruauté envers les Hélotes. Droit des eſclaves. Les Spartiates dignes de grands éloges, malgré leurs défauts. Trait de Pédaréte. Temple conſacré à la crainte;

pourquoi ? Précaution de Lycurgue, pour faire obſerver ſes lois. Sa mort. Guerre contre les Meſſéniens. Le poëte Tyrtée, général. Belles paroles du roi Léon, ſur le meilleur gouvernement. Autres belles paroles de ce prince, ſur les jeux olympiques.

CHAPITRE IV.

RÉPUBLIQUE d'Athènes. — Lois de Solon. — Piſiſtrate, 230

GOUVERNEMENT d'Athènes, établi par Théſée. Codrus. Archontes. Dracon, légiſlateur. Extrême ſévérité de ſes lois. Diviſions entre les citoyens. Solon, nouveau légiſlateur. Il veut contenter tous les partis. Forme de la démocratie. Quatre claſſes de citoyens. Le petit peuple maître des délibérations & juge des lois. Le ſénat trop nombreux & trop foible. Solon rétablit l'aréopage, & augmente ſon autorité. Lois particulières ; ſur les dettes. Sur les accuſations, & les cas d'émeute. Sur les teſtamens. Contre l'oiſiveté, les mauvais fils & les mauvais peres. Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens tués, eſtropiés à la guerre, &c. Loi concernant les accuſateurs. Jugemens revus par l'aréopage. L'oſtraciſme. Lois ſomptuaires. Etrangers exclus du gouvernement. Penſées d'Anacharſis & de Solon ſur les lois. Dégoût de Solon. Ambition de Piſiſtrate. Il ſe rend maître de l'état. Fin de Solon. Piſiſtrate chaſſé & rétabli. Il ſe ſert de l'agriculture, pour

empêcher les cabales. Il favoriſe les arts & les lettres. Enfans de Piſiſtrate. Le gouvernement populaire eſt rétabli. Sparte oppoſée à la liberté d'Athènes.

CHAPITRE V.

PARALLELE de Sparte & d'Athènes. — Progrès de l'eſprit humain. — Les ſept Sages, &c. 247

DIFFÉRENCE de Sparte & d'Athènes. Les occupations. La fortune. L'obéiſſance aux lois. Les mœurs, par rapport au gouvernement. Le caractere national. Les Athéniens traitoient humainement leurs eſclaves. Les lettres commencent à fleurir. Théâtre, Bibliothéque publique. Poëtes à la cour. Philoſophie d'abord toute morale & politique. Converſations des anciens Sages. Aſtronomie; diviſion de l'année par Thalès & par Solon. Architecture; commerce. Corinthe.

SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perſes, juſqu'au gouvernement de Périclès.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENS de la guerre contre contre les Perſes. — Miltiade vainqueur à Marathon. 254

IDÉE générale de la guerre ſoutenue contre les Perſes. Etat des colonies aſiatiques. Occaſions de cette guerre. Athènes ſe déclare pour les Ioniens contre Darius. Darius veut aſſervir la grèce. Athènes & Sparte unies contre lui. Les Perſes pénétrent dans l'Attique. Athènes ſollicite le ſecours des alliés. Armée athénienne ſous dix généraux. Miltiade propoſe le combat. Ariſtide lui céde le commandement. Bataille de Marathon. Fuite honteuſe des Perſes. La gloire, récompenſe des vainqueurs. Injuſtice d'Athènes envers Miltiade. Emulation qu'excite la gloire de Miltiade.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS d'Ariſtide & de Thémiſtocle ; invaſion de Xerxès dans la Grèce. 263

ARISTIDE & Thémiſtocle. Différence de leur caractère & de leurs principes. Leur ſyſtême de politique, différent. Thémiſtocle rend Ariſtide ſuſpect. Oſtraciſme contre Ariſtide. Prévoyance de Thémiſtocle. Il s'attache à la marine. Entrepriſe de Xerxès contre la Grèce. Prodigieuſe armée de Xerxès. Hérodote peu croyable ſur les détails de cette expédition. Juſte ſujet de ſe défier des Grecs. Démarate, roi de Sparte, réfugié en Perſe. Ce qu'il dit à Xerxès ſur les Grecs. Sparte & Athènes ſe diſpoſent à la guerre. Thémiſtocle ſe fait élire général. Euribiade, général de la flotte. Sage conduite de Thémiſtocle. Combat des Thermopyles. Léonidas y périt avec ſes Spartiates. Les Grecs, aux jeux olympiques, malgré le danger. Athènes n'a plus de reſſources que dans ſa flotte. Thémiſtocle fait abandonner la ville. Xerxès, maître d'Athènes.

CHAPITRE III.

BATAILLES de Salamine, de Platée & de Mycale ; les Perſes chaſſés pour toujours de la Grèce. 275

DISPUTE de Thémiſtocle & d'Euribiade. Préſomption de Xerxés. Thémiſtocle l'attire dans le piége. Ariſtide & Thémiſtocle, réunis pour défendre la patrie. Bataille de Salamine. Artémiſe. Xerxès s'enfuit en Aſie. Mardonius veut ſéduire les Athéniens. Réponſe d'Ariſtide. Sentimens des Athéniens à l'égard des Perſes. Les Spartiates envoient une armée. Bataille de Platée. Modération de Pauſanias après la victoire. Les Spartiates & les Athéniens ſe diſputent le prix de la valeur. Récompenſe de Thémiſtocle. Amour de la gloire. Cauſes du ſuccès des Grecs dans cette guerre. Xerxès vaincu auſſi en Aſie. Il fit brûler les temples.

CHAPITRE VI.

RÉTABLISSEMENT d'Athènes, malgré la jalouſie de Sparte. — Adminiſtration d'Ariſtide. 284

COMMENCEMENS de diviſion entre Sparte & Athènes. Sparte s'oppoſe au deſſein de rebâtir Athènes. Thémiſtocle trompe les Spartiates, & leur parle enſuite avec fermeté. Projet injuſte de Thémiſtocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes. Ce projet

rejeté comme injuſte. Il n'auroit produit que du mal. Thémiſtocle empêche d'affoiblir la confédération des Grecs. Décret populaire d'Ariſtide. Pauſanias corrompu depuis la victoire de Platée. Le commandement eſt déféré aux Athéniens. Sparte rappelle & punit Pauſanias. Thémiſtocle eſt banni par l'oſtraciſme, & accuſé enſuite comme complice de Pauſanias. Ariſtide eſt chargé des finances de la Grece. Admirable déſintéreſſement d'Ariſtide. Sa mort dans ſa pauvreté. Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

CHAPITRE V.

CIMON augmente la gloire d'Athènes. — Guerre entre les deux républiques, 294

CIMON, digne ſucceſſeur d'Ariſtide. Sa politique. Ses ſuccès contre les Perſes. Thémiſtocle réfugié auprès d'Artaxerxès. On doit le blâmer, même en l'admirant. Les Egyptiens révoltés contre les Perſes, & vaincus. Malheurs de Sparte. Cimon détermine les Athéniens à la ſecourir. Guerre entre les deux républiques. Injuſte banniſſement de Cimon. Cimon rappellé. Il finit la guerre civile, & occupe les Athéniens contre les Perſes. Traité d'Artaxerxès avec les Grecs. Fin de la guerre Médique. Mort de Cimon; ſa vertu dans les richeſſes.

TROISIEME ÉPOQUE.

Depuis le gouvernement de Périclès, juſqu'au regne de Philippe de Macédoine.

CHAPITRE PREMIER.

GOUVERNEMENT de Périclès juſqu'à la guerre du Péloponnèſe, . . . 302

CARACTERE de Périclès. Son éloquence perfectionnée par la philoſophie. Sa politique pour parvenir au gouvernement. Il ſe montre rarement dans les aſſemblées. Il corrompt les Athéniens par des profuſions pernicieuſes. Il affoiblit l'aréopage. Il orne Athènes de ſuperbes édifices. Plaintes des alliés ſur la diſſipation du tréſor. Périclès inexcuſable en ce point. Son déſintéreſſement vanté par Plutarque. Il offre de payer à ſes frais les ouvrages publics ; à quelle condition ? Périclès, maître de la république. Il établit des colonies ; ſa flotte. On accuſe ſes amis pour le perdre. Procès de Phidias, d'Aſpaſie & d'Anaxagore. Décret abſurde contre les philoſophes. Périclès accuſé lui-même. On lui ordonne de rendre ſes comptes. Il ſe délivre de ce ſoin par la guerre du Péloponnèſe. Si les ſoupçons contre lui ſont légitimes. Griefs des alliés contre Athènes. L'affaire eſt agitée à Sparte. Périclès décide les Athéniens à la guerre. Son plan.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS de la guerre du Péloponnèſe. — Alcibiade. — Les Athéniens vaincus en Sicile, 314

FORCES des deux partis. Les Athéniens abandonnent leurs terres. Eclipſe expliquée par Périclès. On le charge de l'oraiſon funebre des morts. La guerre continue malgré la peſte. Périclès conſidéré comme l'auteur des maux publics. Il eſt condamné & rétabli. Mort de Périclès. Plaintes d'Anaxagore ſur ſon compte. Acharnement entre les deux républiques. La guerre ſe fait avec barbarie de part & d'autre. Cléon gouverne Athènes. Cruauté des Spartiates envers les Hélotes. Trêve inutile après dix ans de guerre. Apparence de concorde, mais la haine reſte dans les cœurs. Alcibiade veut renouveller la guerre par ambition. Son adreſſe pour tromper le peuple. Il fait rompre le traité. Hyperbolus banni. Fin de l'oſtraciſme. Projet d'Alcibiade ſur la Sicile, adopté malgré les remontrances de Nicias. Idée générale du gouvernement de la Sicile. Gélon, Hiéron, Thraſybule, anciens rois de Sicile. Pétaliſme, fort mauvaiſe imitation de l'oſtraciſme d'Athènes. Alcibiade accuſé d'impiété avant ſon départ. Il eſt rappellé de Sicile pour ſubir le jugement. Il ſe refugie à Sparte, & ſe déclare l'ennemi d'Athènes. Bon mot de la prêtreſſe Théano. Nicias ſe comporte mal au ſiége de Syracuſe. Les Spartiates font lever le ſiége. Les Athéniens ſont défaits devant Syracuſe.

CHAPITRE III.

SUITE de la guerre du Péloponnèſe. — Priſe d'Athènes par Lyſandre, 329.

CONSTERNATION d'Athènes. La lenteur des Spartiates lui laiſſe le tems de ſe reconnoître. Ingratitude de Sparte envers Alcibiade. Révolutions en Perſe. Il paſſe chez Tiſſapherne, & le porte à entretenir la diviſion entre les Grecs. Diſſentions à Athènes. Nouveau genre de gouvernement. Alcibiade eſt rappellé, & ſert ſa patrie. On le fait abſoudre par les prêtres. Il devient l'idole d'Athènes. Les Athéniens s'obſtinent à la guerre. Lyſandre les bat ; ils dépoſent Alcibiade. Callicratidas, ſucceſſeur de Lyſandre, vaincu par ſa faute au combat des Arginuſes. Athènes condamne ſes généraux après leur victoire, parce que les morts n'ont pu s'enterrer. Les Athéniens défaits par Lyſandre à Ægos-Potamos. Cruauté envers les vaincus. Siége d'Athènes. Elle ſe ſoumet à des conditions honteuſes.

CHAPITRE IV.

SPARTE corrompue par Lyſandre. — Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie. Procès de Socrate. — Retraite des Dix mille, 339

AMBITION de Lyſandre. Il introduit les richeſſes à Sparte. Ce mal étoit devenu comme néceſſaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes. Mot célèbre de Pauſanias. Athènes opprimée par trente tyrans. Théramène exécuté. Perfidie des Spartiates à l'égard d'Alcibiade. Sa mort. Thraſybule délivre Athènes de la tyrannie. Acte d'amniſtie après la mort des tyrans. Socrate, le plus reſpectable des philoſophes. Il ſe livre au goût de l'étude & à l'amour de la vérité. Les ſophiſtes & les hypocrites conjurent ſa perte. Ariſtophane le joue ſur le théâtre. Mélitus l'accuſe. Il ſubit le jugement avec courage. On le condamne à la mort. Il refuſe de s'échapper de priſon, & meurt en ſage. Repentir des Athéniens. Abſurdité de leur conduite. La morale eſt bien plus intéreſſante dans l'hiſtoire, que les détails d'expéditions. Le jeune Cyrus veut détrôner ſon frere Artaxerxès Mnémon. Les Spartiates ſe joignent à lui. Cyrus eſt tué dans le combat. Retraite des Dix-mille. Xénophon, trop prévenu en faveur du jeune Cyrus. Il envoie une lettre aux Spartiates, pour leur demander du ſecours. Ctéſias, médecin de Cyrus.

Fin de la Table des Matières du premier Volume.

583605